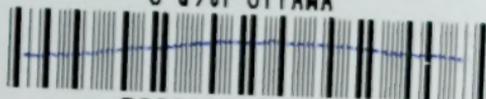


U d/of OTTAWA



39003003320313



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

JEAN MULLER et GASTON PICARD

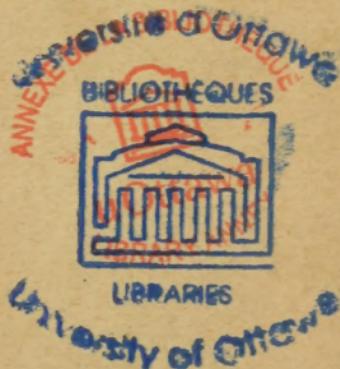
# LES TENDANCES PRÉSENTES

DE

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

### INTERVIEWS ET RÉPONSES

De Henri de Régnier, de l'Académie française ; Emile Verhaëren ; Paul Adam ; Louis Bertrand ; Elémir Bourges ; Henry Bataille ; Henry Bernstein ; René Boylesve ; Nicolas Beauduin ; André Beaunier ; Canudo ; Lucie Delarue-Mardrus ; Remy de Gourmont ; Gustave Kahn ; Pierre Mille ; Joseph Périer ; Rachilde ; Edouard Schuré ; J. et J. Tharaud ; Paul Fort ; Camille Mauclair ; Paul Reboux ; Jules Bois ; Paul Brulat ; Paul Acker ; Saint-Georges de Bouhéliér ; S.-C. Leconte, etc...



PARIS

E. BASSET ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

3, RUE DANTE, 3

—  
1913

1961

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

LES TENDANCES PRÉSENTES

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

LES TRAVAUX PRÉSENTÉS

DE LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

JEAN MULLER et GASTON PICARD

# LES TENDANCES PRÉSENTES

DE

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

### INTERVIEWS ET RÉPONSES

De Henri de Régnier, de l'Académie française ; Emile Verhaeren ; Paul Adam ; Louis Bertrand ; Elémir Bourges ; Henry Bataille ; Henry Bernstein ; René Boylesve ; Nicolas Beauvuin ; André Beaunier ; Canudo ; Lucie Delarue-Mardrus ; Remy de Gourmont ; Gustave Kahn ; Pierre Mille ; Joseph Périer ; Rachilde ; Edouard Schuré ; J. et J. Tharaud ; Paul Fort ; Camille Mauclair ; Paul Reboux ; Jules Bois ; Paul Brulat ; Paul Acker ; Saint-Georges de Bouhélier ; S.-C. Leconte, etc...



E. BASSET ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

3, RUE DANTE, 3

1913

PQ

95

M84T4

1913



## INTRODUCTION

---

I. BUT DE CETTE ENQUÊTE. — II. SON ATMOSPHÈRE :  
a) LA LITTÉRATURE A BON MARCHÉ; b) LES CONDITIONS  
MATÉRIELLES DE L'EXISTENCE; c) LA LUTTE SOCIALE;  
d) L'IMPÉRIALISME DES NOUVELLES GÉNÉRATIONS;  
e) L'IDÉALISME ET LA PHILOSOPHIE ANTI-INTELLECTUA-  
LISTE. — III. LES QUESTIONS.

### I

On fait preuve, semble-t-il, de quelque impertinente naïveté et d'un peu de superfétation aussi à vouloir démontrer l'utilité des Enquêtes, dans un temps où les consultations de ce genre se multiplient tous les jours et en tête d'un livre qui se propose, entre autres, de consigner les résultats de l'une d'elle. Mais, ce procédé d'information, s'il a fait ses preuves et dans les domaines les plus divers, subit depuis quelques années une déconsidération évidente du fait de ceux qui l'appliquèrent maladroitement à des objets futiles ou trop restreints. Les besoins

journaliers de la presse contemporaine ne suffisent pas à expliquer cette profusion de questionnaires, dépourvus souvent de signification, parce que trop limités, ou ignorants de la véritable question, qui finissent par lasser et rebuter les personnes compétentes parmi celles que l'on interrogea : la manie d'importuner son prochain en sollicitant hebdomadairement son avis sur les problèmes les plus variés et les plus particuliers, s'inspire sans doute aussi, plus ou moins consciemment, de cette idée fautive qu'à recueillir patiemment des vérités fragmentaires on arrivera nécessairement à composer la vérité d'ensemble. Expliquer l'ensemble par les détails, tel apparaît le dessein de nos enquêteurs quand ils en ont un. Mais dans le domaine qu'ils explorent, c'est l'ensemble, bien plus souvent, qui donne la raison du détail. Littérairement, par exemple, en se bornant à rechercher quelles tendances manifeste le théâtre, quelles directions suit le roman, à quels courants obéit la poésie, on risque fort de s'égarer dans le périmètre même que l'on veut explorer, faute d'avoir compris la nécessité de gagner quelque observatoire dominant la contrée. Il semble, d'ailleurs, que cette vérité de bon sens reconquière aujourd'hui les esprits : les grandes enquêtes récentes manifestent une intention évidente de voir les choses de haut. Ce point de vue de généralité et de synthèse qui anime les vastes

consultations de l'*Opinion* sur *Les Tendances de la Jeunesse française*, de la *Renaissance contemporaine*, sur *La Critique, le régime de la Presse*, ne va pas sans dangers : il peut incliner les personnes interrogées comme celui qui fait état de leurs réponses aux lieux communs et au verbalisme ; ainsi conçu, l'instrument d'information apparaît en tous cas d'un maniement plus délicat, exigeant plus d'attention et d'effort de la part de l'enquêteur, comme de celle de la personne qu'il consulte. Nous voudrions essayer de l'appliquer ici à rechercher *Les Tendances présentes, de la Littérature française*.

Si elles ne prennent de signification qu'à condition de revêtir une telle ampleur, les enquêtes littéraires de ce genre sont, d'autre part, aujourd'hui rendues nécessaires par l'impuissance de la Critique aux vues d'ensemble ou son parti-pris de les éviter. On ne songe point ici à recommencer devant l'opinion un procès qui fut instruit de façon très complète, ces derniers temps et auquel, les bons esprits ont donné la conclusion qui convient. Mais, il semble impossible de ne pas constater, une fois de plus, que les personnes qui se chargent actuellement d'enregistrer et de juger la production littéraire, ne s'élèvent que rarement au-dessus de tel aspect, tel caractère souvent secondaire du livre, bien loin d'en prendre une vue totale, de le rattacher à l'œuvre entière de son auteur pour

classer enfin celle-ci selon un principe plus large encore. S'ils dédaignent de manifester quelque aptitude à la synthèse, ce n'est point d'ailleurs que les critiques d'aujourd'hui excommunient les idées générales au nom de l'érudition : rien de plus léger que leurs appréciations, rien de moins embarrassé d'indigeste savoir. On veut plaire, amuser, retenir en tous cas pendant quelques minutes l'attention débile ou supposée telle des contemporains ; on cherche à faire l'éducation de gens d'autant plus pressés que le progrès mécanique leur donne plus de loisirs, en flattant leur manie d'agitation vaine et superficielle. Ainsi *américanisée*, de par le bon plaisir de ses titulaires, la Critique accorde autant d'importance, ou peu s'en faut, à quelques pages de fantoche barbouillées entre deux cotillons et à l'œuvre de ceux qui continuent la tradition de Balzac ou de Vigny. Le snobisme vient parfois suppléer heureusement à l'insuffisance des appréciations cotées sur le marché des grands journaux et des magazines : mais les snobs font preuve de si peu de discernement et de tant d'incompréhension maladroite dans leurs admirations, que l'on ne saurait compter sérieusement sur eux pour mettre fin à ce désordre de l'esprit et du goût qu'entretient la Critique littéraire d'aujourd'hui.

La postérité se chargera, sans doute, de rétablir l'ordre des valeurs, comme elle a déjà

plongé dans l'oubli une bonne moitié, (pour être indulgent), de ceux qui occupèrent, au XIX<sup>e</sup> siècle et au siècle précédent, les fauteuils de l'Académie française. Mais la perspective de cette critique posthume et négative ne suffit point à satisfaire les esprits, qui voudraient apercevoir ce que les manifestations littéraires d'aujourd'hui comportent de viable et de fécond et saisir leur époque, autrement qu'à travers la vision incohérente et contradictoire d'un moucheeron voletant à l'étourderie. Les vues générales qu'ils réclament, et qu'on ne veut pas leur donner, force leur est donc de les élaborer eux-mêmes, et pour plus de sûreté, avec l'aide des poètes, des romanciers et des dramaturges. Cette Enquête n'a pas d'autre but.

Incorporant en 1891 la matière littéraire au domaine de l'information, M. Jules Huret se proposait de renseigner le grand public sur les raisons sérieuses qui pouvaient justifier certains démêlés un peu bruyants et parfois risibles : il le fit de façon pittoresque, avec un rien de caricature parfois, mais la plupart du temps, avec beaucoup de curiosité, de complaisance et de compréhension. De sa consultation désormais classique sur *L'Evolution littéraire*, il faut toutefois tirer les conclusions, plus qu'il ne les tire lui-même. Enquêtant en 1905 au sujet de la *Littérature nouvelle*, MM. Le Cardonnel et Vellay apportèrent à leur tâche des

préoccupations plus exclusivement littéraires et un évident souci de vues générales. Leur information prenait d'ailleurs son point de départ dans certaines tendances nouvelles, plus ou moins conciliables, qui semblaient alors incliner les lettres françaises, d'une part à une expression de la Nature et de la Vie plus directe, moins embarrassée de formules, d'autre part à un retour à une tradition surtout méridionale. En vérité, le fait nouveau qui justifiait la tentative de MM. Le Cardonnell et Vellay, consistait bien moins dans la manifestation assez artificielle de tendances peu précises que dans ce phénomène très simple : les écrivains nés à la vie littéraire quelques vingt ans auparavant et dont M. Jules Huret enregistrait vers 1891 les plans de campagne ou les premiers bulletins de victoire s'étaient *trouvés*, aux environs de 1900 ; ils avaient adopté leur manière définitive de sentir et de créer, et en conséquence, il devenait intéressant, de même qu'on avait jadis observé les premiers pas de l'enfant, d'écouter parler l'adulte, tout en prêtant attention à certains nouveaux-nés déjà remuants. La situation actuelle ne présente rien d'analogue : les maîtres de la génération 1885-1895 nous offrent les fleurs parfumées et les fruits savoureux de leur bel automne ; moins hermétiquement artistes, moins groupés aussi sur le terrain littéraire, leurs successeurs immédiats, malgré de belles

réalisations, riches de vie et de sens social, confondent, semble-t-il, leur action avec le tumulte de la génération surgie vers 1905 qui, respectueuse de maîtres très divers, féconde en disciples de talent, grosse de promesses glorieuses, ne s'est point encore affirmée par des œuvres maîtresses. Si l'on néglige donc certaines manifestations tapageuses, il n'y a point de fait nouveau, strictement littéraire, qui puisse légitimer aujourd'hui une entreprise analogue à celle de M. Jules Huret ou de MM. Le Cardonnel et Vellay. Mais le moment semble peut-être venu d'accorder quelque importance, en ce qui concerne les lettres et leur mouvement, à des transformations sociales, d'ordre matériel ou spirituel qui ne paraissent point négligeables. En d'autres termes, cette enquête trouve son point de départ — et non son objet — dans certaines circonstances extra-littéraires.

Avant d'indiquer quelles sont ces circonstances, il importe de répondre à l'objection facile qui nous reprocherait de postuler, pour justifier notre entreprise, la littérature *expression de la société*, et de tenter, au cas où notre point de vue serait fondé, une recherche que le recul des années rend seul possible. Outre que le génie, s'il apparaît soustrait aux contingences sociales dans ce qui le constitue essentiellement, leur reste soumis pour tout ce qui le rattache à la terre et lui permet d'y vivre, outre

que la littérature est faite sans doute de plus de talents que de génies, on remarquera que refuser d'admettre l'influence de certaines conditions de vie sociale sur la création esthétique se ramène à nier que des œuvres déjà créées et qui contribuent à former l'atmosphère commune puissent agir sur l'artiste : contestant les rapports de l'activité littéraire et de la vie sociale on en arrive logiquement à méconnaître que la littérature puisse agir sur la littérature ! Or, nous serions disposés à voir dans certaines des transformations idéologiques auxquelles on a fait allusion plus haut et dans leurs répercussions littéraires éventuelles par conséquent, l'influence très nette de certaines œuvres littéraires antérieures : pour se manifester de façon plus complexe, le fait nouveau n'en relèverait pas moins du domaine des lettres. Ensuite, il n'entre nullement dans notre dessein, de rechercher jusqu'à quel point certains facteurs sociaux, d'ordre matériel ou spirituel affectent la littérature d'aujourd'hui, mais, étant donné ces facteurs qui modifient une manière collective de vivre, de penser et de sentir, et sans chercher à analyser les conditions de leur influence possible, nous nous proposons ici d'instituer une enquête purement littéraire qui interrogera les œuvres et les hommes sur leurs intentions et sur leurs espoirs.

\*  
\* \*

Les circonstances extra-littéraires dont la nouveauté nous paraît légitimer cette consultation sur les tendances présentes des lettres françaises sont de nature et d'importance diverses : elles affectent aussi bien les conditions modernes de la librairie, que l'esprit public et la mentalité de l'élite. En allant des plus extérieures aux plus profondes, il faut noter d'abord la transformation du milieu où les œuvres sont produites et se développent : ce milieu a subi, depuis quelques années, d'importantes modifications par suite de l'extension considérable du livre à bon marché. Les applications scientifiques et le progrès mécanique se sont accélérés, durant la première décade du xx<sup>e</sup> siècle au point de changer la physionomie de certaines villes : il en résulte une transformation dans les conditions matérielles de l'existence qui ne peut manquer d'exercer une influence sur les esprits. L'avènement des masses aux droits politiques a commencé depuis quelques années seulement de produire ses conséquences profondes sur la vie sociale : de ce fait, celle-ci revêt aujourd'hui un caractère de perpétuelle agitation et connaît une intensité qui ne se laisse ignorer de personne. Dans toutes les nations, fiévreuses d'agitation et en évolution matérielle constante, dans la France de 1912 notamment, la nouvelle gé-

nération s'affirme dure, un peu brutale, spontanément et comme organiquement impérialiste. Le domaine de la pensée, enfin, connaît une révolution victorieuse : celle de la philosophie anti-intellectualiste dont le triomphe et l'action sur les âmes dans notre pays se révèle à la fureur des vaincus et au ton de leurs attaques.

Nous voudrions essayer d'étudier brièvement ces différents facteurs et particulièrement le premier et le dernier, le plus extérieur et celui qui affecte directement les âmes, afin de préciser l'atmosphère de cette Enquête.

#### a) *La littérature à bon marché*

Un journal demandait naguère à ses lecteurs :

— Quel est votre divertissement favori ?

— Lire, répondit la majorité des lecteurs.

De fait, on n'a jamais tant lu qu'aujourd'hui.

Tout le monde ne sait pas lire, et chaque année on constate combien il y a encore d'« il-létrés » parmi les jeunes recrues.

Mais ceux qui savent lire, lisent, et tout le temps.

La vie nous apparaît chaque jour plus sensiblement sous cette forme : la lecture.

Vous pouvez vous éloigner de votre bibliothèque. Vous pouvez ne plus lire de livres. Vous ne pouvez pas ne pas lire les journaux.

Un groupe de collégiens — des pensionnaires

bien entendu — ont protesté cette année contre l'empêchement où ils sont de lire les journaux, et ainsi de connaître « les grandes actualités ». Cette protestation est juste. Elle ne s'était jamais produite. Elle se produit maintenant parce que nous sommes à une époque de renouvellement, et que le besoin de connaître les manifestations de ce renouvellement se fait, de lui-même, impérieux. On ne peut pas vivre dans l'ignorance de son époque. Et c'est une chose bouffonne que de voir que la lecture de *deux journaux seulement* est autorisée dans quelques collèges et lycées de Paris. Nommons-les : *L'Auto* et *Comœdia*. Nous croyons bien qu'on permet aussi *L'Aéro*. Il paraît que le sport, le théâtre, sont des nécessités naturelles. Et des nécessités qui ne corrompraient pas les jeunes âmes des collégiens. Mais l'Université s'en voudrait de répandre parmi ses élèves des journaux où le crime, par exemple, tient la première place. Il convient, certainement, de se récrier contre les journaux qui font du crime un attrait particulier ; mais il faut convenir que telle grande affaire criminelle n'a pas plus de chances de « corrompre » les jeunes âmes en question, que le compte-rendu de telle pièce, l'interview de tel célèbre aviateur, ne les corromprait.

On a peine à imaginer une personne qui refuserait de lire les journaux. Et si son refus allait jusqu'à ne pas lire le courrier, c'est-à-dire

les lettres, les cartes postales, qui sont comme les reflets de la vie courante, est-ce qu'elle ne tomberait pas dans une complète imbécillité ?

Mais on ne peut pas ne pas lire, si on a appris à lire. Renoncez à tout cela : les livres, les journaux, le courrier. Sortez. A vos yeux, dans la rue, que ce soit à la ville ou à la campagne, au bord de la mer ou dans les montagnes, la réclame sollicitera votre lecture.

Vous n'échapperez pas au Bouillon K..., aux Pilules P..., au Chocolat L...

Encore ne parlons-nous pas de tout ce que la vie a créé qui nous oblige à lire. Oui, le fait de lire est une nécessité, et une nécessité naturelle.

Mais nous ne considérerons ici la lecture qu'en tant qu'elle se rapporte aux livres à bon marché.

\* \* \*

On sait, en effet, qu'il existe, depuis quelque temps, plusieurs séries de collections, lancées par de gros éditeurs, qui donnent une œuvre complète pour un prix très modique.

Cependant ce n'est pas une innovation. Nous connaissons depuis longtemps des collections de livres à bon marché. Nous citerons, parmi les plus anciennes :

a). Une collection à 0 fr. 10. De petites bro-

chures, très minces, sous couverture brune. Elle donnait surtout les œuvres des classiques, depuis les *Fables* de La Fontaine jusqu'aux *Pensées* de Pascal. Le papier était exécrable. Quelquefois la couverture était bleue. Alors le papier devenait meilleur.

Mais cette collection donnait moins des œuvres que les extraits essentiels de ces œuvres. Nous venons de citer les *Fables* et les *Pensées*. On pense bien que quelques pages ne pouvaient donner toutes les *Fables* et toutes les *Pensées*, mais seulement les plus célèbres.

C'est bien ce qui la différencie de nos « in-extenso » actuels. Cette collection à 0 fr. 10 était donc une collection de pages choisies. On peut la rapprocher, quant à cela, d'une collection à 0 fr. 15 qui, pour ce prix modique, voulait initier le public aux beautés de quelques « vers et prose », de Stéphane Mallarmé, de Paul Verlaine ; ce qui, d'ailleurs, ne réussit pas du tout.

b) Une collection à 0 fr. 25, qui donne des œuvres classiques. Elle est très usitée dans les écoles. La couverture est bleue, illustrée d'une vignette. Le papier se déchire facilement.

c) Une collection à 0 fr. 20. La couverture était jaune, le papier fort ; le texte et la couverture étaient égayés d'illustrations assez réussies. Lorsque l'œuvre ne pouvait être publiée dans un seul tome, on éditait, outre les tomes sépa-

rément, les tomes réunis en un livre dont la couverture, cette fois, était bleue. Le prix montait au double, soit : 0 fr. 40.

Cette collection donnait surtout des romans d'amour et des romans d'aventures, depuis Jules Mary jusqu'à Fenimore Cooper. On en trouve encore beaucoup d'exemplaires chez les libraires des provinces.

d) Une collection à 0 fr. 20, assez semblable quant au choix des œuvres publiées. Plus de romans d'aventures, peut-être, ceux de Mayne-Reid particulièrement.

Le papier était affreux ; ce qu'on appelle « le papier de chandelles ». Pas d'illustrations dans le texte, mais une, de couleur, sur la couverture.

e) Une collection à 0 fr. 60. Elle avait un beau titre, les « *chefs-d'œuvre des auteurs célèbres* », et ne faisait pas trop mentir. On y trouvait beaucoup d'œuvres excellentes, depuis l'*Adolphe*, de Benjamin Constant, jusqu'aux nouvelles, aux petits romans de Catulle Mendès, qui y abondent.

Couverture blanche. Une vignette quelquefois. Papier honorable. On réédite, depuis deux ans ou à peu près, quelques-uns de ces livres. Mais le papier est devenu fort, le texte plus gros. La couverture est de couleur, et porte une

illustration voyante. Le prix est demeuré le même.

C'est cette collection, qui se rapproche le plus des livres à bon marché d'aujourd'hui, tant par son caractère littéraire que parce qu'elle publiait les œuvres « in-extenso » et toujours en un seul tome.

\* \* \*

Ce qu'on entend présentement par « les livres à bon marché » c'est surtout l'ensemble des collections dont les éditeurs diffèrent et se concurrencient, mais dont le prix est identique : 0 fr. 95.

Le livre à 0 fr. 95 s'oppose directement au livre à 3 fr. 50. Commercialement du moins, car littérairement, il est identique. Le fort du livre à 0 fr. 95 étant justement de publier pour ce prix modique des œuvres déjà publiées au prix de 3 fr. 50.

Le livre à 3 fr. 50 se vend 3 francs. Il se vendait naguère 2 fr. 75. Que ce soit 3 fr. 50, ou 3 fr., ou 2 fr. 75, ce prix est toujours assez élevé si l'on songe qu'il ne donnera jamais plus d'un jour de lecture, et que c'est payer cher un plaisir rapide. On relit peu les œuvres nouvelles. On ne peut même pas les relire, si l'on veut se *tenir au courant*. Il y en a tant qui paraissent !... Une grosse bourse serait nécessaire si l'on voulait acheter tous les livres à 3 fr. 50.

Il est vrai que, pour le public, se *tenir au courant*, c'est lire les œuvres nouvelles d'un Anatole France ou d'un Paul Bourget, et non pas la multitude des livres publiés « à compte d'auteurs » par les jeunes écrivains. Car le public ne lit les jeunes écrivains, et, à plus forte raison, n'achète leurs livres, qu'autant qu'ils commencent à n'être plus tout à fait des jeunes écrivains, c'est-à-dire lorsqu'un prix littéraire sensationnel leur en révèle l'existence. Ainsi : Alphonse de Châteaubriant, André Lafon.

Mais encore le livre à 3 fr. 50 s'achète-t-il peu, relativement au livre à 0 fr. 95. Celui-ci a accompli une véritable révolution dans la librairie. De fait, il a tout ce qu'il faut pour qu'on l'achète : son prix, d'abord, le caractère des œuvres publiées, ensuite, les illustrations, enfin, inconnues dans le livre à 3 fr. 50.

Il existe trois collections de livres à 0 fr. 95. Le format est à peu près le même, le caractère des œuvres, les illustrations, identiques.

On y lit les œuvres les plus célèbres des auteurs contemporains, et, par exemple, *Aphrodite*, de Pierre Louys, *Le Jardin de Bérénice*, de Maurice Barrès, *André Cornélis*, de Paul Bourget, connurent un succès de vente extraordinaire. Il est juste d'ajouter que ces œuvres avaient déjà eu un gros succès dans le livre à 3 fr. 50. D'autres œuvres qui, à 3 fr. 50, s'étaient vendues relativement peu ne se sont

pas vendues davantage du seul fait qu'elles ne coûtaient que 0 fr. 95.

Mais elles se vendent, de toutes façons. Il y a des collectionneurs et des habitués. De même qu'on achète, chaque jour, le même journal, une partie du public achète, le premier de chaque mois, le livre à 0 fr. 95 d'une collection, ou les livres à 0 fr. 95 des deux ou des trois collections.

Ces collections ne publient d'œuvres qu'« in-extenso ». L'une d'elles cependant, la dernière en date, dans son souci de vouloir tenir sa place « entre toutes les mains », pratique dans l'œuvre publiée quelques menues coupures. L'auteur se prête de bonne grâce à ce sacrifice. Il sait que le livre « se vendra bien » et le souci de *faire de l'argent* l'emporte toujours sur le souci des Lettres.

La première des collections à 0 fr. 95 donne quelquefois, mais tout à fait par exception, des œuvres inédites. On en a lu de Gyp, de Claude Ferval. Elle a d'ailleurs une collection jumelle, celle-ci au prix de 1 fr. 50 le livre publié — on le vend couramment 1 fr. 35 — qui donne des œuvres inédites, ou du moins qui n'ont paru encore jusque là qu'en feuilleton dans un journal ou une revue. On trouve dans cette collection, d'un format un peu plus grand, des œuvres d'auteurs connus, comme *Au service de l'Allemagne*, de Maurice Barrès, *Le Trust*, de

Paul Adam, qui se vendent admirablement, d'autres d'auteurs qu'on a pour habitude de classer parmi les jeunes : Eugène Montfort, Andrée et Jean Viollis.

Et ici se produit un phénomène curieux. Alors que les collections à 0 fr. 95 ne donnent que des œuvres déjà publiées dans celles à 3 fr. 50, au contraire certaines collections à 3 fr. 50 publient, exceptionnellement bien entendu, une ou des œuvres publiées d'abord dans la collection à 1 fr. 50 !...

C'est ainsi que nous avons retrouvé, sous la traditionnelle couverture jaune, dans le format classique, et au prix de 3 fr. 50, *Au service de l'Allemagne*, que nous nommions tout à l'heure comme étant l'un des plus gros succès du livre à 1 fr. 50, et encore, *Le Soldat Bernard*, de Paul Acker ; *La Jeune Fille bien élevée*, de René Boylesve.

Voilà une preuve bien réelle que le public n'est pas fait tout entier de personnes favorables au seul 0 fr. 95, mais qu'une partie demeure fidèle au 3 fr. 50, et que même d'aucuns, eussent-ils lu telle ou telle œuvre pour 1 fr. 50, la rachètent 3 fr. 50 pour mieux la conserver.

Car le livre à bon marché, qu'il coûte 0 fr. 95 ou 1 fr. 50, ne se conserve pas facilement. Il se casse ; il se déchire ; mieux, il s'égaré.

Mais on ne peut pas nier qu'il rende service

à ceux pour lesquels le prix de 3 fr. 50 constitue une dépense trop grande.

Il y a encore une collection à 0 fr. 95, mais celle-ci réservée aux œuvres classiques. Sa présentation ne diffère pas du livre à 3 fr. 50, quant au format, à la couverture jaune, et à l'épaisseur. Le papier n'est pas très bon. Aucune illustration. Cette collection donne ces mêmes livres cartonnés, au prix de 1 fr. 75. Nous ne croyons pas que le livre cartonné s'achète de préférence au livre broché. Les collections à 0 fr. 95 et à 1 fr. 50, dont nous parlions à l'instant même, vendent aussi leurs livres cartonnés au prix de 1 fr. 50 et de 2 fr. 25. Mais le 0 fr. 95 — quand ce n'est pas l'« inédit » à 1 fr. 50 — l'emportera toujours. N'oublions pas que des lois mystérieuses régissent singulièrement l'esprit du public et que ce prix de *quatre-vingt-quinze centimes* lui apparaît comme quelque chose de flatteur et de supérieur. C'est une grande habileté de la part de l'éditeur qui lança le premier le livre à 0 fr. 95 que de n'avoir pas élevé le prix à 1 franc. Il se serait vendu beaucoup moins, certainement. Cependant il existe une collection à 1 franc qui publie des œuvres d'auteurs contemporains et surtout des romans de Georges Ohnet, des nouvelles de Guy de Maupassant, ce qui montre son éclectisme... Elle a accompli un sérieux effort,

très louable, en donnant « in-extenso » *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo.

Nous pourrions citer des collections innombrables de livres à bon marché. Car des éditeurs ont jugé bon de créer des collections dont les œuvres n'ont avec la Littérature que des rapports malheureux. Certaines de ces collections ont adopté le format à 0 fr. 95, et le prix quelquefois. Ici, l'éditeur profite de l'illustration. On sait avec quelle liberté des artistes, ou soi-disant artistes interprètent les textes. Ils tirent d'une phrase, d'une expression, d'un mot, un « déshabillé » ou un nu suggestif. Nous pourrions citer telle œuvre où l'*artiste* n'a eu d'autre préoccupation que de faire valoir les jambes des femmes.

Ceci n'est pas dit, naturellement, pour les collections d'œuvres légères et spirituelles, mais pour d'autres franchement imbéciles et répugnantes.

Il y a encore les collections des romans populaires. Celles-ci, fort nombreuses, d'un prix qui va de 0 fr. 45 à 0 fr. 65, sont déplorables. Elles sont lues par un public déjà inférieur, qui ne peut que s'inférioriser davantage au contact de ces œuvres complètement idiotes, où des personnages ridicules, dont les riches et les nobles sont généralement représentés comme étant des sauvages, voire des criminels, s'agitent dans des situations invraisemblables. Le roman

populaire n'a pas ses chefs-d'œuvre. Il a du moins ses chefs-d'œuvre du genre. Eugène Süe, Dumas père, Xavier de Montépin, Gaboriau, en ont donné d'excellents. Mais ceux que des « nègres » fabriquent par morceaux, pour la gloire de *F...* ou de *Z...*, ne sont que de bien piètres productions.

Une maison d'éditions est louable qui a « lancé » une collection très complète des classiques. On reçoit les livres qui constituent la collection au fur et à mesure de leur publication. On les trouve chez les libraires, à des prix modiques. La maison en question a même donné une édition des œuvres complètes de Musset en un livre unique. C'est un livre assez grand, d'apparence modeste mais satisfaisante, d'une lecture facile. La même maison, toujours, « lance » actuellement une édition des œuvres complètes de Balzac, en trois gros volumes. C'est un record. Il faut signaler aussi une collection à 0 fr. 45, — aujourd'hui à 0 fr. 50, — qui donne des œuvres d'auteurs contemporains français et étrangers, bonnes pour la plupart. Elles paraissent d'abord sous une couverture grise. Elles paraissent aujourd'hui sous une couverture de couleur, et illustrée. C'est d'assez mauvais goût, au reste. Mais on notera qu'à cette collection on doit — sous couverture grise — un roman inédit de Balzac.

Enfin, pour en finir avec les livres à bon

marché, il faut rappeler une publication qui publie des œuvres célèbres, ou classiques, ou contemporaines, dans le format et avec la disposition typographique d'un journal, « in-extenso », et au prix de 0 fr. 10 l'œuvre publiée.

Mais encore la modicité du prix demeure-t-elle le privilège d'un journal, *Comœdia*, qui une fois la semaine, donne une pièce « in-extenso ». Par exemple *Sire*, d'Henri Lavedan, que représenta la *Comédie Française*. Et nous avons, depuis peu de temps, *Le Livre à un Sou*.

Nous verrons dans la conclusion que nous pourrons tirer de notre enquête, ce qu'on peut penser du livre à bon marché quant à son influence sur les Lettres.

#### b) *Les conditions matérielles de l'existence*

C'est une habitude chère à certains publicistes, lorsqu'ils veulent excuser la décadence du journalisme, la faiblesse de la Critique, ou le scandale de certains succès, que d'invoquer « le siècle de la vitesse, de l'automobile et de l'aéroplane ». Encore qu'on n'en puisse faire l'usage qu'ils prétendent, l'argument mérite d'être retenu parce qu'il proclame l'influence des transformations matérielles de la vie sur les manières de penser et de sentir propres aux contemporains.

Les grandes métropoles où s'épanouit presque monstrueusement notre civilisation de fer et d'or, commencent d'imposer une sensibilité nouvelle, des attitudes et des habitudes différentes de celles de jadis, à une humanité que déborde la rapidité de l'évolution matérielle. Les travaux, les plaisirs tendent à prendre un caractère collectif ; une atmosphère commune imprègne toujours davantage les sentiments et les espoirs. Toujours croissantes, la solidarité matérielle que développe le progrès des moyens de communication, et la solidarité intellectuelle dont la presse resserre les liens, engendrent dans une ville, dans une région, dans le pays tout entier parfois, une âme collective qui déteint sur les mentalités particulières. Les conquêtes du savoir et de l'audace, comme celle à laquelle nous devons le domaine de l'air, entretiennent une sorte d'enthousiasme permanent, qu'ignorèrent d'autres époques.

Ces circonstances ne vont point, sans affecter de nuances originales, la vie intérieure des individus, dont la personnalité est assez vigoureuse pour s'enrichir de la *socialisation* croissante de l'existence au lieu d'en souffrir. Les transformations matérielles des sociétés apparaissent susceptibles, d'offrir à l'imagination de nouvelles et vastes perspectives, ainsi que de modifier la physionomie des émotions. Par de nouveaux problèmes, matière à autant de drames inédits,

elles sollicitent les facultés les plus hautes et les plus vibrantes de l'esprit.

Il se peut que l'âme moderne, qui doit beaucoup aux modifications récentes des conditions de vie, s'exprime dans une littérature appropriée.

### c) *La lutte sociale*

Les querelles politiques furent très vives dans notre pays pendant les trente premières années de la Troisième République : elles remuèrent profondément les âmes de la foule et de l'élite avant d'atteindre leur plus grande acuité lors d'une crise historique. Depuis, elles se sont apaisées à ce point que leur virulence passée étonne aujourd'hui. A vrai dire, portant sur des abstractions qui perdirent peu à peu de la vie que leur conférait la passion et qui masquèrent souvent des intérêts opposés, elles devaient céder la place, dès que certaines circonstances extérieures le permettraient, à la manifestation de ces antagonismes radicaux, loi de fer des sociétés, par où elles se maintiennent et s'acheminent à des destins inconnus. Epissodique auparavant et procédant par explosions rares et de peu de durée, la lutte des classes, en France et ailleurs, s'est affirmée depuis une dizaine d'années, comme une réalité permanente, féconde en spectacles, en émotions et en enseignements nouveaux. Ceux qui vécurent les

jours d'avril 1904, grandes manœuvres du syndicalisme rénové, et près des gares mortes les soirs tragiques de la grève des « cheminots », prendront sans doute de la société et de la Vie une vision différente de celle de leurs aînés. Par leur ampleur collective et la logique de leur violence, ces événements s'apparentent aux épisodes saillants des grandes guerres de jadis : ils baignent les âmes de tragique. La fréquence, la longueur et l'importance des conflits ouvriers d'aujourd'hui ébranlent également les conceptions traditionnelles, les manières de penser habituelles à nos intelligences. La lutte des classes et l'agitation continue qu'elle entretient contribuent plus encore que les transformations matérielles des sociétés, à modifier les mentalités contemporaines.

d) *L'impérialisme des nouvelles générations*

« Cette race a trop de sang dans les veines pour demeurer l'espace de plus d'une génération dans les cendres et les moisissures de la critique. Elle est trop vivante pour ne pas se réintégrer au bout d'une génération dans l'organique ». Un peu injuste peut-être pour les protagonistes de la génération 1885-1895 dont la pensée, arrivée à maturité, sut répudier le dilettantisme nihiliste, cette remarque de Charles Péguy semble par ailleurs merveilleusement exacte. L'auteur de *Notre Jeunesse* appartient

lui-même à une admirable équipe de penseurs sincères et d'âmes ardentes, mal dégagés au début de l'équivoque sceptique, mais qu'une violente crise morale se chargea de révéler à leur conscience troublée mais hésitante. Leur exemple et leur action prépara les voies d'une jeunesse disposée à goûter la vie, à la regarder en face et résolue pour vivre à affirmer.

Qu'affirme-t-elle ? Des choses diverses et souvent contradictoires. Mais elle affirme et va jusqu'au bout de son affirmation c'est-à-dire à l'action. Nationaliste ou socialiste, elle se refuse aux timidités et aux scrupules d'intelligence qui paralysèrent ses aînés pour tenter des réalisations souvent mesquines et sans portée, mais qui offrent l'importance du fait accompli. Les vieux partis, les dogmes et les rites politiques, toute l'expérience des devanciers s'en trouve ébranlée. Il paraît malaisé d'ailleurs de qualifier la tendance des nouvelles générations selon les catégories établies. Mais il semble, par contre, insuffisant de proclamer, comme on l'a fait, qu'elles ont le goût de l'action. On vit maintes fois les jeunes gens, depuis quelque trente ans, s'exhorter à agir par d'éloquents manifestes, un peu à l'instar des francs-tireurs tarasconnais qui buvaient le punch d'adieu mais ne partaient point. Les jeunes d'aujourd'hui — les meilleurs d'entre eux tout au moins — partent ; ils n'ont pas seule-

ment en effet le goût de l'action mais surtout le désir du succès, le goût de l'action qui réussit et augmente le pouvoir de celui qui l'accomplit. Ce sont des *impérialistes* au sens étymologique du mot.

Sous des formes et dans des applications variées, cet impérialisme présente certains caractères permanents. Il est positif et dur, acceptant spontanément les lois de fer qui régissent les peuples, les sociétés et les gestes de l'individu, alors que le dilettantisme hasardait volontiers des protestations sentimentales contre l'ordre du monde : le nationalisme d'aujourd'hui est un pessimisme actif, et la même appellation convient à la forme actuelle du socialisme, le syndicalisme révolutionnaire basé sur la conviction d'un antagonisme irréductible entre deux classes, dont l'une opprime l'autre pour subsister, à travers les siècles. De regarder en face des conditions d'existence qui imposent la lutte, les impérialistes actuels conçoivent quelque fierté ; le progrès mécanique et les récentes victoires de la science alliée au courage de jeunes hommes fortifient cet orgueil ; si nombre d'entre eux viennent au christianisme ce n'est assurément point par goût de l'humilité ou de faiblesse, mais bien plutôt que les tentent les joies de l'unité et de la plénitude promises à la foi. Enfin, parce qu'il voit la nécessité de lutter, qu'il se sent fort et désireux de vaincre, l'im-

périalisme des nouvelles générations se fait parfois brutal et même barbare : il ignore et dédaigne un peu les palabres académiques et les discussions théoriques auxquelles se plaisaient nos aînés ; l'art pour l'art lui semble une stupidité monstrueuse et l'art pour la vérité une utopie ; il leur substitue l'art pour la Vie. Moins cultivé que ses devanciers, le jeune homme d'aujourd'hui ignorera sans doute davantage le passé, ou plutôt, s'en embarrassera moins, tout en lui rendant justice : même formé à l'école de Barrès, un nationaliste qui veut agir ne peut éternellement se lamenter à l'ombre d'un clocher...

C'est assez, dira-t-on peut-être, nous reconnaissons votre *impérialiste*. Paul Bourget en traçait, voilà plus de trente ans, un portrait moins flatté et moins flatteur dans la préface du *Disciple*, mais il l'appelait *struggle for lifer* pour l'opposer au dilettante. Nous n'avons point dissimulé que les nouvelles générations fussent brutales et même frustes parfois mais leur *impérialisme* se distingue nettement de l'arrivisme vulgaire par cette atmosphère d'enthousiasme d'abord qu'entretiennent certaines grandes conquêtes récentes du génie humain et qui imprègne les âmes bien plus fortement et de façon plus grave que les passions politiques de jadis ; il s'y oppose surtout parce, qu'à la différence du *struggle for lifer*, dévot de la raison et de la pru-

dence calculatrice, asservi au point de vue utilitaire, le jeune *impérialiste* d'aujourd'hui sait accorder le prix qu'il faut à l'effort qui ne se marchande pas, à l'action qui ne s'attarde pas à supputer les probabilités et qu'il comprend que la victoire se conquiert souvent au delà de l'utile, dans le domaine des témérités et des sacrifices possibles. S'il peut le comprendre — et voici qui le différencie étrangement de l'arriviste — c'est qu'à des degrés divers, il apparaît comme un mystique — entendez par là, que, plus ou moins inconsciemment, il connaît, il sent plutôt spontanément les limites de la raison et de son instrument l'intelligence — c'est, qu'à son insu même il est porté par cette grande vague que l'on vit moutonner longtemps à l'horizon et qui déferle aujourd'hui contre l'édifice positiviste pour en ruiner les fondations, par cet élan des âmes pour communier de nouveau avec la Vie qui trouve son expression la plus parfaite dans la philosophie anti-intellectualiste contemporaine.

e) *L'idéalisme et la philosophie  
anti-intellectualiste*

L'idéalisme actuel et l'anti-intellectualisme qui le caractérise sont le fait d'une élite qui se recrute surtout dans la jeune génération ; mais ces attitudes trouvent leur équivalent dans cer-

taines des tendances de la jeunesse d'aujourd'hui, qu'elles viennent couronner et approfondir.

Il y aurait quelque ridicule à laisser croire que l'idéalisme dont nous allons essayer de préciser la physionomie surgit avec la génération littéraire et philosophique apparue vers 1905. Et cela d'autant plus, que l'éminente et prépondérante dignité de la vie intérieure, le primat de la pensée pure ne fut jamais proclamé avec autant de vigueur que par la pléiade d'écrivains et d'artistes qui commença de se manifester aux environs de 1885. Bien plus que du positivisme, dont elle subissait cependant l'influence, cette élite retenait la leçon de la philosophie allemande. Un Barrès affirmait la réalité transcendante et les droits de son Moi vis-à-vis du monde extérieur composé de Barbares, barbaroi, ceux qui ne possèdent point de langage, d'existence harmonieuse par conséquent. Au cours de promenades lointaines et dans les domaines les plus divers, un Rémy de Gourmont cherchait déjà les « raisons de l'idéalisme » qu'il formulera plus tard. Les jeunes revues de l'époque ne semblèrent hermétiques que parce que l'on y considérait toute chose sous la catégorie de la pensée pure. Mais, très rapidement, cet idéalisme se dépouilla de son atmosphère et de sa signification philosophique pour s'appliquer, exclusivement bientôt, à la

forme, à l'expression. Rien là que de très naturel sans doute : puisque la vie intérieure est la seule réalité, l'éminente réalité en tous cas, on n'y saurait pénétrer qu'en transformant complètement les procédés et les instruments qui permettent de connaître et servent à peindre le monde des apparences, en les épurant de ce qu'ils ont de grossièrement matériel pour les rendre capables de s'élever au domaine de l'esprit pur. C'est ainsi que, très logiquement, les symbolistes entreprirent de libérer le vers des formes sculpturales que lui avaient données les Parnassiens matérialistes et qu'il leur parut nécessaire d'assouplir l'expression poétique en la menant aux frontières de la musique. Si toutefois cet idéalisme de la forme prit tant d'importance que l'idéalisme de la pensée qui l'inspirait en fut éclipsé et bientôt perdu de vue, il ne faut pas attribuer, semble-t-il, ce que certains considèrent comme la perversion et l'avortement d'un remarquable mouvement, au seul fait que la pléiade de 1885 se recrutait surtout parmi des écrivains et des artistes, hommes voués par métier aux questions d'expression. Un Maeterlinck, un Henri Bergson qui sont plus ou moins de cette génération et qui valent indéniablement comme artistes échappèrent à cette préoccupation exclusive de la forme. Si tant d'autres — la majorité — y sombrèrent, il faut en accuser sans doute le caractère super-

ficiel de leur idéalisme qui proclamait les droits de la vision, de la sensation personnelle et de la vérité rationnelle propre à chaque individu (rappelez-vous la fortune des doctrines stirnériennes et l'anarchisme intellectuel qui fut alors de mode) bien plus qu'il ne constituait une affirmation de la vie intérieure, saisie et vécue profondément. L'idéalisme de 1885 apparaît, quand on l'analyse, comme un intellectualisme exaspéré.

On a souvent répété que les écrivains, surgis voici trente ou quarante années déjà, sortaient de faire une excellente classe de philosophie. L'intellectualisme radical de la plupart d'entre eux nous permet de le croire... et de le regretter. Il n'y a peut-être point tant de paradoxe à prétendre que, de s'intéresser trop vivement à un enseignement faussé dans son âme et dans ses moyens par les contingences scolaires, peut conduire aux habitudes d'esprit les plus fâcheuses. Ceux-là mêmes, que cet enseignement n'amena point à vénérer des idoles ou à pratiquer des rites dépourvus de signification profonde, dans l'exercice de leur pensée, sacrifièrent souvent avec d'autant plus d'amour sur l'autel de ces faux dieux et accomplirent d'autant plus joyeusement ces rites, qu'ils y croyaient trouver des certitudes jusqu'alors inédites. Les routes royales par où la raison mène l'esprit humain, les visions cinématographiques qu'elle déroule

devant lui, tout le matériel si l'on peut dire et tout le déchet de la vie intérieure, voilà ce que doit inventorier et classer l'idéaliste pour s'initier ensuite à la force qui use de ce matériel et qu'entravent ces déchets. Mais l'intellectualiste, alors même qu'il nierait le monde extérieur, s'arrête à la première démarche, admirant le vêtement et ignorant de la vie qu'il protège ou emprisonne. Ainsi, la plupart de nos idéalistes de 1885 et les symbolistes notamment, entendaient par vie intérieure un ensemble de catégories et de concepts : M. Paul Adam assignait comme but à l'art d'enfermer un dogme, — c'est-à-dire une vérité capitale et définitive, — dans un symbole ; l'art devait, selon lui, exprimer, par des moyens particuliers, non pas *la vie*, mais une *notion* générale qui *résumait, condensait et simplifiait de la vie*. Beaucoup plus fréquemment d'ailleurs, l'idéalisme de 1885 n'atteint pas l'idée générale : il ne dépassa guère, en poésie surtout, le cercle de la sensation personnelle et donna surtout prétexte aux manifestations d'un subjectivisme qui essayait de racheter par l'étrangeté ce qu'il avait de superficiel et de primitif.

Tandis que la plupart des idéalistes de cette génération égaraient leurs pas aux jardins fleuris des sens, dans les fastueux édifices de la raison aussi, où, loin de cueillir les fruits de la vie, ils devaient respirer bientôt le parfum

de la mort sous les espèces du scepticisme et du nihilisme, la révolution spirituelle qui les avait un instant animés de son souffle, allait se développant, conformément à sa loi vitale qui est l'anti-intellectualisme. Pressentie dans les réflexions premières d'un Bergson, (dont l'*Essai sur les Données immédiates de la conscience*, publié en 1889, fut absolument méconnu des docteurs symbolistes, philosophes philosophant), impliquée par les conceptions dramatiques d'un Maeterlinck comme par la technique musicale d'un Debussy, cette attitude s'accrut, se précisa et s'approfondit, jusqu'à donner aujourd'hui sa physionomie caractéristique à l'idéalisme qui inspire dans sa majorité la jeunesse littéraire et philosophique. Bien plus que négation radicale du monde extérieur, cet idéalisme est d'abord un psychomorphisme, puisqu'il se refuse à concevoir la possibilité d'une existence animée qui ne posséderait point les caractères mêmes de notre activité spirituelle et qu'il ne veut voir dans la matière inerte que le déchet de cette activité, l'ombre d'une lumière où l'âme et la vie s'alimentent à un foyer unique ; mais, sur ce point, l'idéalisme qui procède de Henri Bergson continue la tradition de plusieurs grandes philosophies et de l'idéalisme leibnizien notamment, en la fortifiant d'ailleurs de tout l'acquis scientifique moderne. Ce qui fait l'originalité profonde de l'idéalisme contem-

porain, c'est la volonté de ne plus se laisser arrêter aux séductions de l'intelligence, de ne plus écouter d'une oreille complaisante les promesses — combien illusoires — de volupté sereine dans la possession du vrai, que prodigue aux néophytes cette entremetteuse de la matière, si l'on ose dire, mais de faire effort pour chercher la vie au-delà du décor d'idées où se satisfait trop souvent notre vaniteuse paresse. Cette attitude n'est pas nouvelle, dira-t-on : sans doute, mais elle s'autorise ici de cette magistrale critique de la faculté de connaître par concepts, dont les grands mystiques ont pu se dispenser, mais que sollicitaient des esprits respectueux de l'acquis scientifique moderne et qu'ils doivent à Henri Bergson. L'auteur des *Données Immédiates de la Conscience* a rendu possible à nouveau un idéalisme au-delà de l'intelligence.

On objectera peut-être, que cette révolte contre l'intelligence est le fait d'une minorité d'esprits et non point de la nouvelle génération dans son ensemble. M. Faguet croyait ainsi pouvoir établir une opposition entre les jeunes médecins, avocats, ingénieurs d'aujourd'hui, qui usent quotidiennement de l'intelligence sans discuter la valeur de cet instrument et le petit groupe de philosophes et de littérateurs anti-intellectualistes, au cours d'un article fort intéressant de la *Revue hebdomadaire*, où il résumait l'enquête

de cette revue sur la jeunesse présente. Cette argumentation paraît s'inspirer d'une conception très fautive de l'attitude des idéalistes bergsoniens vis-à-vis de l'intelligence. Aucun d'eux, ne songe à nier la valeur quotidienne, constante — et surtout quotidienne et constante — de l'intelligence, particulièrement dans l'exercice *habituel* d'une profession : ils estiment, par contre, que, de sa nature, ce mode de connaissance est inapplicable à un plan de réalité différent de celui sur lequel opèrent *habituellement* ces praticiens que sont un ingénieur et à un moindre degré un avocat. Il ne semble pas non plus, que l'honorable M. Faguet discerne bien le sens de l'attitude anti-intellectualiste : celle-ci consiste surtout à ne plus être dupe de ces idoles qui mirent si souvent aux prises nos devanciers, à ne plus s'en laisser imposer par des abstractions réalisées et des mots solennels mais vides. Or, telle apparaît bien la tendance de la nouvelle génération qui se désintéresse absolument de certains problèmes et de certaines querelles qui agitèrent ses aînés, parce qu'elle ne leur trouve pas de sens. Son pragmatisme spontané aboutit à l'idéalisme anti-intellectualiste de ses penseurs. Et si l'on nous objecte que ce pragmatisme marque simplement l'abaissement des âmes et, loin de manifester une renaissance idéaliste, traduit plutôt les progrès croissants du matérialisme, alors, sans

doute, nous serait-il permis de faire observer que ces jeunes matérialistes sont presque tous et, spontanément, patriotes, et que beaucoup ne sont pas moins religieux. La génération qui monte apparaît comme un merveilleux commentaire, de cette affirmation de Bergson, que la plupart des problèmes se résolvent par un accroissement de vie.

Nous ne devons pas seulement au philosophe de *L'Evolution créatrice* une limitation des droits de l'intelligence, comme d'aucuns voudraient le faire croire. Son œuvre, sans doute, n'est pas une Somme, et les adversaires de sa pensée ne manquent pas de le lui reprocher, bien maladroitement d'user d'un tel argument qui ruine leur critique dans son fondement. Henri Bergson n'a jamais prétendu bâtir à la pensée humaine, sur les fondations branlantes de sciences imparfaites ou qui viennent de naître, un palais-cage comme nous en possédons trop déjà. Ce n'est point sans raison qu'on l'a rapproché de Descartes : comme ce dernier il nous offre un programme d'études et une méthode de travail bien plus qu'un compendium et une conclusion aux travaux antérieurs. Si l'on songe à la fécondité de l'enseignement cartésien on augure les résultats les meilleurs des suggestions bergsoniennes. Car il s'agit de suggestions éparses et présentes au long des trois œuvres maîtresses et non de règles disposées en

théorèmes et en corollaires. Il y a là, sans doute, de quoi dérouter certains esprits inféodés au syllogisme, mais, ne nous y trompons pas, les intellectualistes qui viennent d'ouvrir le feu avec tant de violence contre Bergson ont parfaitement saisi ce caractère essentiel de l'œuvre. C'est parce qu'ils se rendent parfaitement compte que la définition de la durée telle que la posent les *Données Immédiates*, et, avec tout le sens que lui donnent *L'Evolution créatrice*, la conception de l'activité consciente qu'expriment *Matière et Mémoire* et *L'Evolution créatrice*, la compréhension nouvelle de la Vie et du Monde que révèle ce dernier livre, sont susceptibles d'applications infinies dans les domaines les plus divers ; c'est parce qu'ils comprennent, que ce point de vue nouveau commande d'abandonner certaines solutions où l'on se reposait, de revenir à des problèmes que l'on dédaignait pour les avoir trop longtemps respectés et d'aborder à des domaines que l'on ne soupçonnait point ; c'est parce qu'ils enragent de voir dans cette philosophie où se retrouvent les rythmes de l'art le point de départ de recherches scientifiques touchant l'âme et ses créations et par conséquent la vie individuelle et sociale, qu'ils essaient de faire passer l'auteur pour un imbécile et de représenter ceux qui le suivent ainsi que des dégénérés, qualifiés tout simplement de « sadiques ». Le ton seul qui anime la brochure de M. Benda sur

*Une philosophie de la mobilité*, dont la conclusion serait offensante si elle ne prêtait à rire, suffit pour nous assurer que nous devons à Henri Bergson autre chose qu'une critique et que l'idéalisme des nouvelles générations ne se veut affranchi de l'intelligence, que pour accroître sa liberté de connaissance et de création.

\* \* \*

Etant donné ce milieu de faits et d'idées, que nous tentions de définir dans les pages qui précèdent, nous n'avons pas songé, un instant, à demander aux littérateurs quelle influence l'accélération du progrès mécanique ou le nouvel idéalisme exerçait, selon eux, sur les lettres françaises. Pour une recherche de ce genre, à supposer que nous l'eussions entreprise, les intéressés étaient les derniers collaborateurs à choisir. Les poètes, les dramaturges, les romanciers ne font pas profession de sociologie : mais ils réfléchissent sur leur art, ses traditions et ses méthodes. De ces réflexions nous avions le droit de tirer parti.

Notre investigation se résume aux deux questions suivantes :

*Dans quelle mesure la littérature actuelle, dans son ensemble, continue-t-elle, à votre avis, ou transforme-t-elle les grands courants litté-*

*raires qui se sont partagé le XIX<sup>e</sup> siècle : romantisme, naturalisme, Parnasse et symbolisme ; dans quelle mesure s'y oppose-t-elle ? Croyez-vous, d'autre part, que la nouvelle génération littéraire apporte des formules originales ?*

Nous insistions en envoyant notre questionnaire sur le mot « courants ». La littérature sans doute est le fait des œuvres originales et dominantes : mais, celles-ci engendrent des tendances qui en se socialisant finissent par se figer dans les écoles. Le « courant » apparaît comme la réalité littéraire moyenne intermédiaire entre l'œuvre-source et l'école.

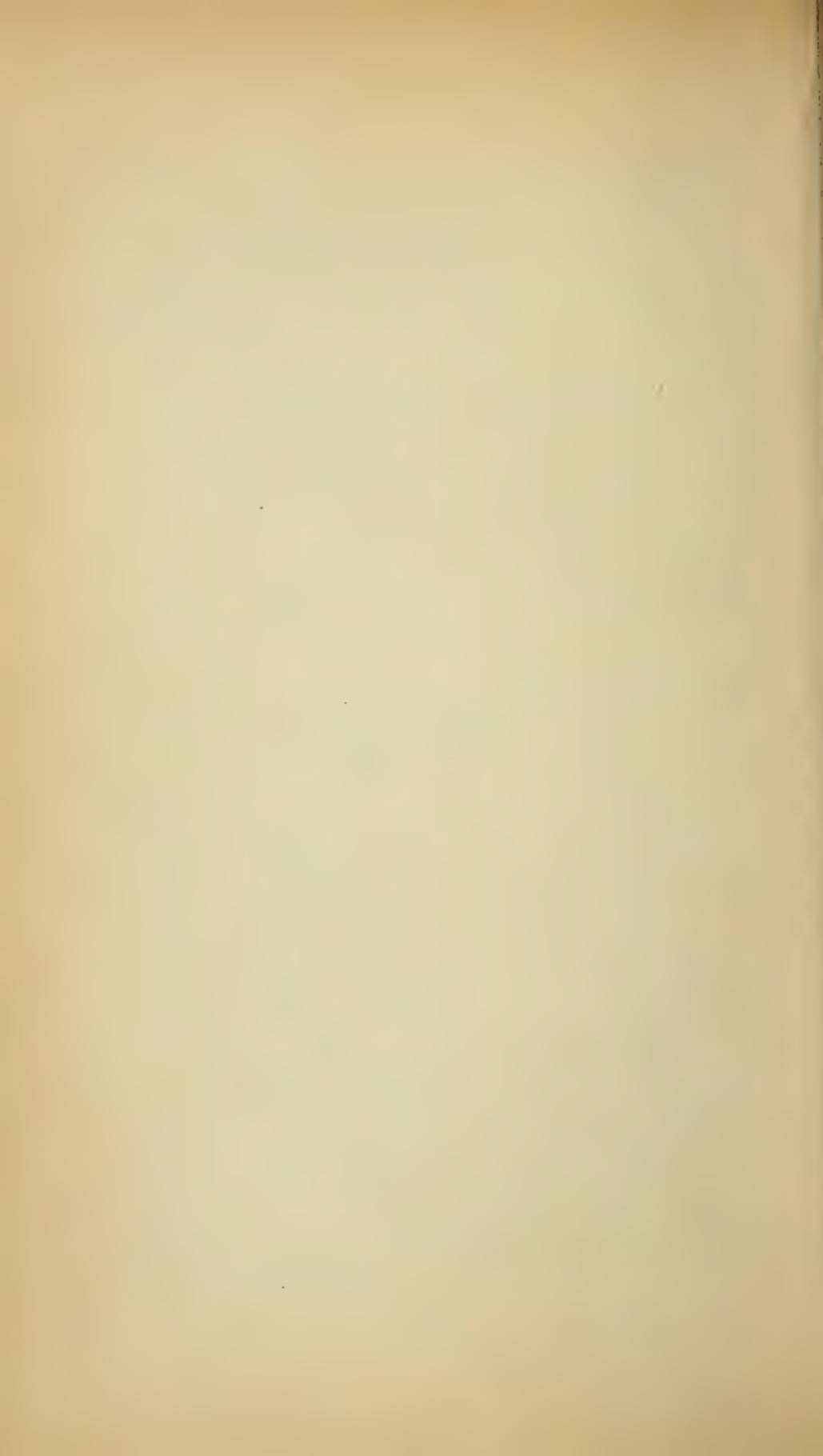
*Jugez-vous heureuse la diffusion littéraire qu'a réalisée ce développement récent des publications à bon marché ou croyez-vous, au contraire, qu'elle soit de nature à produire un abaissement général du niveau des œuvres par suite de la tendance qui inclinerait les écrivains à flatter le goût du grand public ?*

Cette question, de détail et de surface — en apparence tout au moins — était destinée à satisfaire les esprits que les mauvaises habitudes actuelles détournent des idées générales et des vues d'ensemble. Utile, notre précaution fut moins indispensable que nous ne l'aurions pensé, ce qui semble de bon augure.

Nous tenions à recueillir des avis significatifs plutôt qu'à rassembler des noms cotés sur

le marché académique et mondain. Certains écrivains se sont récusés, avec ou sans formes : sans doute ne sauraient-ils s'intéresser à quoi que ce soit, en dehors de leur œuvre, ce qui est honorable, ou de leur carrière, ce qui le semble moins.

JEAN MULLER — GASTON PICARD.



# L'ENQUÊTE

INTERVIEWS ET RÉPONSES

---

PAUL ACKER

*Romancier de fine psychologie et de charme très sûr, M. Paul Acker s'est élevé récemment aux grands sujets avec Le Soldat Bernard et Les Exilés. Il met au service de la tradition des qualités aimables, qui n'excluent pas la profondeur. Voici la lettre qu'il nous adresse :*

« Messieurs et Chers Confrères,

« Ce qui me semble caractériser la nouvelle  
« génération littéraire, c'est son besoin d'ordre  
« et de discipline, et par suite, de retour vers le  
« classicisme français. A ce point de vue, les  
« jeunes revues, et particulièrement la *Nouvelle*  
« *Revue française*, et la *Revue critique des idées*  
« *et des livres*, sont caractéristiques. Tout y vise

« à la clarté, et tout s'y détermine par la raison.  
« On ne veut plus de la majoration du romantisme,  
« du bric à brac du synthétisme, de la sèche-  
« resse du Parnasse, de l'étroitesse du natura-  
« lisme. Ce mouvement littéraire est d'ailleurs  
« lié au mouvement politique. La doctrine de  
« *L'Action française* exerce sur les jeunes géné-  
« rations une influence considérable, et, qu'elles  
« soient politiquement royalistes ou non, elles  
« sont littérairement influencées par elles. Le  
« rôle que joue Charles Maurras est un rôle  
« magnifique. Ce grand écrivain, qui est aussi  
« un admirable théoricien, a débarrassé nos es-  
« prits de toutes les nuées qui l'encombraient.

« En même temps, il y a une renaissance de  
« l'idéalisme, un goût de l'héroïsme, auxquels  
« ont contribué aussi bien les exploits de nos  
« aviateurs que la philosophie bergsonienne.  
« Les jeunes générations sentent profondément  
« que la Science n'est pas tout, qu'elle est même  
« peu de chose, et qu'au delà des phénomènes  
« qu'elle explique, il y a l'âme, la vie, tout le  
« domaine qui échappe aux lois du détermi-  
« nisme officiel. Et cela est sensible dans les  
« œuvres littéraires des jeunes écrivains.

« Je ne crois pas que les publications à bon  
« marché aient ruiné le livre à 3 fr. 50. Celui-ci  
« restera toujours le livre par excellence.

« Je vous prie, Messieurs, d'agréer l'assurance  
« de mes distingués sentiments.

## PAUL ADAM

*Célèbre à trente ans, l'auteur du Trust est grand aujourd'hui avant même que d'avoir atteint la cinquantaine. Il symbolise merveilleusement tous les espoirs français et humains dont frémit l'aube de notre xx<sup>e</sup> siècle. Les nouvelles générations, l'aiment encore plus qu'elles ne l'admirent pour cet élargissement de l'imagination intellectuelle dont elles lui sont redevables et les magnifiques perspectives de beauté et d'action qu'il leur révèle.*

\* \* \*

Quai de Passy ; les usines qui fument de l'autre côté de la rivière, l'impatiente et bruyante gaieté des remorqueurs, le Métropolitain glissant sur son viaduc dans l'éblouissement solaire : ce cadre apparaît singulièrement approprié à la vision et à la pensée d'un des grands poètes de la vie collective.

Par un contraste piquant, le cabinet de travail strictement Empire où reçoit M. Paul Adam, le salon voisin, n'évoquent en rien la modernité,

non plus que la personne même du romancier, son masque lourd de centurion méditatif, les lueurs et les nuances byzantines de son regard. Dans les yeux, transparait cette franchise de l'intelligence, cette loyale sévérité intellectuelle qui anime la pensée et l'œuvre de notre interlocuteur. Précisément c'est de l'intelligence que nous parlons ce jour-là, de ses droits et de ceux qui les veulent réduire, des attaques toujours plus vives dirigées contre les conceptions rationalistes du Monde et de la Vie. Rationaliste endurci, M. Paul Adam nous fait part de ses inquiétudes. C'est l'ensemble des idées et des croyances auxquelles il a voué ses efforts d'artiste et de penseur que battent en brèche actuellement des philosophes éminents et d'admirables savants : un Bergson dont la virtuosité prouve par raison, selon le mot de Malebranche, qu'il faut renoncer à la raison, le trouble moins qu'un Poincaré affirmant la relativité des lois scientifiques aux commodités de notre action et à nos besoins. « On éprouve une véritable angoisse, dit-il, à se demander, lorsque l'on a atteint le point de sa carrière où jé suis, si l'on a fait fausse route surtout quand on n'aperçoit pas comment en dehors du rationalisme, on pourrait conserver foi dans l'avenir de la civilisation, le progrès de la science et de la société ». Jusqu'à présent d'ailleurs, M. Paul Adam reste fidèle à l'idéal qui

lui mit la plume en main et comme nous avons cru apercevoir dans ses derniers écrits et *La Ville Inconnue*, notamment certaines concessions à des manières de penser opposées à l'intellectualisme, il nous détrompe rapidement lorsque nous lui en faisons part...

C'est de la Critique que nous parlons un autre jour. Le grand romancier, qui n'eut pas toujours à s'en louer, ne lui garde pas rancune. Il se refuse à condamner nos actuels Aristarques : sans doute, il ne méconnaît pas la faiblesse de leur information, leur manque d'idées, mais le reproche qu'il leur adresserait plus volontiers serait de ne pas vouloir ou de ne pas pouvoir faire l'effort nécessaire pour comprendre quelle œuvre l'auteur a voulu écrire, ce qu'il cherche à faire. Comme nous lui parlons de la Critique dogmatique et du mouvement qui se produit en sa faveur dans les nouvelles générations littéraires, M. Paul Adam convient qu'il y aurait intérêt à fixer les principes d'une sorte de « Grammaire de la Critique » dont l'observation et l'approbation s'impose à tous ceux qui prétendent juger les œuvres d'autrui. Mais, il craint qu'un ensemble d'idées, de dogmes trop arrêtés et du haut duquel il jugerait ne permette plus au critique d'apprécier impartialement des tendances différentes.

Nous en venons précisément aux tendances

actuelles du roman et l'auteur du *Trust* s'écrie :

« Il faut se garder de tomber dans l'unilaté-  
« ralisme, et admettre au contraire que des ten-  
« dances variées, opposées même peuvent  
« coexister légitimement. Seulement, de nos  
« jours, on donne trop souvent le nom de ro-  
« man à de simples nouvelles. Le roman pro-  
« prement dit a pour type l'*Odyssée*, l'*Enéide*.

« On reproche communément — faisons-nous  
« remarquer — au roman tel que vous le conce-  
« vez d'être trop complexe, de dérouter par la  
« multiplication d'actions parallèles.

« — Cela consiste cependant simplement à  
« prendre comme centre du récit au lieu d'un  
« personnage un milieu, à conter l'aventure d'un  
« milieu plus que celle d'un personnage. Tols-  
« toï le fit dans *Guerre et Paix*. Pour ce qui est  
« des actions parallèles, Zola les multipliait  
« déjà : on peut même dire que les Rougon-  
« Macquart ne constituent qu'un seul roman.

« Comme nous demandons à l'auteur de « La  
« Morale de la France », de « La Morale de  
« l'Éducation » s'il estime toujours, ainsi qu'il  
« y a quelques années, que la caractéristique  
« de notre époque littéraire soit l'amoralité :

« — Il me semble bien, en effet — répond-il  
« — que la question de moralité nous préoccupe  
« de moins en moins. Tout l'œuvre d'un Zola  
« en est obsédé. Nous paraissions moins atten-

« tifs aujourd'hui au Bien ou au Mal en eux-  
 « mêmes qu'aux répercussions sociales des actes  
 « individuels. Nous nous demanderons, par  
 « exemple, si le chef de l'Etat a le droit de sup-  
 « primer une faction dont l'action nuit aux in-  
 « térêts de la Patrie ou s'il doit respecter la  
 « liberté de pensée ou d'association : ces pro-  
 « blèmes nous intéressent bien plus que ceux  
 « de la morale mondaine concernant l'adultère  
 « ou la séduction. Dans le *Trust*, j'ai voulu  
 « peindre l'antagonisme de la vie ouvrière et  
 « de la vie financière. Ces problèmes me sem-  
 « blent bien supérieurs à ceux qui préoccu-  
 « paient la littérature des temps passés.

« — D'aucuns prétendent que le thème litté-  
 « raire de la vie collective est rapidement usé.

« — L'éternel thème amoureux paraît usé bien  
 « davantage. Et puis, on a le grand tort de  
 « croire la littérature de la vie collective con-  
 « damnée à traiter des sujets modernes, alors  
 « que le passé nous offre, à ce point de vue, une  
 « si riche matière. On pourrait peindre les Croi-  
 « sades, suivre aussi le développement de cette  
 « idée, de ce mythe qui aboutit à Jeanne d'Arc  
 « et qu'Hanotaux montrait bien antérieur à elle,  
 « attendu des élites et des masses. Dans mon  
 « prochain roman je compte étudier l'idée et  
 « le sentiment religieux tels qu'ils fleurissent,  
 « l'attente du miracle telle qu'elle se manifeste  
 « chez des populations de races différentes, mais

« j'espère aussi arriver à camper le tableau de  
 « la légion romaine et je conçois même un  
 « roman mythologique où s'agitera toute la vie  
 « de la mer, car la mythologie helléno-latine  
 « contient toutes les idées philosophiques dont  
 « nous usons quotidiennement.

« Pour ce qui est de la poésie, M. Paul Adam  
 « y discerne présentement une transformation  
 « dans le sens de l'innombrable, qui ne se ma-  
 « nifeste pas seulement chez les jeunes les plus  
 « significatifs, mais qui semble générale.

« Le théâtre vit de l'adultère, mais, comme  
 « nous citons à l'auteur des *Mouettes* l'opinion  
 « d'un grand dramaturge du jour, tendant à  
 « faire de l'adultère le thème dramatique par  
 « excellence, il proteste avec véhémence, en in-  
 « voquant *Le Roi Lear*, *La Mort de César* et  
 « *La Course du Flambeau*.

« La littérature féminine ne lui paraît pas très  
 « originale :

« Je ne les trouve pas sincères, dit-il, par-  
 « lant des romancières ; pas assez femmes. Il  
 [« y a quelques perles chez elles, mais on n'y  
 « aperçoit pas cet effort soutenu d'analyse, qui  
 « caractérise Stendhal, Fromentin et le Gide de  
 « *L'Immoraliste*. D'autre part, je n'en vois guère  
 « que deux vraiment intuitives : M<sup>me</sup> Roland,  
 « dans ses *Mémoires*, et la comtesse de Noailles,  
 « dans la *Nouvelle Espérance*. Il y a plus d'ori-  
 « ginalité chez les poétesses, chez Marguerite

« Burnat-Provins, surtout, et aussi Marie Dau-  
« guet.

« — Les éditions à bon marché? risquons-  
« nous enfin, un peu confus de prolonger une  
« conversation déjà longue, mais si substan-  
« tielle.

« — C'est une bonne chose, même si, comme  
« il arrive, les ouvrages sont mutilés, amputés,  
« à l'insu même des auteurs. Au point de vue  
« strictement littéraire, ces adaptations équi-  
« valent sans doute à un amoindrissement ; mais,  
« par là, on achemine la foule à l'œuvre totale.  
« C'est un résultat appréciable que d'arriver à  
« faire lire le *Jardin de Bérénice* ou *Du Sang...*  
« Et puis, avec ces éditions, on atteint par delà  
« le Tout-Paris, souvent incompréhensif, le vrai  
« public, ce public cultivé, qu'on calomnie tant,  
« tous les Bergeret, les officiers, les fonction-  
« naires, que les livres consolent d'une vie mé-  
« diocre. »

Et, sur ces derniers mots, nous songeons à  
tous les adolescents qu'enfièvreèrent ou enfièvre-  
ront aux époques fades, les chevauchées de Ber-  
nard Héricourt ou les victoires industrielles de  
son descendant du *Trust*.

## HENRI ALLORGE

Les Poèmes de la Solitude, L'Âme Géométrique, Le Clavier des Harmonies, où il réunit des « transpositions poétiques d'impressions musicales », Comme au temps joli des marques, L'Essor éternel, que couronna l'Académie Française, et son dernier livre, La Splendeur douloureuse, constituent l'important bagage poétique de M. Henri Allorge, poète d'une louable noblesse, qui a un constant souci des thèmes philosophiques.

Il est secrétaire de la rédaction de La Renaissance Contemporaine.

— Il me semble, nous dit l'auteur du *Mal de la Gloire*, que la littérature actuelle essaye de tirer de meilleurs fruits du naturalisme et du symbolisme ; j'entends qu'elle cherche, d'une part un réalisme moins grossier et moins particulariste, de l'autre, un idéalisme clarifié, plus humain et plus national que le symbolisme. Elle s'oppose au romantisme et au Parnasse, trop décriés d'ailleurs, mais en cherchant à leur prendre leurs qualités : au premier le pitto-

resque, au second le souci de l'expression. Elle tente de trouver une forme d'art adéquate à la vie moderne. Elle la trouvera, mais quand ? Enfin, ceux qui cherchent des « formules originales » n'arrivent souvent qu'à être obscurs et prétentieux. Pour qu'un fruit mûrisse, il faut attendre la saison de sa maturité naturelle.

Au reste, les avis diffèrent tant sur ce qu'on peut appeler « la littérature actuelle », qu'il est difficile de répondre avec quelque assurance.

— Et quel est votre avis au sujet des publications à bon marché ?

— La diffusion littéraire qu'on leur doit est heureuse, pour ce qui concerne la vulgarisation des chefs-d'œuvre. Elle est néfaste, si l'on considère la production des jeunes écrivains contemporains. En effet, ceux-ci sont forcément amenés à flatter le goût du grand public ; s'ils n'y sont pas disposés, les éditeurs les y obligent, car l'extrême bon marché des livres fait : 1° que l'éditeur vend, de plus en plus difficilement le volume à 3 fr. 50, le seul que puissent publier les jeunes, *ou les auteurs d'inspiration très élevée*, condamnés à n'être jamais adoptés par le grand public.

2° Que, même pour les éditions à bon marché, peu productives, il est nécessaire d'en vendre un nombre énorme d'exemplaires, pour avoir des bénéfices sensibles ; d'où : réclame à outrance, qui noie les œuvres moins commer-

ciales ; publicité déguisée dans les journaux, etc., etc...

Il faudrait, comme cela existe, dit-on, en Angleterre, que « le marché » se divisât nettement en deux catégories : 1<sup>o</sup> celle des livres de prix modiques ; 2<sup>o</sup> celle des livres chers, et que chacune eût sa clientèle définie, et active. Mais, sans doute est-il nécessaire, pour cela, que l'éducation du public se fasse. Il faudrait aussi que les femmes, au lieu de gaspiller des fortunes en très coûteuses fanfreluches, apprissent à aimer de nouveau la lecture, et à se faire une bibliothèque choisie. Enfin (comme pour les théâtres) que le « Tout-Paris » ne cherchât pas avec acharnement à se faire *donner* des livres, ou des billets, que sa vraie fonction serait à acheter.

La solution est donc en grande partie au pouvoir des éditeurs et des libraires. Que les premiers daignent accorder quelque attention à la valeur littéraire des œuvres, et non plus seulement à leur valeur commerciale. Qu'ils perfectionnent l'organisation pratique de la librairie, par exemple au moyen d'offices centralisateurs, qui assurent la prompte et exacte exécution de toutes les demandes. Que les libraires, de leur côté, ne mettent pas systématiquement de côté les ouvrages de littérature élevée ; qu'ils s'efforcent de guider, d'instruire le public, le chercher, au lieu de l'attendre sottement.

On a fondé une association de commis de librairie, qui pourra rendre à cet égard de grands services.

Un peu plus d'activité, d'habileté, de discernement, et la crise actuelle du livre — dont les principaux responsables sont les éditeurs eux-mêmes — sera conjurée.

## AUGUSTE AUMAITRE

*Les Rustica avaient désigné à l'attention des lettrés ce poète en prose dont la critique s'affirmait en même temps vigoureuse et substantielle. Avec son récent Eros mourant il vient de conquérir une place d'honneur dans le jeune roman lyrique. Il nous écrit ce qui suit.*

En ce qui concerne le drame et le roman, je crois que le réalisme a vécu. On produira encore évidemment des romans naturalistes et des drames bourgeois en vertu de la vitesse acquise et parce que les formes nouvelles ne se libèrent qu'insensiblement des anciennes, dont elles conservent longtemps la marque ; mais il me semble déjà que la jeune littérature tend à revenir aux personnages synthétiques et aux sentiments réalisés dans leur pureté tragique. Il s'agit donc bien d'un retour à l'art classique, ce qui ne veut pas dire du tout que nous devons recommencer le grand siècle (ce qui serait absurde), ni même nous mettre à la remorque de M. Jules Bois qui n'a rien du tout d'un classique comme je me réserve de le démontrer. Reprocher aux

partisans d'une renaissance classique de revenir à Boileau est aussi puéril que de vouloir ramener Racine à Euripide, c'est préjuger d'un idéal qui reste tout entier à réaliser et que l'on n'a pas le droit de considérer à l'avance comme une fade imitation scholastique. Maeterlinck et Claudel dans le drame (malgré leurs obscurités et leur forme souvent relâchée), André Gide et Elémir Bourges dans le roman, nous ont donné de précieuses indications ; mais je persiste à ne considérer leurs ouvrages que comme des ébauches incomplètes, annonçant des œuvres plus fortes et d'une construction plus achevée. Après l'obscur chaos réaliste, leurs paroles éblouissent, déconcertent et dépassent l'ordinaire entendement. Une atmosphère nouvelle ramènera leurs conceptions à cette juste mesure sans quoi les œuvres ne vivent point.

La poésie lyrique suivra vraisemblablement une orientation parallèle, ce qui semble indiquer la mort du Symbolisme, tel du moins que le conçoivent ses derniers adeptes — rêveries prétentieuses et incompréhensibles, égotisme veule et sensiblerie, matérialisations puériles des sentiments. — Mais, si comme je le crois, elle veut exalter nos angoisses métaphysiques et nos contemplations intérieures, la tristesse ou la joie de nos conceptions cosmiques, agiter le problème de nos destinées, pénétrer l'âme universelle, si, oubliant ses bégaiements séniles, elle

veut revivre la triste et hautaine vision de Lucrèce, il lui reste à recommencer toute l'œuvre du Symbolisme. Elle l'a déjà entrepris d'ailleurs et des livres comme ceux de Nicolas Beauvuin (je m'excuse de ne citer que celui-là), en élargissant brusquement notre horizon, nous ont permis d'entrevoir jusqu'à quels sommets inconnus pouvait s'élever la pensée lyrique.

Pour la forme, je n'en prévois qu'une : celle de Racine et de Châteaubriand, de Flaubert et de Maupassant, à laquelle toutes les écoles sont revenues malgré leurs divergences. Je ne prétends point par là, que la prose ne doive point chercher de constructions nouvelles ou que le vers ne doive pas évoluer (au contraire le vers, conçu comme « mètre numérique accentué » selon Robert de Souza, me semble favoriser le libre jeu de la phrase concise et harmonieuse), mais que notre langue doit garder ses grandes lignes architecturales, et nos jeunes dramaturges (M. Alphonse Viouly par exemple) semblent bien l'avoir compris, eux qui substituent au langage haché et hoquetant du drame moderne, les claires cadences d'une prose nerveuse et colorée.

Les publications à bon marché ont évidemment porté un tort considérable aux jeunes auteurs et ont pu décourager quelques talents probes et... naïfs. Mais l'abaissement général du niveau littéraire qu'elles peuvent produire

me semble de peu d'importance. Il y aura toujours deux sortes d'écrivains : ceux qui écrivent pour flatter le goût du public et ceux-là ne nous intéressent point, ceux qui écrivent selon leur idéal et ceux-là ne rechercheront jamais les grandes éditions. Que le nombre des premiers soit augmenté, tant mieux ! Il nous sera plus aisé de séparer l'ivraie du bon grain.

## MARCEL BARRIÈRE

*L'auteur du Monde Noir et de La Nouvelle Europe, étapes de la Dernière Epopée, met au service d'une ample vision romanesque des qualités de construction et de description que fortifient une vaste culture et le sentiment profond de certaines vérités nationales. M. Marcel Barrière est un de nos plus vigoureux écrivains de synthèse.*

Nous avons parlé de bien des choses et de bien des hommes avec M. Barrière, dont l'accueil est charmant, avant de songer à aborder les questions de notre enquête. La conversation roulait sur le plus ou moins de puissance que révèlent les œuvres des contemporains, et naturellement le nom de Zola fut prononcé : — Le grand tort de Zola, nous dit l'auteur du *Monde Noir*, est d'avoir fait école. Fonder une école, se dire d'une école, revient à faire bon marché de son tempérament, dont on emprisonne le développement dans une formule. Maintenant, le symbolisme — et j'aborde votre questionnaire — s'il protesta fort justement contre les

fautes de goût du naturalisme, ces fautes qui choquèrent si fort et peut-être outre mesure Ferdinand Brunetière, s'il vaut donc comme mouvement de protestation, n'apparaît pas aujourd'hui avec les caractères d'un mouvement de rénovation parce qu'il n'a rien produit dans la logique de ses principes et rien de véritablement puissant. Actuellement, par contre, il faut voir, me semble-t-il, de sérieux indices de rénovation littéraire dans cette tendance à la synthèse que manifestent des œuvres très diverses. Ne nous y trompons pas d'ailleurs : la littérature à ses époques moyennes, est essentiellement individuelle ; les écrivains de synthèse n'apparaissent que lors de certaines grandes étapes qui correspondent à des phases de rénovation sociale.

Je ne vois plus aujourd'hui d'écoles, reprend M. Barrière, et d'ailleurs, il en surgira de moins en moins je pense, parce que les tempéraments individuels s'affirment toujours davantage. Il s'est produit et particulièrement dans le roman, depuis quelques années, un nivellement qui tient à la diffusion de la qualité d'écrivain, et qui tend à abaisser les lettres. Mais, notez que cette médiocrité semble surtout le fait de la littérature individuelle. Il y a des exceptions et précisément ce sont les écrivains de synthèse qui les constituent, un Paul Adam par exemple.

— Ne pensez-vous pas, demandons-nous alors

à l'auteur de *La Dernière Épopée*, que la critique se ressente de ce nivellement à la médiocrité ?

— Sans doute, répond M. Barrière, une littérature a la critique qu'elle mérite. Voyez l'époque de Zola, de Maupassant, a connu des critiques fort estimables : Brunetière, Lemaître, Faguet. Il n'y a d'ailleurs rien à attendre aujourd'hui de ceux qui débutèrent il y a une trentaine d'années dans les lettres : ils ignorent et veulent ignorer ceux qui les remplaceront. Mais, je crois que correspondant à la littérature de synthèse, va se développer bientôt une critique de synthèse qui manifestera à la fois des qualités d'intuition et d'intention. On ne recommencera pas Sainte-Beuve, dit-on quelquefois. Mais remarquez que Sainte-Beuve n'étudiait que quelques individus. »

Pour ce qui est de la littérature à bon marché M. Barrière ne la croit pas dangereuse. Les grands écrivains ne se plient pas aux exigences du public, et d'autre part, il vaut — tout de même — mieux répandre Marcel Prévost que Pierre Sales.

Si vous désirez une formule générale, conclut M. Barrière, je crois que le tempérament de chaque écrivain ira s'individualisant de plus en plus, mais que les sujets traités seront de plus en plus amples.

## HENRI-MARTIN BARZUN

*D'abord lyrique, l'œuvre poétique de M. Henri-Martin Barzun s'est développée et précisée dans le sens, du drame universel jusqu'à la belle synthèse antagoniste de l'Hymne des Forces. Sa critique s'avère féconde parce qu'elle participe du même esprit de synthèse. Il nous dit :*

« Héritière des époques précédentes, la pé-  
« riode symboliste a doublement accru le trésor  
« commun par sa propre conquête et par maints  
« chefs-d'œuvre. Elle a poussé aussi loin que  
« possible, en de merveilleux chemins, la ré-  
« vélation de l'individuel, et fixé pleinement la  
« psychologie collective.

« A ce mouvement symboliste, divers, génial,  
« que l'on peut grouper cependant selon ces  
« deux tendances — notre génération qui lui  
« succède, devra garder quelque gratitude. Elle  
« lui doit en effet les deux instruments qui lui  
« permettront de diriger ses recherches et d'af-  
« firmer un jour son propre effort. »

Au sujet des thèmes et de la liberté de l'inspiration, l'auteur de *l'Hymne des Forces*, estime que le poète devra « ignorer de moins en moins

« l'évolution incessante qui se manifeste dans  
« les domaines, même les plus étrangers en  
« apparence, à sa vocation. Une idée, un fait,  
« une induction, peuvent avoir pour l'art une  
« portée incalculable ; et tout art exclusif en  
« son essence, s'infériorise indubitablement.

« Notre génération ne doit plus se soucier de  
« ces démarcations arbitraires, de ces « caté-  
« gories » nécessaires en scholastique, et par-  
« faitement intolérables en poésie.

« Pour elle, l'impur en art sera tout élément  
« non assimilé, non transposé par la sensibilité,  
« la vision, la conscience, et qui se trouvera  
« dans l'œuvre à l'état d'insolite placage.  
« D'ailleurs, le rôle créateur du poète comporte  
« logiquement l'interdiction d'ignorer. Par la  
« connaissance de toutes les évidences, il nourrit  
« à la vérité son intuition et devient, par elle,  
« capable d'anticiper sur les découvertes maté-  
« rielles ultérieures. »

M. Henri - Martin Barzun remarque que la conscience humaine a réalisé depuis longtemps la synthèse de l'individuel et du collectif, par la méditation philosophique, le chant lyrique, l'idéologie sociale. Au XIX<sup>e</sup> siècle elle travaille à passer du collectif à l'humain dans tous les domaines, même dans le domaine esthétique :

« Les penseurs, les poètes, les artistes ne  
« rêvent-ils pas aussi d'un art unique dominant  
« l'Europe et le monde par la fusion de la mys-

« tique saxonne, de la sensibilité psychologique  
 « slave, de l'intelligence et de la clarté latines  
 « dans le génie français, suprême organisateur ? »

Il ajoute :

« Cette perception psychologique intégrale de  
 « l'humanité serait le dernier terme de la puis-  
 « sance intuitive de l'individu, si la contempla-  
 « tion des cieux étoilés ne lui donnait nettement  
 « conscience d'une réalité sensible plus grande  
 « encore : celle de la Vie Universelle dont la vie  
 « humaine n'est qu'un faible bourgeon. »

De la sorte se conclut « et se ferme le *cycle*  
 « *psychologique* des quatre ordres essentiels :

« *De l'Homme aux Hommes,*  
 « *Des Hommes, à l'Humanité,*  
 « *De l'Humanité à l'Univers,*  
 « *De l'Univers à l'Individu.*

. . . . .  
 « La synthèse permanente de ces ordres fon-  
 « damentaux, et de leurs combinaisons infi-  
 « nies, existe sans consentement préalable. Mais  
 « la perception et la révélation simultanée des  
 « éléments de cette synthèse, à travers la cons-  
 « science et l'âme, ne peut pas ne pas modifier  
 « profondément l'expression du chant indivi-  
 « duel.

. . . . .  
 5

« Ainsi, le *poème* devient *drame* par l'innom-  
 « brable conflit de ces ordres, entre l'individuel  
 « et l'universel.

. . . . .

« La plus haute conséquence que puisse avoir  
 « cette synthèse dramatique pour notre généra-  
 « tion, sera certainement d'ouvrir de nouveaux  
 « destins — sous d'autres noms — aux formes  
 « d'analyse avilies par une exploitation trop  
 « longue : roman, recueil lyrique, acte, etc. J'en-  
 « tends par acte la réalisation scénique de quel-  
 « ques conflits immuables, dans un seul plan  
 « psychologique, empruntés aux mœurs ou à  
 « à la mode sentimentale. Le genre périt de  
 « ses propres excès, quelle qu'en soit la série :  
 « thèse, comédie, opéra, tragédie, etc. »

Ces dramatisations poétiques impliqueront des  
 modes d'expression rénovés. « La signification  
 « véritable du style, dit M. Henri-Martin Bar-  
 « zun, est pour tout artiste, son *expression psy-*  
 « *chologique* même. Seul le rythme délivrant  
 « cette expression psychologique en s'identifiant  
 « à elle, je dirai : le rythme, c'est l'homme, c'est  
 « le poète, c'est l'artiste ; le rythme, c'est l'âme  
 « *individuelle*, non la règle de tous.

« Adoptant dès lors cette terminologie, je con-  
 « sidérerai *rythme libre* comme synonyme de  
 « haute prose, je traduirai par *rythme lyrique*  
 « ou mélodique l'ancienne expression « vers

« libre », et j'appellerai *rythme dramatique* ou « psychologique, l'expression directe du poème « moderne, l'accent audacieusement personnel « du chant nouveau. Bien entendu, cette conception de l'*absolue liberté* ne peut être favorable qu'aux *créateurs*, c'est-à-dire aux seuls « vrais *poètes* — les deux mots se traduisant « réciproquement. Elle aurait en outre l'avantage de mettre en déroute l'innombrable armée des *autres*: jongleurs, répétiteurs, copistes, fortifiés dans les traités de versification — régulière hier ou libérée demain. »

Comme nous lui demandions quelles parmi les œuvres déjà réalisées lui paraissaient se rapprocher le plus de la dramatisation poétique, l'auteur de l'*Hymne des Forces*, nous cite entre autres : « *La Dame à la Faulx* », de Saint-Pol Roux, « *Les Aubes* », d'Emile Verhaeren, « *L'Arbre* », de Paul Claudel, « *La Nef* », d'Elémir Bourges, « *L'Or et le Silence* », de Gustave Kahn, « *Les Miroirs* », de P. N. Roinard, et chez les derniers venus « *Augurales et Talismans* », de Sébastien Voirol, « *Les Contes des Ténèbres* », d'Alexandre Mercereau, « *L'Enchanteur pourrissant* », de Guillaume Apollinaire, « *Dieudonné Tête* », de Pierre Jaudon, les « *Paysages introspectifs* », de Tancrède de Visan et « *Cuir de Bœuf* », de Georges Polti.

Le vrai mérite de ces œuvres qui s'ignorent, conclut-il, « ... c'est d'être antérieures, à toute

« *coordination de principe, à tout essai de syn-*  
« *thèse, et de résulter naturellement de l'évolu-*  
« *tion lyrique.* Ces réalisations poétiques ex-  
« priment déjà un chant inentendu, s'animent et  
« s'amplifient de voix et de présences psycho-  
« logiques nouvelles. Elles suggèrent une plus  
« haute perception du monde, aspirent à une  
« plus vaste possession du panhumain et ten-  
« dent à récréer la vie selon notre sensibilité. »

## HENRY BATAILLE

*Depuis que le poète délicat et subtil de La Chambre blanche, et du Beau Voyage, s'est adonné au théâtre, il a suscité des admirations ferventes, il a trouvé de farouches, détracteurs. Au-delà des exagérations, du snobisme ou de l'envie, demeure le mérite indéniable d'un effort qui veut s'apparenter aux plus hauts pour faire de la scène autre chose qu'une école ou un cirque : la transposition magnifiquement aiguë de l'existence quotidienne.*

A l'orée de l'Avenue du Bois, une de ces demeures anciennes précédées d'un jardinet, dont l'élégance discrète contraste avec le luxe offusquant des « palaces » voisins. Dans un salon tout blanc et tout souriant, aux panneaux de visages féminins, l'auteur de la *Lépreuse* nous reçoit de façon fort affable.

« J'ai déjà, nous dit-il, exposé mes idées « sur le théâtre dans une préface à un recueil « qui contenait *La Marche Nuptiale* et *Le Mas-* « *que*. Elles ne se sont guère modifiées depuis, « simplifiées seulement peut-être sous l'in- « fluence de la pratique.

« Après sa glorieuse période primitive de l'an-  
« tiquité et de l'âge classique, le théâtre tomba  
« dans le clinquant et le mensonge ; on lui ajusta  
« une robe d'apparat faite à la fois pour les  
« snobs et pour le vulgaire. Cet âge de fer de  
« la production dramatique a atteint son apogée  
« avec les pièces artificielles du drame bour-  
« geois. Vers 1900, quelques auteurs essaient  
« de redonner au théâtre son aspect de vérité  
« non sans succès ; peu à peu le genre retrouve  
« son équilibre. Il y a eu vraiment quelque  
« chose de sain dans cette réaction qui se pour-  
« suit.

« Le théâtre apporte à la réalité quotidienne  
« un symbolisme général. C'est dire qu'il ne  
« doit point revêtir systématiquement les allures  
« de la fiction, mais prendre au contraire une  
« apparence assez réelle. Il faut dans une pièce  
« comme dans un tableau une logique de réa-  
« lité. Ce symbolisme dont je vous parle, j'ai  
« toujours essayé de l'exprimer mais crois n'y  
« avoir jamais tant réussi que dans *l'Enfant de*  
« *l'Amour*.

Comme nous questionnons M. Bataille sur  
l'aptitude du public à comprendre ce symbo-  
lisme dramatique :

« Le public, poursuit-il, arrivera de plus en  
« plus, à mon avis, à saisir l'infiniment petit de  
« la nuance, le *langage indirect*, et cette évolu-  
« tion modifiera beaucoup les bases mêmes de

« l'art théâtral. Le langage indirect constitue  
 « toute une nouvelle gamme de sensations : le  
 « *Je vous aime* » par exemple peut s'exprimer  
 « par mille attitudes ou gestes différents. Eh  
 « bien ! le public sera un jour aussi maître de  
 « cette expression symbolique que du langage  
 « actuel. Ce n'est pas là, sans doute, la source  
 « du théâtre, mais en tout cas une voie pos-  
 « sible et des plus riches.

« Je ne crois pas d'ailleurs, poursuit-il, que  
 « les transformations dans l'art dramatique doi-  
 « vent affecter les sujets mais bien plutôt la  
 « manière de les concevoir. Au fond, il est im-  
 « possible de sortir de deux ou trois dénoue-  
 « ments inévitables. C'est la façon de les pré-  
 « senter qui se modifiera. Mais de grâce, qu'on  
 « en finisse avec cette bonne plaisanterie de la  
 « renaissance classique. Les anciens ne sont  
 « beaux que parce qu'ils ont été des modernes,  
 « des innovateurs. *La Victoire de Samothrace*  
 « n'apparaît pas comme une œuvre d'école :  
 « elle révèle une observation originale, un ef-  
 « fort personnel. Ce qu'il faut dire c'est que  
 « l'enseignement du moderne est dans l'antique.»

Nous demandons alors à l'auteur du *Beau Voyage* s'il ne pense pas que cet affinement progressif de la sensibilité qu'il prévoit chez le public doive orienter de plus en plus la littérature et la poésie en particulier vers le culte de la nuance et l'expression symbolique.

Et comme il répond affirmativement nous le questionnons sur les chances d'avenir de cet idéalisme épique ou lyrique qu'expriment en chantant la vie collective, certaines grandes fresques poétiques ou romanesques. « Ce thème  
« — réplique-t-il — m'apparaît très limité, en  
« conséquence rapidement usé. »

Les femmes ne sont-elles point appelées à jouer un rôle éminent dans cette littérature de la nuance? — « Oui, lorsqu'elles se décide-  
« ront vraiment à être des productrices d'in-  
« tuition. Je vois en elles de merveilleux mé-  
« diums de la sensibilité. Au théâtre, comme  
« interprètes, elles servent beaucoup mieux l'ef-  
« fort du dramaturge que les hommes ; comme  
« créatrices, elles se heurteront à l'obstacle de  
« la construction qui est ici primordiale, et qui  
« les gêne moins en poésie ou dans le roman. »

M. Bataille nous parle ensuite du cliché qui proclame la mort du théâtre par usure. Il proteste aussi contre ceux qui condamnent l'éternel adultère, ce thème que quant à lui, il estime éternellement jeune et riche. Et puis, conclut-il : « ce qui égare le public ce sont les  
« mauvais critiques. Mon théâtre s'inspire es-  
« sentiellement d'un point de vue idéaliste et  
« moral : on lui a toujours reproché le contraire.  
« Le public est bien supérieur à ceux qui pré-  
« tendent lui faire la leçon en expliquant que

« l'auteur aurait dû supprimer telle scène, con-  
« cevoir sa pièce différemment, etc., etc... ; il  
« aurait besoin non pas de pions mais de guides  
« à l'intelligence compréhensible. Qui nous don-  
« nera le critique guide ? »

## MAURICE BEAUBOURG

*Maître et inspirateur de beaucoup de jeunes romanciers qui ne veulent ou ne savent le reconnaître pour tel, l'auteur de La Rue Amoureuse compte aussi par ses drames L'Image, La Vie muette, Les Menottes, au nombre de ceux qui surent maintenir les traditions idéalistes et psychologiques de notre théâtre. Il nous adresse la lettre suivante :*

« Pour parler philosophiquement (je crois  
« d'ailleurs que lorsqu'on a bien établi une  
« thèse philosophique, on devient fort désireux  
« par honnêteté, d'établir une thèse contraire),  
« il me semble que nous arrivons à un tournant  
« littéraire, comme il y en eut déjà fin du  
« xviii<sup>e</sup> et commencement du xix<sup>e</sup> siècle, où  
« toute littérature est en train de disparaître et  
« de sombrer durant la vie.

« Cela amènera sans doute, mettons dans  
« vingt ou trente ans d'ici, une renaissance ana-  
« logue à celle provoquée par Châteaubriand,  
« puis par Hugo, Dumas père, Lamartine, Mus-  
« set, où toute vie sombrera à son tour durant

« la littérature, et qui procurera à nos neveux  
« et petits-neveux de nouvelles « soirées d'Her-  
« nani » et un nouveau « Boulevard du Crime ».

« Puis, après ce beau 1930, succédant au  
« 1830 de jadis, la vie et la littérature s'équili-  
« breront sans doute en des écoles de rendu  
« exact et d'analyse, d'abord balzaciennes, puis  
« flaubertistes ou zolistes, laissant à peu près  
« horizontaux les deux plateaux de la balance  
« où sont placées la vie de l'esprit et celle du  
« corps.

« La première, peut-être alors, s'insurgera  
« pour vivre toute seule dans sa tour d'ivoire  
« (nouveau symbolisme), tandis que la seconde  
« fondera en face d'elle des écoles d'action :  
« nouvel *unanimisme* où la vie chantera par  
« toutes ses flûtes et ses cors (Wagner avait  
« d'ailleurs inventé l'ancien avant Jules Ro-  
« mains) ; *nouvel impérialisme* où de futurs  
« Robert Randau vanteront le retour à l'état de  
« nature dans de futures brousses coloniales ;  
« *nouveau futurisme*, où d'iconoclastes succes-  
« seurs des vieux passésistes Marinetti, tenteront  
« de « résurrectionner » Homère, à l'usage des  
« Italiens qui feront encore la guerre en Tripo-  
« litaine ou des bandits qui la feront en auto. »

## NICOLAS BEAUDUIN

*L'œuvre déjà puissante de ce lyrique de la grande tradition attire l'attention, non seulement de ses confrères mais du public lettré. Il donnait récemment avec Les Campagnes en Marche un roman où les qualités du poète ne le cèdent point à la vigueur de l'observation. Il nous écrit :*

« Les Epoques littéraires précédentes furent  
« surtout critiques, destructives, affadies de di-  
« lettantisme, ouvertes aux considérations d'or-  
« dre purement sentimental. La nôtre — et c'est  
« un fait — s'avère enthousiaste, constructive,  
« héroïque, mais rude par nécessité et souvent,  
« ayons le courage de l'avouer, véritablement  
« barbare.

« C'est l'heure des grandes créations viriles,  
« des audaces joyeuses, des œuvres fortes ; c'est  
« l'ère aussi des affirmations fécondes.

« Dans tous les domaines, une sorte de volonté  
« de puissance, d'impérialisme hardi et néces-  
« saire se manifeste.

« Les vrais jeunes hommes de notre temps

« ne sont plus exclusivement penchés sur eux-  
« mêmes, dans le silence des chambres closes.  
« Le vacarme des foules en travail, le hennis-  
« sement forcené des usines, le ronflement des  
« moteurs, le cliquettement de l'or aux gui-  
« chets des banques, les rauques abois des stea-  
« mers prenant le large, les cités électriques  
« tordues de rut, de fièvre et de passion, l'an-  
« goisse joyeuse de milliers d'hommes en armes  
« dont le pas cadencé va réveiller encore une  
« fois le sol de la vieille Europe, tous ces cris,  
« tous ces bruits, tous ces échos divers de la  
« grande symphonie moderne parviennent jus-  
« qu'à nous, exaltent notre esprit et le mettent  
« dans un état d'exaltation constante.

« Si nous possédons aussi bien que nos aînés  
« le « sens intime », celui des révélations in-  
« térieures, nous voulons être toutefois, par des-  
« sus tout, des hommes d'action, assoiffés de  
« lutte, passionnément tendus vers toutes les  
« conquêtes, toutes les suprématies, tous les  
« triomphes. Nous sommes des mystiques de  
« la domination.

« Dans le domaine esthétique, les meilleurs  
« parmi les nouveaux venus sont ce que l'on  
« pourrait appeler des « lyriques actifs ».

« C'est pourquoi — personnellement — nous  
« n'avons pas reculé devant l'épithète de *Pa-*  
« *roxystes*; d'abord parce qu'on nous l'imposa,  
« ensuite parce qu'elle ne se présente pas sans

« quelque justesse. Et puisque l'on nous baptisa  
« tels, à quoi bon récriminer ! Quelque dégoût  
« instinctif que nous ressentions d'ailleurs pour  
« les étiquettes, en ce qu'elles ont toujours de  
« limitatif et d'arbitraire, et comme représen-  
« tations de l'esprit d'école, que nous réprou-  
« vons ; l'école n'étant toujours « qu'une posi-  
« tion, qu'un point de vue. »

« Chez nous aucune formule, car « dès la  
« formule trouvée, l'école est morte. »

« Contre les cénacles vieillots, au contraire, et  
« leurs pastiches de procédés, nous opposons  
« un art impérialiste, un art exalté et tout à la  
« fois simple et profond, un art créateur, libre,  
« inspiré, multanime, vivant ; et non un art  
« d'archaïsme et d'imitation servile.

« Nous ne parlons pas de théories. Nous n'en  
« avons pas, nous n'en voulons pas avoir. Ce  
« qui nous relie, c'est une façon à peu près  
« identique de penser et d'envisager la société  
« contemporaine et l'art de notre époque. Aucun  
« conformisme, mais une sorte de même atmos-  
« phère vitale, un même désir d'expansion hors  
« du bourgeoisisme annihilant ; un même be-  
« soin de tout connaître, de tout sentir, de tout  
« comprendre et d'aimer plus ; une même soif  
« d'exaltation au-dessus de nous-mêmes, à l'im-  
« possible, vers des lumières neuves ou retrou-  
« vées.

« Ce qui nous a réunis, c'est un même souci

« d'art, un idéal semblable. Dans la dispersion  
« présente, au-dessus des appétits et des cal-  
« culs, nos voix se sont croisées et harmonisées.  
« Comme elles possédaient le même timbre,  
« ayant les mêmes angoisses et les mêmes espé-  
« rances, elles se sont reconnues, prolongeant  
« ainsi sur le front des cités de fer et d'or leur  
« symphonie vivante et multiple, transposition  
« dans un plan supérieur des réalités et des  
« aspirations d'aujourd'hui.

« C'est qu'au lieu de fuir la vie, nous la  
« cherchons dans ses manifestations en appa-  
« rence les plus contradictoires et dans les do-  
« maines les plus divers. Sans dédaigner les  
« littératures dites anciennes, nous pensons que  
« les apports de l'heure présente sont d'une  
« réalité autrement importante ; les grands cou-  
« rants qui secouent le monde moderne nous  
« passionnent plus puissamment que l'étude des  
« cataclysmes du passé.

« Que l'on nous entende bien : nous ne mé-  
« connaissons pas la vertu de la connaissance  
« du passé, et toute la sagesse qu'il peut dicter ;  
« mais nous ne nous renfermons pas en lui, par  
« dégoût du présent. Notre temps est bon ou  
« mauvais, nous le vivons. Nous ne le dédai-  
« gnons pas ; s'il est plein de vilenies, il déborde  
« de farouche grandeur ; sa puissance épique  
« est formidable. Il suffit de le comprendre.

« De plus, n'est-ce pas aujourd'hui qui pré-

« pare demain ! Ce demain qui sera ce que nous  
« le ferons !

« Si pour l'artiste, le souci de faire vrai ne  
« doit pas primer celui de faire beau, nous n'en  
« réprouvons pas moins la doctrine de « l'art  
« pour l'art ».

« Ce que nous voulons, c'est imprégner l'art  
« de vie, lui insuffler une force nouvelle, abon-  
« dante et généreuse. Un art qui s'isole en soi,  
« est bien proche de la décadence et de la mort.

« Ouvrons donc les portes toutes grandes,  
« n'élevons pas de murailles de Chine ; et ne  
« déplorons pas, une fois de plus, ce que l'on  
« a appelé l'influence des littératures étrangères.

« Certains nous demanderont encore : Etes-  
« vous classiques ? Nous leur répondrons que  
« nous n'en savons rien, mais que, dans tous  
« les cas, ce n'est pas à nous à le proclamer à  
« l'avance. Nos arrière-neveux seuls, en pour-  
« ront juger, peut-être, avec quelque justesse.

« Mais nous considérons dès à présent que  
« le classicisme n'a jamais été rétrospectif. Un  
« classicisme d'imitation ne peut être qu'un faux  
« classicisme. Quant à la fameuse discipline  
« classique, elle n'est hélas de nos jours que le  
« plus souvent académique. Ne nous en sou-  
« cions donc pas.

« Barbares, alors ? Nous ne le pensons pas.  
« Mais, à tout prendre, nous aimerions mieux  
« être de jeunes hommes en marche vers ce

« qui grandit, vers un demain de plus en plus  
« formidable, que les décadents moutonniers et  
« fin de race des littératures sur le déclin. Vi-  
« vants, nous ne nous résignons pas à la mort,  
« même élégante et parfumée.

« C'est vers la vie que nous marchons, c'est  
« elle que nous auscultons pour en saisir toutes  
« les pulsations, en chanter les puissances, en  
« magnifier la multiplicité. Donc aucune codi-  
« fication : la codification en règles, la cristal-  
« lisation définitive est synonyme de mort. L'art  
« croît toujours ; il est un processus, un perpé-  
« tuel dynamisme. Nous ne le trouvons pas  
« seulement dans les bibliothèques, mais dans  
« tout ce qui nous entoure, dans les choses  
« visibles et invisibles, dans les multitudes pal-  
« pitantes, ces immenses réservoirs d'énergies  
« joyeuses.

« Que l'art soit grand, sain et puissant selon  
« la vie ; que l'initiative de chacun s'éploie  
« en un libre épanouissement de ses facultés  
« les plus hautes. Pour nous, à l'encontre de  
« tant d'autres, qui ne la conçoivent que mo-  
« mifiée et liée de bandelettes, la poésie, née  
« de l'émotion est bondissement et vertige. Que  
« l'exaltation — qui serait, et plus souvent  
« qu'on ne le pense, l'état habituel de l'homme  
« si le conformisme et le septicisme ricaner  
« ne lui faisaient prendre habituellement une  
« attitude artificielle et convenue — que l'exal-

« tation, dis-je, nous soulève ; hors d'elle, il  
« n'y a plus poésie, mais versification.

« Ne nous séparons donc pas de notre siècle,  
« ne lui tournons pas le dos : cherchons à  
« l'exalter, à le magnifier, pour en imprégner  
« le futur.

« Ce n'est pas que, semblables à ces pri-  
« maires insupportables et vides, nous suppri-  
« mions le passé avec des gestes farouches.  
« M. Homais nous fait toujours sourire, et sa  
« phraséologie creuse de sous-secrétaire d'Etat,  
« ne provoque jamais en nous qu'une bienfai-  
« sante hilarité.

« Nous savons que le poète n'est pas seule-  
« ment un homme d'aujourd'hui, mais de tous  
« les temps. Si ceux qui rejettent le présent et  
« l'avenir se tranchent la tête, ceux qui re-  
« nient le passé se coupent volontairement les  
« jambes. La belle affaire pour s'élancer vers  
« l'avenir !

« Non, pour nous, le poète est de tous les  
« temps : il s'apparente à ce qui a existé, existe  
« ou existera. C'est là une de ses plus hautes  
« facultés ; de même qu'il n'est pas l'homme  
« d'un système, d'une formule ou d'un procédé.  
« Le poète n'est pas un ; il est divers, multiple,  
« infini, protéen, changeant comme la vie, en  
« perpétuel mouvement comme l'onde et la  
« flamme. Il ne se contente pas du réel palpa-  
« ble, mais du réel invisible. Le monde ne se

« limite pas pour lui aux choses contingentes ;  
 « il pense par-delà les pensées, et s'en remet  
 « plus volontiers à son sens intime qu'à toutes  
 « les déclarations de la philosophie officielle.  
 « La vie n'est pas seulement ce qui est en nous,  
 « ce que nous palpons et voyons, mais elle est  
 « aussi dans ce que nous ne pouvons toucher,  
 « ne voyons pas et ne tombe pas sous les sens.  
 « Un vaste animisme se meut, dont la réalité  
 « nous échappe ordinairement, mais que le dé-  
 « lire lucide nous révèle, aux heures où la  
 « vieille âme sibylline du monde se manifeste  
 « en nous et nous porte à cet état de vision-  
 « nisme ardent qui seul fait les grands poètes.

« Impérialisme esthétique, paroxysme, exal-  
 « tation, foi, enthousiasme sont pour nous iden-  
 « tiques. Et nous les revendiquons en oppo-  
 « sition à la froide ou biscornue littérature pré-  
 « sente. Ce sont les droits de l'inspiration que  
 « nous proclamons. Et par cela même, ne sé-  
 « parons-nous pas en deux camps bien distincts,  
 « l'innommable mêlée contemporaine : d'un côté  
 « les créateurs inspirés ; ceux qui façonnent le  
 « présent et préparent l'avenir ; de l'autre les  
 « néo-cesti et les néo-cela, les versificateurs à  
 « sang froid, au pouls régulier, les apôtres de  
 « l'impuissance, du vide et de la mort.

« La littérature se révèle pour nous avec la  
 « grandeur d'une religion, et elle donne à la  
 « vie une valeur absolue. Nous voulons, en elle,

« retrouver ce grand courant d'illumination spi-  
 « rituelle, si longtemps interrompu, retremper  
 « nos espoirs dans une source de joie multa-  
 « nime, perdre le sentiment de notre petitesse en  
 « participant à une vérité plus haute, sentir  
 « notre moi individuel se grandir de l'apport  
 « des collectivités, être cette collectivité elle-  
 « même avec ses appétitions et sa soif insoup-  
 « çonnée de révélation religieuse.

\* \* \*

« Nous sortons ainsi de ce que le symbo-  
 « lisme gardait d'un peu trop ésotérique s'étant,  
 « dans son ensemble, éloigné de la nation vi-  
 « vante et ayant « séparé l'idée de l'art de l'idée  
 « d'une certaine fonction ou destination », pour  
 « nous élever vers une approximation sans cesse  
 « plus audacieuse de l'idée de vie.

« Gardons-nous bien pourtant de nier la va-  
 « leur des apports de la génération précédente ;  
 « n'agissons pas envers elle, à la façon de fils  
 « ingrats, sachons reconnaître tout ce dont nous  
 « lui sommes redevables ; ce qu'elle possède  
 « de bon, recueillons - le avec reconnaissance,  
 « mais pour l'agrandir, l'accroître et le faire  
 « fructifier.

« L'évolution ainsi bellement commencée, rien  
 « ne pourra l'empêcher de se poursuivre vers  
 « plus d'ampleur, une plus forte emprise aussi

« de l'esprit sur les choses, nécessitant de ce  
« fait un plus grand sens de la liaison « unis-  
« sant l'espace à l'espace et le temps au temps » ;  
« le poète nouveau n'étant plus, comme son  
« aîné immédiat, l'humble esclave de ses sen-  
« sations, mais en quelque sorte le maître du  
« monde.

« Et nous disons le maître du monde, car  
« si nous cherchons à le découvrir par une in-  
« tuitive illumination, nous le pensons aussi.  
« Nous pensons le monde, c'est pourquoi, forcé-  
« ment, nous le recréons. Nous sommes donc  
« lui et il est nous. Nous vivons de sa vie, et  
« il vit en nous, au fond de notre vision inté-  
« rieure, participant ainsi à notre activité  
« propre.

« Que l'on nous comprenne bien. Pour nous,  
« il n'existe rien d'extérieur à l'âme : il y a le  
« cosmos dont elle fait éternellement partie ;  
« monde homogène, lié à la conscience. La  
« pensée et l'action sont identiques.

« Ainsi il n'existe qu'un monde, intérieur,  
« pensé, voulu, que nous possédons, activons,  
« intensifions, exaltons incessamment, au gré  
« de notre sensibilité toujours en éveil, que nous  
« extériorisons et dont nous vêtons les appa-  
« rences — qui ne sont toujours ainsi que le  
« reflet de nos états psychologiques, devenus  
« par notre ferveur des états éminemment ly-  
« riques.

« Ce n'est donc pas comme pour le roman-  
« tique le monde extérieur vu par la rétine ni  
« exclusivement le monde des sensations comme  
« pour le symboliste, mais le monde total, non  
« seulement vu et senti, mais pensé, voulu,  
« *élaboré par l'esprit*. Car c'est l'esprit seul, qui  
« nous en donne une suite d'approximations  
« conscientes, que nous exprimons par images  
« successives et accumulées.

« Nous ne sommes plus les esclaves soumis,  
« jouets des forces, et sous le prétexte, louable  
« en soi, mais impossible, de saisir la vie elle-  
« même, toute la vie, comme le tentèrent les  
« symbolistes, qui n'extrayaient pas de leurs  
« sensations et aperceptions « telle ou telle qua-  
« lité pour l'enfermer dans un concept direc-  
« teur ». Nous pensons que le poète doit être  
« un créateur de beauté, et que malgré tout  
« son désir de rendre la vie, le vrai ne doit pas  
« primer le beau. En cela nos tendances sont  
« classiques.

« L'art — ou bien alors il ne faut plus parler  
« d'art — est une élimination et un choix. C'est  
« aussi une exagération à propos, un groupe-  
« ment d'éléments de conscience, plus vrai que  
« la réalité elle-même, parce qu'il satisfait  
« mieux que toute réalité à certaines de nos  
« tendances. Supprimez ce choix, vous suppri-  
« mez aussi la synthèse personnelle à l'artiste.

« Il n'y a plus alors création mais reproduction.

« En opposition donc avec le naturalisme des  
 « parnassiens et le romantisme et le symbolisme  
 « esclaves des sens, le poète paroxyste, lui,  
 « *s'élève au-dessus du monde de la sensation ;*  
 « *il le convertit en une œuvre libre, et le do-*  
 « *mine pour atteindre aux idées qu'il sensibi-*  
 « *lise à son gré. C'est que le pensé domine le*  
 « *vécu.* Il n'est pas ainsi de réalisation poétique  
 « où la vie soit plus proche de l'art, le poète  
 « étant alors à la fois cause objective et cause  
 « efficiente.

« Le paroxysme, disons-nous alors, est *l'ob-*  
 « *jectivation des états, radiants de notre âme de*  
 « *poète* — éminemment impressionnable et vi-  
 « brant comme un résonnateur sous l'influence  
 « d'excitations soit émotionnelles soit voulues,  
 « c'est-à-dire du domaine de l'esprit. Ces états  
 « radiants sont dûs à une présence active ; ils  
 « tiennent le plus souvent à la persistance d'une  
 « idée fixe en nous, dont la contemplation inten-  
 « sifie nos émotions, porte à l'intuition pro-  
 « phétique où dans une sorte d'extase triom-  
 « phante le poète égale toute la vie du monde.

« Nous sommes loin, on le voit, d'envisager  
 « la poésie comme le passe-temps des heures  
 « oisives. Elle est pour nous un état lyrique et  
 « inspiré ; c'est une foi, un désir passionné  
 « d'extérioriser les manifestations du moi pro-

« fond, de les muer en *actes*, et de les rendre  
« sensibles au moyen de rythmes adéquats, émi-  
« nemment expressifs.

« L'exaltation n'est-elle pas la meilleure part  
« de l'homme ! Alors que tant d'individus  
« s'amointrissent dans les banalités coutu-  
« mières, nourrissons plutôt le désir d'une vie  
« intérieure toujours plus intense, qui nous  
« élève ainsi plus haut dans la réalité de l'Être.

« Et que nous importe, si après cet exposé  
« d'*art impérialiste*, les Ponsard et les Casimir  
« Delavigne de notre époque, osaient nous op-  
« poser l'École bourgeoise du bon sens. Une  
« fois de plus ils en seraient pour leurs frais. »

## ANDRÉ BEAUNIER

*Un des rares hommes qui aient su et pu maintenir les droits de la Critique dans la presse quotidienne. Il ne s'est pas contenté de suivre avec une curiosité sympathique et une compréhension devenues trop rares le développement des lettres contemporaines : avec des livres comme Picrate et Siméon, Le Roi Tobol et surtout L'Homme qui a perdu son moi, il s'est classé au premier rang des romanciers d'idées, qu'il ne faut pas confondre avec les auteurs de romans à thèses, parce qu'ils joignent le souci de l'artiste aux préoccupations du penseur.*

Très occupé M. André Beaunier nous reçoit quelques minutes au *Figaro*. « J'ai d'autant  
« moins de choses à vous dire, — remarque-t-il  
« immédiatement, — que l'on ne peut relever  
« aujourd'hui aucune tendance précise, aucun  
« mouvement bien caractérisé. Nous vivons  
« dans une anarchie qui n'est pas seulement  
« littéraire, mais générale. On peut l'aimer ou  
« la détester, mais, personnellement, je crois  
« que les époques où la littérature a le mieux

« fleuri sont les époques organisées. Notez  
« d'ailleurs que cette anarchie n'empêche point  
« que les écoles pullulent, mais elles sont sans  
« importance.

« Sur le symbolisme, poursuit-il, j'ai écrit,  
« vous le savez, une étude qui a paru en 1902  
« sous le titre *La Poésie Nouvelle*. Mais à  
« cette époque les symbolistes ont renoncé à  
« l'être. Il faut distinguer, je crois, dans ce  
« mouvement : les manifestations, les déclara-  
« tions, je n'ose dire les œuvres, *parfois* gro-  
« tesques de 1885 ; cela, c'était ridicule et  
« mort né. Mais à côté de cela, le symbolisme a  
« donné de très grands poètes comme Moréas,  
« Henri de Régnier, Verhaeren, Vielé-Griffin,  
« Maeterlinck. D'ailleurs au fond des théories  
« de cette époque, il y avait une idée juste :  
« c'est que tout grand art est symboliste. L'hu-  
« manisme qui voulait réagir contre le symbo-  
« lisme, proclamait la nécessité de peindre la  
« Vie directement. Mais cette prétention me  
« semble contraire aux conditions mêmes de  
« l'art qui doit être une allusion à la Vie. »

Nous questionnons ensuite M. Beaunier sur les tendances qu'il croit pouvoir discerner, s'il en discerne, chez les jeunes :

« Je vous dirai très franchement, nous ré-  
« pond-il, que je n'accorde aucune importance  
« aux professions de foi et aux manifestes de  
« la jeunesse. Avant trente ans on ne sait guère

« où l'on va. Vous me parlez dans votre lettre  
« de l'anti-intellectualisme. Ma génération a  
« subi à ce point de vue, une évolution cu-  
« rieuse. Vers 1890 nous avions pour bréviaire  
« *L'Avenir de la Science*. Dans la préface de  
« *l'Homme qui a perdu son moi* j'ai essayé  
« d'indiquer comment et pourquoi beaucoup  
« d'esprits en sont venus à des idées et à des  
« disciplines fort différentes. Vous m'excuserez  
« de vous y renvoyer. »

## JEAN-MARC BERNARD

*M. Jean-Marc Bernard bataille dans les jeunes revues. Disciple de M. Charles Maurras, il est lui-même un critique érudit et vigoureux. Il est aussi poète, et il y a de très jolies choses dans les vers, menus, d'apparence badine, mais d'un sentiment profond, qu'il publie çà et là sous le titre de Sub tegmine fagi. On sait que M. Jean-Marc Bernard dirige — avec M. Maurice de Noisay — les piquantes Guêpes.*

« Non, messieurs, nous écrit-il, il ne me  
« semble pas que de nos jours les écoles litté-  
« raires du xx<sup>e</sup> siècle soient continuées. On  
« trouve bien, ici et là, quelque parnassien mo-  
« mifié ou quelque symboliste à demi-mort ;  
« mais cela compte-t-il ? Je ne vois pas non  
« plus de nouvelles écoles en formation. Toute-  
« fois, je suis certain qu'un observateur attentif  
« peut apercevoir déjà quelque chose de mieux.

« Ne peut-on pas découvrir chez les jeunes  
« d'aujourd'hui de très nombreuses tendances  
« communes ? Il y a, contre les doctrines indi-  
« vidualistes du siècle précédent, qui empoison-

« nèrent toutes les tentatives littéraires, une  
 « réaction patiente et têtue. Certes, rien de bien  
 « distinct n'est encore visible ; mais voici se  
 « former l'atmosphère où doit vivre le grand  
 « poète de demain.

« En somme, presque tous, nous avons horreur  
 « de l'anarchie ; nous rejetons tout ce que l'on  
 « a voulu jadis nous faire admirer comme étant  
 « le vrai, le bien et le beau.

« Nous marchons d'un pas résolu pour re-  
 « joindre la large route de la tradition. Un  
 « grand nombre d'entre nous a même, à la  
 « suite de Charles Maurras, rallié la voie royale.  
 « Nous ne dirons jamais assez l'influence *lit-*  
 « *téraire* de l'auteur de *l'Avenir de l'Intelligence*  
 « sur beaucoup de jeunes gens qui n'avaient vu  
 « d'abord en lui qu'un logicien et qu'un poli-  
 « tique. La philosophie d'*Action française* est  
 « une doctrine très complète ; la posséder plei-  
 « nement c'est être assuré d'avoir des lumières  
 « sur toutes les questions intéressant l'ordre  
 « français.

« Nous désirons reprendre l'œuvre littéraire  
 « où nos *vrais* Maîtres l'ont laissée, pour la  
 « continuer à notre tour. Nous rougissons de-  
 « vant les débauches du sentiment ou devant  
 « celles de la sensation. Mais nous ne voulons  
 « pas cependant devenir des êtres desséchés.  
 « Nous aspirons à mériter le beau nom  
 « d'*homme*. Aussi voulons-nous que notre cœur,

« que nos sens, se laissent diriger par notre  
« intelligence.

« Vivent les forces romantiques que disci-  
« pline la raison classique ! »

## HENRY BERNSTEIN

*La figure de dramaturge la plus nette qu'offre l'époque : on ne le conçoit guère autrement qu'écrivant pour le théâtre. La réalisme et la violence de ses intrigues lui ont valu de nombreuses attaques, mais beaucoup s'accordent à le placer aux côtés d'Henry Bataille, et à voir dans leurs deux théâtres si différents deux peintures qui se complètent de la mentalité et de la vie contemporaines.*

Deux, trois salons un peu tristes, de cette tristesse aristocratique propre au boulevard Haussmann ; des Renoir et des Cézanne ; peints aux panneaux des portes et, sous verre, de charmants paysages parisiens de Vuillard : coins de boulevard, de square. M. Bernstein se résigne fort aimablement à nous supporter pendant quelques minutes.

« Je ne vois pas de tendances directrices, « nous déclare-t-il aussitôt. Aussi bien, est-il « difficile de reconnaître les aspirations litté- « raires d'une époque avant qu'un siècle se « soit écoulé. Et puis, Anatole France m'a dit

« un jour ceci qui est si profond : « Il n'y a  
 « qu'une chose qui ne varie jamais : ce sont  
 « les proportions ». En tout temps, il y a eu,  
 « par exemple, une proportion identique d'idéa-  
 « listes et de matérialistes, quoique ces éti-  
 « quettes soient bien factices et bien falotes.  
 « On pourrait dire plus exactement qu'il exis-  
 « tera toujours deux grands partis, éternelle-  
 « ment les mêmes, et qu'il ne cessera pas d'y  
 « avoir une politique des lettres. Puisque j'ai  
 « parlé d'idéalisme ; laissez-moi rire avec vous,  
 « en passant, de l'emploi bête que font, de  
 « ce mot, certains pauvres d'esprit égarés dans  
 « la critique. Ces gens-là parlent de l'idéalisme,  
 « comme on le ferait d'un logement hygiénique  
 « et bon marché ou d'un instrument de ménage.  
 « Ces sous-primaires ne soupçonnent pas que  
 « les idéalistes véritables sont précisément les  
 « écrivains qu'ils attaquent, ceux qui en s'ef-  
 « forçant sans repos *de sentir plus avant*, d'élar-  
 « gir le champ de la conscience, préparent ou  
 « fondent une morale plus belle. Mais, ne mé-  
 « disons pas des imbéciles ! Ils ont leur im-  
 « mense utilité.

— A la scène, le théâtre de passion ne vous semble-t-il pas l'emporter aujourd'hui, notamment, sur la pièce à thèse ?

« — Il est évident que le théâtre et l'art n'ont  
 « point d'objet plus haut que la peinture des  
 « passions. D'ailleurs, qu'appellez-vous la pièce

« à thèse ? Celle qui pose et résout en trois  
« actes ou plus, ce que Maeterlinck appelle : une  
« question gravement superflue ? Ce théâtre-là  
« m'assomme ! Et je pense qu'il ne peut guère  
« survivre à son auteur. Toutefois, si un auteur  
« apparaissait, qui possédât les qualités d'un  
« Dumas fils, ses dons de construction, son  
« adresse, son flair, son goût de l'actualité, il  
« remettrait aussitôt le genre en honneur, j'en  
« suis convaincu.

— Croyez-vous que l'adultère ou plus généralement l'amour constitue l'éternel thème dramatique ?

« — La passion, — des êtres qui se cherchent  
« et des êtres qui se déchirent, — oui, je pense  
« que c'est la grande, l'intarissable source. Ce-  
« pendant, on ne peut contester qu'il y ait  
« d'autres sujets et que la tragédie de la vie  
« déborde l'amour. Voyez *Les Revenants*, *La*  
« *Course du Flambeau*, *Les Fossiles* (et l'on  
« pourrait citer d'autres pièces de François de  
« Curel). Mais je ne mentionne pas ces chefs-  
« d'œuvre, sans un certain scrupule : ne se  
« rattachent-ils pas plus ou moins visiblement  
« au théâtre de passion ? Et le symbolisme dra-  
« matique, c'est à l'amour aussi qu'il demande  
« ses plus hautes expressions. Je songe à *Pel-*  
« *léas et Mélisande* et à cette conception prodi-  
« gieuse qu'est *La Fille Sauvage*. Evidemment,  
« l'on peut imaginer des types d'humanité si-

« tués absolument en dehors de l'amour-pas-  
 « sion. Un Blanqui... Mais ce personnage pour-  
 « rait-il être le héros d'un drame qui fût une  
 « œuvre d'art véritable? Je n'en suis pas cer-  
 « tain. Que vaudrait, sans tendresse et sans  
 « volupté, *Le Mariage de Figaro*, cette incompa-  
 « rable critique des mœurs, cette merveille? »

Comme nous lui parlons de cette expression indirecte des sentiments où d'aucuns voient une source de renouvellement pour l'art dramatique, l'auteur de *L'Assaut* reprend :

« Je ne comprends pas très bien ! Vous ne  
 « prétendez pas me dire que la traduction des  
 « sentiments par d'autres moyens que des pré-  
 « cisions, soit une nouveauté? Le vrai, le grand  
 « théâtre de tous les temps n'est pas fait d'autre  
 « chose que de ces « expressions indirectes ». »  
 « Relisez dans le troisième acte d'*Andromaque*  
 « la scène où Pyrrhus propose à Andromaque  
 « le plus terrible marché et dites-moi si on a  
 « imaginé des cris plus expressifs, plus divers  
 « que le complet et affreux silence de la  
 « femme? »

En nous reconduisant, M. Henry Bernstein murmure : « Des tendances?... On fait les pièces  
 « qu'on peut. Et plus tard... »

## ALBERT DE BERSAUCOURT

*M. Albert de Bersaucourt base sa critique sur l'érudition. C'est ce qui lui a permis d'écrire un livre comme Les Pamphlets contre Victor Hugo. Mais il l'embellit instinctivement d'un lyrisme qui lui donne un ton poétique. Ainsi dans la série d'études qu'il a consacrées à la vie et à l'œuvre de Paul Verlaine, de Charles Guérin, de Louis Le Cardonnel, de Francis Jammes, d'Emile Verhaeren, etc... Aussi bien M. Albert de Bersaucourt écrit-il quelquefois des poèmes en prose très purs, ceux par exemple dans lesquels il chante sa maison et son jardin, ou le Mont Saint-Michel.*

Il nous écrit :

« Depuis que j'exerce mon rôle de critique  
« j'ai lu des romans romanesques, des romans  
« sociaux, des romans lyriques, des romans psy-  
« chologiques, fantastiques et scientifiques.  
« Comment s'y reconnaître ? Mais, justement,  
« cette dissemblance et cette discordance des  
« œuvres nous prouvent que l'individualisme  
« triomphe et veut triompher en art comme

« partout ailleurs. La plupart des romanciers  
 « prétendent être indépendants, se recom-  
 « mandent rarement d'un maître et seraient dé-  
 « solés que l'on découvrit dans leurs œuvres  
 « les influences qu'ils ont senties. Ils n'ac-  
 « ceptent pas de discipline, refusent l'enseigne-  
 « ment de leurs prédécesseurs.

« Toutefois, malgré l'extraordinaire confusion  
 « actuelle, il est facile de discerner dans le  
 « roman plusieurs tendances très caractérisées.

« Je constate, en effet, dans les meilleurs  
 « romans de ces dernières années, une renais-  
 « sance classique, et je crois bien que les excès  
 « du naturalisme nous y ont conduit. Voyez  
 « quelle mesure, quel ordre, quelle clarté, quel  
 « harmonieux équilibre et quelle sobriété il y  
 « a chez un Boylesve, chez des Tharaud, chez  
 « Alphonse de Châteaubriant. Nous souhaitons,  
 « semble-t-il, revenir à la tradition de *la Prin-  
 « cesse de Clèves*, ce beau livre paré de toutes  
 « les qualités éminentes de notre race. Tant  
 « mieux !

« Une autre préoccupation est remarquable  
 « chez le romancier : celle des questions so-  
 « ciales. Tous les conflits, tous les problèmes  
 « de l'heure présente sont analysés, discutés  
 « passionnément, et retiennent l'attention du pu-  
 « blic. Les historiens de l'avenir seront obligés  
 « de tenir compte de beaucoup des romans con-  
 « temporains. Ai-je besoin de rappeler *le Di-*

« *force, l'Etape, l'Emigré*, de M. Paul Bourget.  
« M. Henry Bordeaux illustre les tragédies fa-  
« miliales. M. René Bazin s'occupe du sort  
« des paysans dans *le Blé qui lève*, des consé-  
« quences de l'abandon des campagnes dans  
« *la Terre qui meurt* et du sort des religieuses  
« sécularisées dans *l'Isolée*. MM. Paul et Victor  
« Margueritte étudient la condition de la femme  
« moderne et militent en sa faveur. Quantité  
« de romans sont donc le fidèle écho de nos  
« troubles civils et de nos dissentiments reli-  
« gieux. Notre temps est trop agité, trop inquiet,  
« pour qu'il soit possible de se désintéresser de  
« ces questions. A mon sens, néanmoins, si  
« le roman social *exact* est très en faveur, c'est  
« peut-être que les sottises et les utopies des  
« *Misérables*, ou la stérile lamentation de la  
« période romantique nous ont irrités. Nous  
« avons senti la nécessité de protester là contre,  
« parce que nous voyons plus juste et que nous  
« refusons de nous désintéresser de la vie.

« Et les poètes ?

« Je vous dirai des poètes ce que je vous ai  
« dit des romanciers. Nous ne sommes pas  
« moins fatigués de la grande éloquence des ro-  
« mantiques que des symboles et des symbo-  
« listes inintelligibles. Il faudrait refuser d'ou-  
« vrir les yeux pour ne pas constater que nous  
« assistons, ici encore, à une renaissance clas-  
« sique. Les meilleurs ouvriers ne sont-ils pas

« revenus à une forme traditionnelle ? Moréas  
« disait : « J'ai abandonné le vers libre, m'étant  
« aperçu que ses effets étaient uniquement ma-  
« tériels et ses libertés illusives. La versifica-  
« tion traditionnelle a plus de noblesse, plus de  
« sûreté, tout en permettant de varier à l'infini  
« le rythme de la pensée et du sentiment ; mais  
« il faut être bon ouvrier. » Moréas avait raison  
« et les jeunes poètes le savent bien. Notez, du  
« reste, que je ne tiens pas à la forme tradition-  
« nelle, mais Verhaeren est le seul qui ait tiré  
« parti du vers libre. Il est vrai que son  
« œuvre colossale nous console des balbutie-  
« ments, des enfantillages et des niaiseries de  
« beaucoup d'autres. Après cela, j'accorde vo-  
« lontiers que les poètes actuels sont redevables  
« en quelque manière au symbolisme. Le vers  
« a été libéré de certaines contraintes arbitraires  
« ou injustifiées. La façon de sentir a été élargie  
« et renouvelée. Le symbolisme a été excel-  
« lent... pour ceux qui en sont sortis.

« La nouvelle génération littéraire, me de-  
« mandez-vous encore, apporte-t-elle des for-  
« mules originales ? »

« Elle n'apporte rien du tout, la nouvelle  
« génération littéraire, mais, là, rien, absolu-  
« ment rien. Elle a tellement rédigé de mani-  
« festes, discours et combattu qu'elle n'a pas  
« eu le temps de donner des œuvres. Sous for-

« mules originales, vous n'entendez pas, je sup-  
« pose, toutes ces choses en *isme* dont on nous  
« assomme. Ce serait une mauvaise plaisan-  
« terie. »

## JULES BERTAUT

*M. Jules Bertaut débuta dans la grande critique par une série d'études, consacrées à des chroniqueurs et des polémistes de ce temps qui, réunies en volume, furent honorées, du prix de l'Association des Critiques littéraires en 1908. A cet ouvrage succédèrent deux essais sur La littérature féminine d'aujourd'hui et La jeune fille dans la Littérature française. En collaboration avec M. Alphonse Séché, il a consacré de nombreuses études biographiques aux grands écrivains des siècles passés. Dans Les Romanciers du nouveau siècle, il s'est efforcé tout récemment, avec beaucoup d'intelligence et de charme, d'analyser les traits essentiels du talent de quelques-uns des plus vivants parmi les écrivains actuels, d'imagination.*

Rue de Verneuil, une vieille maison d'aspect sombre et un peu triste, de hautes pièces au parfum archaïque : dans ce décor, un homme jeune, d'aspect, de regard et d'intelligence tout à fait modernes.

« Quel ordre voulez-vous que nous suivions ?

« dit M. Jules Bertaut, qui est l'amabilité même.  
« Vous me parlez de la Critique surtout, dans  
« votre lettre. Soit. Aussi bien la question est-  
« elle à l'ordre du jour, puisqu'on dénonce vi-  
« goureusement la crise de la Critique. Re-  
« marquez tout de suite qu'il n'y a jamais eu  
« autant de critiques. Mais il faut distinguer, je  
« crois, premièrement la critique journalistique,  
« c'est-à-dire les petites notices dépourvues de  
« prétention et destinées à renseigner sommairement le public ; ensuite la critique du passé.  
« Celle-ci, est, à mon avis la plus importante :  
« les individualités littéraires, au fur et à mesure que nous avançons, se transforment dans  
« leur physionomie ; voyez par exemple comment le romantisme et ses protagonistes ont  
« été conçus différemment depuis cinquante ans.  
« Mais cette idée me semble valoir surtout pour  
« les figures éloignées : notre Racine n'est pas  
« du tout le Racine d'il y a cent ans. Ainsi, la  
« critique apparaît comme l'expression des idées  
« d'un temps sur le passé ; elle recrée les figures et on reconnaît précisément les génies  
« à ce qu'ils varient à travers le temps. Les  
« œuvres qui subsistent, ont en elles une possibilité de changement, d'adaptation. Chaque  
« génération voit une facette du chef-d'œuvre.  
« Reste enfin la critique du présent qui, selon  
« moi, ne doit pas se risquer aux hiérarchies

« parce qu'elle manque de recul mais se con-  
« tenter de tracer des portraits séparés. »

En ce qui concerne le roman, interrogeons-nous, quelle tendance vous semble dominer ou tout au moins offrir le plus grand intérêt ? On parlait beaucoup, il y a vingt ans, du roman psychologique...

« Je n'en vois plus guère, dit M. Jules Ber-  
« taut : André Gide peut-être, mais il est si par-  
« ticulier. Ce que j'aperçois de nouveau, c'est,  
« par exemple, le roman qui subit l'influence  
« de la musique. Nous avons découvert la mu-  
« sique en France, voilà une trentaine d'années  
« seulement. Le *Jean-Christophe*, de Romain  
« Rolland, traduit avec profondeur notre goût  
« et notre sentiment actuel de la musique. Mais  
« il y a surtout le roman mondial, tel que Paul  
« Adam l'a conçu avec *Le Trust* : voilà une  
« œuvre tout à fait neuve et vraiment digne de  
« quelqu'un qui est le successeur de Balzac. J'y  
« discerne les débuts d'un grand courant. La  
« facilité croissante des communications, la soli-  
« darité toujours plus grande des cinq parties  
« du monde sert la cause de cette littérature. Le  
« roman scientifique de Wells m'intéresse aussi  
« beaucoup quand c'est un Maurice Renard qui  
« l'écrit, avec un modernisme intense et une  
« originalité rare. Mais il y a beaucoup de gê-  
« cheurs dans ce genre. Je ne retiendrai guère  
« que la *Terreur des Images*, de Jules Perrin. »

Nous parlons encore de Louis Bertrand, « chantre incomparable de la Méditerranée », des régionalistes, Hugues Lapaire, Moselly, « un impressionniste », dit M. Jules Bertaut, des noms qui illustrent la littérature coloniale : Marius-Ary Leblond, Randau, Pierre Mille ; du roman artiste de Boylesve, de l'habileté avec laquelle Abel Hermant dépeint un milieu très artificiel.

Nous passons ensuite à la question des éditions à bon marché.

« Dites-bien, s'écrie M. Jules Bertaut, qu'il « n'y a pas de crise du livre comme on le « prétend souvent. Le public s'est très élargi, « voilà tout ; il englobe aujourd'hui des élé- « ments qu'il ignorait jadis : instituteurs et ins- « titutrices, petits bourgeois, voyageurs. Tout « ce monde est affamé de lecture, ce qui justifie « la publication à bon marché. Maintenant, il « est évident que le système anglais d'une « échelle de prix est excellent. Une grande mai- « son d'éditions, comme Calmann-Lévy par « exemple, devrait avoir trois prix : les nou- « veautés d'auteurs « arrivés » à cinq francs « — un prix moyen de trois cinquante — enfin « un prix plus bas pour les œuvres d'arrivés « qui auraient quelques années de date.

« Sans doute, conclut en nous reconduisant « l'auteur des *Romanciers du Nouveau siècle*, « nous n'en sommes plus aux tirages formi- « dables du naturalisme. N'empêche que *la Va- « gabonde* atteint tout doucement trente mille. »

## LOUIS BERTRAND

*C'est une des personnalités dont l'exemple reconforte et enthousiasme le plus, ceux pour qui la littérature reste autre chose qu'un sport de neurasthéniques, ou un divertissement d'enfants bien sages. Latin, catholique et français, avec les qualités, et les défauts de cette admirable trinité d'âme, M. Louis Bertrand, par la puissance de son œuvre et la vigueur de son action littéraire, prend place au rang des quelques figures qui dominent le troupeau des littérateurs actuels. Les grandes fresques méditerranéennes du Sang des Races, de La Cina, du Rival de don Juan, de L'Invasion, établirent sa réputation de maître : Mademoiselle de Jessincourt et La Concession de Madame Petitgand campent des tableaux plus restreints, davantage fouillés aussi, toujours baignés cependant de vastes horizons, et qui expriment une belle vision synthétique.*

Lorsqu'on ne connaît M. Louis Bertrand que par ses livres, on ressent quelque émotion à frapper à la porte du pied-à-terre que ce Mé-

diterranéen d'élection possède à Paris, un peu d'hésitation aussi : encore qu'elle apparaisse assez ridicule, la manie contemporaine qui nous porte à confondre l'homme et l'œuvre, on éprouverait certaine désillusion sans doute à rencontrer dans le romancier de *La Cina* l'intellectuel étriqué que pourrait être ce collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, ancien professeur de l'Université. Mais, c'est un homme de haute stature, de carrure presque athlétique, dans son costume de velours bleu, qui vous fait l'accueil le plus courtois. Et tout de suite, on se sent à l'aise.

M. Louis Bertrand se défend de répondre au hasard d'une conversation, aux questions si vastes de notre enquête. Mais nous causons et comme la conversation en vient rapidement aux tendances néo-classiques d'aujourd'hui, le romancier nous laisse entendre que, s'il avait à récrire, à présent, la retentissante préface dont il honora jadis un recueil de Joachim Gasquet et où il patronnait un mouvement analogue, il y apporterait, sans doute aucun, des atténuations et des corrections nombreuses. Le parti-pris de certains détracteurs du romantisme l'irrite parce qu'il va jusqu'à condamner tout lyrisme. D'autre part l'auteur de *Mademoiselle de Jessincourt* se méfie un peu de certains contemporains qui veulent que notre littérature soit exclusivement psychologique ou qu'elle ne

soit pas : on peut justifier, pense-t-il, ce point de vue en ce qui concerne le théâtre : mais, pour le roman, il ne semble pas que les créateurs d'œuvres puissantes et qui durent aient sacrifié à cette idolâtrie de la recherche psychologique. Enfin, le chantre du monde méditerranéen et des foules latines nous avoue son peu de goût pour ce roman régionaliste, cette littérature de petite ville qui paraît en faveur aujourd'hui : il craint que l'art s'anémie et s'engourdisse à de telles peintures.

Quelques jours après cette conversation, M. Louis Bertrand nous adressait la belle et vigoureuse lettre qui suit :

« Les tendances actuelles de la littérature?...

« Je n'en vois qu'une : c'est de gagner beau-  
« coup d'argent, en écrivant des livres qui, sui-  
« vant la formule, peuvent être mis entre toutes  
« les mains ; en ménageant toutes les chèvres  
« et tous les choux ; les gens en place, l'Aca-  
« démie, la Morale et la Religion. Je reven-  
« dique bien haut l'honneur d'être catholique,  
« mais j'enrage de voir que, sous le couvert  
« du catholicisme, une sottise pudibonderie est  
« en train de nous imposer une littérature pour  
« petites filles — sans beauté, sans virilité,  
« sans sincérité, surtout.

« On répète que le talent court les rues. Je  
« n'en crois rien. C'est confondre le talent avec  
« le savoir-faire. Et, effectivement, jamais le

« savoir-faire n'a été plus commun, ni plus  
« impudent. Après avoir abusé jusqu'au dégoût  
« de l'*écriture artiste*, nous en arrivons mainte-  
« nant, par un excès contraire, à perdre la  
« notion même de l'art. Mais, à aucune époque,  
« l'art industriel n'a été plus florissant.

« Nous avons démembré le roman, qui, après  
« plusieurs générations d'ouvriers admirables,  
« était devenu la forme d'art la plus complexe,  
« la plus capable d'embrasser tout le réel — et  
« nous l'avons ramené à la forme simplette du  
« dix-huitième siècle. C'est le *roman pauvre* —  
« qui nous fait presque regretter le roman tru-  
« culent des naturalistes.

« Sous prétexte d'être plus « humains » que  
« nos aînés, nous donnons dans une littérature  
« pleurnicheuse, faussement naïve, faussement  
« puérile, faussement tendre ; ou bien, sous pré-  
« texte de serrer de plus près « les réalités »,  
« nous nous enfonçons dans la matière sociale,  
« régionale ou nationaliste : C'est l'asphyxie de  
« l'art. Nous oublions que la beauté doit être,  
« pour nous, la grande affaire, et que le ly-  
« risme est l'âme de l'œuvre de beauté. C'est  
« par le lyrisme que l'artiste entre en commu-  
« nion avec les choses et les êtres, bien plus  
« que par une vaine sentimentalité. Et c'est  
« chasser Dieu et la vie du drame humain de  
« n'y voir que les formes figées des morales,  
« des institutions et des mœurs du passé ; de

« réduire l'art à un débat autour du code, de  
« la politique ou de l'archéologie.

« Enfin, nous avons déserté les grands su-  
« jets. A part le seul Paul Adam, je ne vois  
« plus un écrivain qui s'efforce de *faire grand*.

« — Qu'importe si je me suis trompé, disait  
« le bon Flaubert, après avoir écrit *Salammbô* :  
« Au moins, j'aurai navigué dans le grand.

« Naviguer dans le grand, qui de nous s'en  
« préoccupe ? Aujourd'hui, on ne navigue plus  
« que dans les mares à canards du régionalisme,  
« ou dans les eaux de toilette du roman mon-  
« dain ou parisien.

« Cette médiocrité est si affligeante que les  
« jeunes eux-mêmes, malgré leur basse révé-  
« rence pour les gens en place, commencent à  
« s'en dégoûter. Ceux qui ne connaissent pas  
« les petits calculs de l'arrivisme ne se gênent  
« point pour le dire. J'ai lu d'éloquents pro-  
« testations du poète Nicolas Beauduin — et  
« j'ai lu aussi d'excellentes pages dans *les Ru-  
« briques Nouvelles*, sur le rôle actuel de la cri-  
« tique. Mais j'ai bien peur que tous les efforts  
« ne soient inutiles entre la coalition des édi-  
« teurs, des directeurs de magazines, et un pu-  
« blic — un public de moins en moins cultivé,  
« de moins en moins dirigé, qui a toujours be-  
« soin d'être poussé à coups de fouet vers l'art  
« véritable, et qui ne s'intéresse à la littérature  
« que par snobisme et à ses moments perdus. »

## LÉON BOCQUET

*Voici treize ans que M. Léon Bocquet dirige la revue qu'il a fondée, Le Beffroi. Mais c'est moins un directeur de revue, qu'un poète. Son dernier livre publié, Les Branches lourdes, dénote un talent remarquable et un sentiment profond de la poésie.*

« Si un groupement poétique quelconque, nous  
« dit-il, proclame ce qu'il croit être la vérité, qu'il  
« a saisi une part de réalité, ceux qui viennent  
« après ont intérêt à en profiter. Une école a ten-  
« dance à se donner comme une chose unique et  
« parfaite ; ceux qui le disent n'en pensent rien.  
« Après que tout s'est synthétisé on s'aperçoit  
« que des écoles qui semblaient toutes diffé-  
« rentes ne sont pas tellement éloignées. Les  
« grandes théories littéraires ont de l'une à  
« l'autre beaucoup de points de contacts. Par  
« exemple le Romantisme et le Symbolisme.  
« Tenez... C'est un jeu que de rechercher la  
« part du Romantisme chez Henri de Régnier.  
« Le Symbolisme n'a fait que donner ou préci-

« ser certains points. Il apportait une consé-  
 « cration manifeste. Il ouvrait une ligne di-  
 « recte.

« Il apportait l'étude de l'âme, qui s'est mani-  
 « festée d'une façon nouvelle. Quant au Parnasse,  
 « il apportait un souci d'art, que nous n'avons  
 « plus aujourd'hui. Cependant le Parnasse a  
 « ses survivances.

« Il n'y a rien de nouveau, quoi qu'on pré-  
 « tende, dans les écoles présentes. Le Symbo-  
 « lisme continue. Même l'évolution du Symbo-  
 « lisme ne fait que commencer maintenant, et  
 « avec elle, nous voyons en Poésie un élargis-  
 « sement, une souplesse dans la technique que  
 « les Parnassiens ignoraient.

« Mais il ne faudrait pas croire que le Sym-  
 « bolisme est le dernier sommet de ce que  
 « peuvent donner le lyrisme, le vers français.  
 « Il y a de beaux exemples du Symbolisme :  
 « Vielé-Griffin par exemple. Mais Vielé-Griffin  
 « donne justement dans les errements, du vers  
 « blanc. Nous voyons quelques jeunes gens faire  
 « des vers dépourvus de rimes ; cela ne répond  
 « plus au vers français. Pourquoi ne pas écrire  
 « en prose ? La prose de Flaubert est autre-  
 « ment belle... Non, n'exagérons pas le Sym-  
 « bolisme. J'estime qu'il y a là un juste milieu  
 « à atteindre, fort bien indiqué par Albert Sa-  
 « main, qui, symboliste par nature, n'a retenu  
 « du Symbolisme que ce que nous pouvons ad-

« mettre : par exemple, l'élargissement de la  
 « sensibilité poétique qui se caractérise même  
 « dans un paysage.

« Le Symbolisme, en plus de la couleur, ap-  
 « portait un côté musical. A la poésie, il amal-  
 « gamait un autre art, la Musique. Ainsi nous  
 « arrivons à une poésie qui, en conservant les  
 « caractères, les nuances, va jusqu'au senti-  
 « ment du genre humain et nous ramène à  
 « l'expression poétique qui sera celle de tous,  
 « et satisfera tout le monde. Voyez Charles  
 « Guérin, il débute par des vers décadents ; in-  
 « fluencé par Henri de Régner, par Gustave  
 « Kahn, il arrive à la nouvelle édition du *Cœur*  
 « *Solitaire* ; enfin il parvient jusqu'au *Semeur*  
 « *de Cendre*. Voyez aussi Jean Moréas.

« La poésie n'est-elle pas un produit d'art,  
 avec de l'artifice et du métier ? Nous appro-  
 chons de l'aboutissement du Symbolisme.

« Je distingue des courants. D'un côté la  
*Renaissance Française*, d'un autre la poésie  
 révolutionnaire, qui fait du Panthéisme des-  
 criptif, de la philosophie morcelée, qui s'ex-  
 prime par des vers dont la principale nou-  
 veauté n'appartient pas à leurs auteurs, mais  
 à Verhaeren, à Nietzsche, à Withman, qu'ils  
 imitent. Et c'est un tort que de se mettre à  
 la remorque. Mieux vaut suivre une tradition,  
 mieux vaut relire la littérature latine et la  
 littérature grecque. Bref, tout cela nous ra-

« mène à l'éternelle querelle des anciens et des  
« modernes !... Mais nous ne devons rien igno-  
« rer de ce qui nous a précédés. Il y a des choses  
« qu'on ne crée pas. »

Sur le Régionalisme, M. Léon Bocquet nous dit : « Il avait à Paris son point de départ, et il  
« voulait donner aux provinces l'âme française  
« dans ses attaches profondes. Mais, à l'heure  
« actuelle, est-ce qu'Emile Verhaeren n'est pas  
« *un poète de terroir*. Il a écrit *Toute la Flan-*  
« *dre*. Les poètes passent de leur petite patrie  
« à la grande ; ainsi ils touchent au domaine  
« général... Nous parlons toujours des poètes.  
« Il y a aussi les prosateurs. Précisément, dans  
« *Monsieur des Lourdines*, d'Alphonse de Châ-  
« teaubriant, nous avons un moment, une épo-  
« que d'une province, inspirés directement des  
« paysages proches. Oui, l'apport régionaliste a  
« produit un courant littéraire intéressant. »

## JULES BOIS

*Des Noces de Sathan au Couple futur, en passant par l'Eve nouvelle, le Vaisseau des Caresses et La Furie, M. Jules Bois, dramaturge, poète, romancier et critique, a servi la cause d'un art à la fois idéaliste et humain. Attaqués ou admirés, l'œuvre et l'homme ne laissent personne indifférent.*

Boulevard Lannes. Un cabinet de travail situé tout en haut d'une maison moderne et d'où la vue s'étend, par delà le moutonnement du Bois, jusqu'aux collines de la Seine. Le masque de Victor Hugo, moulé au lit de mort du poète, et la statuette en bois d'un Christ, que façonna gauchement quelque artiste primitif, attirent le regard. L'auteur de *L'Eve Nouvelle*, lorsque nous lui exposons le but de notre visite, s'exclame avec vivacité :

« Toutes les discussions sur ces intéressants  
« problèmes ne valent pas une belle œuvre ;  
« mais vous pouvez, grâce à vos interviews,  
« noter « l'heure qui sonne » et apporter un

« document précieux sur l'histoire littéraire de  
« votre temps. » —

Nous savons que vous avez des idées personnelles sur l'esthétique du vers. —

« Il y aurait là-dessus à écrire un volume.  
« Certains poètes, représentants du « versli-  
« brisme », ont cru que nous condamnions ra-  
« dicalement cette forme, parce qu'ils ont mal  
« interprété la préface de l'*Humanité Divine* !  
« Il y est dit pourtant : « L'essai du verslibrisme  
« révolutionnaire n'a pas été, en soi, un échec,  
« comme on a pu le croire. La poésie s'est  
« enrichie d'un moyen nouveau d'expression qui  
« tient du vers et de la prose. » Pour ma part,  
« j'ai écrit un certain nombre de vers libres :  
« mon premier volume *Prière* et un petit drame  
« *La Porte Héroïque du Ciel*. Je croyais alors  
« à ce que j'appelais mystiquement l'établis-  
« sement du « royaume de Dieu » en poésie,  
« c'est-à-dire à une liberté absolue des formes,  
« dans une inspiration supérieure ; mais l'avè-  
« nement de cette ère risque de se faire at-  
« tendre jusqu'au jour où tous les poètes auront  
« du génie... » —

Il a donc manqué jusqu'ici, interrogeons-nous, au vers libre, un génie, qui le consacraît en tant qu'expression poétique ?

« Je crois qu'il a paru de très beaux poèmes  
« en vers libres ; mais je crois aussi qu'il est

« impossible de constituer une école ou même  
« une orientation dans ce sens. Le vers libre  
« est individualiste ; il serait dangereux de le  
« conseiller à la multitude des jeunes gens, s'ils  
« ne s'y sentent pas irrésistiblement portés ;  
« sans la fixité des rythmes, leur talent, indisci-  
« pliné encore, peut se gaspiller, se dissoudre  
« dans le relâchement et la paresse.

« Cependant, il existe un domaine où peuvent  
« se déployer des formes plus souples et moins  
« dépendantes des lois traditionnelles : celui de  
« la poésie associée à la musique, du « livret »,  
« comme on disait autrefois.

« En tout cas, j'estime que le titre de poète  
« se conquiert surtout — du point de vue pro-  
« sodique — en s'astreignant à des exigences  
« métriques que, d'accord avec l'assentiment po-  
« pulaire, nos maîtres ont acceptées. Sous pré-  
« texte de vers libres, on a commis l'insigne  
« folie de vouloir briser un instrument raffiné  
« et exquis, l'instrument de Ronsard, de La  
« Fontaine, de Lamartine, de Hugo. Non pas  
« qu'il faille jongler avec la rime et d'autres  
« difficultés, — devenir uniquement un vir-  
« tuose. Il faut être un artiste ; ce qui est  
« mieux. Tout grand poète possède un rythme  
« individuel — et en ceci la théorie des « versli-  
« bristes » est exacte, — mais je crois qu'il  
« triomphera mieux en se conformant au rythme  
« collectif, traditionnel. D'autant qu'il existe un

« vers libre classique. Il n'y aurait qu'à le per-  
« fectionner très peu pour le rendre incom-  
« parable. » —

Les poètes de ce temps vous semblent-ils ma-  
nifester des tendances originales ?

« Je pense que nous avons des poètes ori-  
« ginaux ; quant aux écoles, elles rééditent de  
« vieilles doctrines et n'ont de vrais modèles  
« ( sans qu'elles s'en doutent souvent ) que dans  
« les œuvres qui les ont précédées. Voyez les  
« intimistes » d'aujourd'hui. Il en est de char-  
« mants ; mais, avant eux, Coppée, Rodenbach,  
« bien d'autres jusqu'à Ovide, firent de l'inti-  
« misme ! L'abbé Delille était un « naturaliste »  
« avant la lettre. Quant au symbolisme, dont  
« parle votre questionnaire, c'est un terme très  
« vague, qui a englobé des artistes et des es-  
« thétiques souvent en opposition. Qu'y a-t-il  
« de commun, par exemple, entre un Henri de  
« Régnier, d'une si noble mélancolie ardente,  
« et ce Heine de café-concert, d'ailleurs déli-  
« cieux, Jules Laforgue ? Ils sont pourtant, tous  
« deux, étiquetés symbolistes. Tout poète est  
« inévitablement symboliste et, on pourrait dire,  
« tout prosateur ; car le langage est lui-même  
« un symbole !

« Mais il y a place surtout pour une poésie  
« nouvelle traduisant les sentiments profonds  
« de notre âme et proscrivant la rhétorique  
« artificielle, usée. Il y a près d'un siècle, La-

« martine définissait déjà la poésie : « l'écho  
« profond, réel, sincère des plus hautes con-  
« ceptions de l'intelligence, des plus mysté-  
« rieuses impressions de l'âme ». Et il ajoutait :  
« Ce serait l'homme lui même et non plus  
« son image, l'homme sincère et tout entier. »  
« C'est de ce côté-là que je guette le grand  
« poète qui a eu déjà des annonciateurs. » —  
Et le roman ?

« Ne pensez-vous pas qu'il serait bon d'en  
« revenir à la tradition de Balzac et de Zola, et  
« de compléter la méthode de Zola par celle  
« de William James et de Bergson ? L'homme  
« a des facultés plus diverses que les instincts  
« auxquels Zola, par exemple, se limitait dans  
« ses descriptions. Que de forces intérieures,  
« individuelles ou collectives à étudier pour en  
« démontrer le mécanisme et en montrer les  
« effets ! Là encore, il est nécessaire de faire  
« agir et de regarder agir l'*homme intégral*.  
« L'homme intégral dans toutes ses fonctions  
« et dans toutes ses activités. Le domaine est  
« immense ; il exige une documentation des plus  
« complètes.

« Aujourd'hui, trop de jeunes gens croient  
« avoir écrit une œuvre et même un chef-  
« d'œuvre en nous initiant aux facteurs peu di-  
« vertissants d'une idylle personnelle ou de  
« sensations médiocres, qu'ils imaginent essen-  
« tielles... Au contraire, le romancier se doit de

« sortir de soi-même ; il faut renoncer au sub-  
« jectivisme. *Sacrifier sa personnalité*, en ce  
« cas, c'est *devenir une personnalité*. Ne crai-  
« gnons pas de nous comparer, de nous enri-  
« chir, d'appeler les influences fécondes, de les  
« *subir volontairement*. Rappelons-nous le mot  
« de Villiers de l'Isle-Adam : « Je n'instruis  
« pas, j'éveille ». Toute application de notre  
« moi au monde extérieur développe ce « moi ».  
« Un des vices du temps, c'est l'hésitation à  
« faire effort sur soi-même, c'est-à-dire à tra-  
« vailler : on donne trop souvent des brouillons  
« hâtifs, au lieu d'apporter des œuvres ache-  
« vées. »

Nous questionnons ensuite l'auteur de la *Furie* et des *Deux Hélènes* sur son courageux effort d'innovation théâtrale.

« J'ai voulu, nous dit-il, renouveler la tragé-  
« die antique en donnant à des sentiments ac-  
« tuels une expression qui fasse apparaître leur  
« humanité permanente, et cela en des cadres  
« élargis. Telle était d'ailleurs la méthode de nos  
« maîtres du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle, de Cor-  
« neille, de Racine, de Voltaire. Mon intention  
« ne fut jamais de m'astreindre au théâtre ar-  
« chéologique ou à des adaptations qui favo-  
« risent la paresse et sont des devoirs d'école,  
« des pages pour collectionneurs d'antiquités  
« littéraires. » —

En effet, un souffle moderne traverse *la Furie, les Deux Hélènes, Hippolyte Couronné*.

« Ma conception théâtrale, reprend M. Jules Bois, est toute psychologique et consiste à répudier l'anecdote pour l'anecdote, à fuir le fait-divers. A nos yeux, les situations dramatiques doivent naître du caractère des personnages et du jeu des passions, non pas des complications extérieures, des trucs, des incidents forgés par une imagination arbitraire. Les événements au théâtre ne doivent servir, comme dans la vie, qu'à révéler les secrètes impulsions de l'âme humaine. Les faits externes n'ont pas d'intérêts viables en eux. Le théâtre tout extérieur est un métier et non un art. »

Nous nous devons de questionner encore sur la littérature féminine l'auteur de *l'Eve Nouvelle*.

M. Jules Bois estime que le cerveau n'a pas de sexe ; bien des écrivains « hommes » révèlent un tempérament de femme alors que des poétesses ou des romancières manifestent un tempérament viril.

« C'est le « sexe de l'âme », nous a-t-il dit, qui donne à l'œuvre son caractère de féminité ou de masculinité.

« En tous cas, les femmes de talent qui se sont révélées dans ces dernières années ont certainement éclairé de lueurs imprévues les

« énigmes de l'amour et les mystères du cœur  
« humain. »

Enfin M. Jules Bois ne porte pas de jugement défavorable sur les publications à bon marché. Loin de nuire à la vente des volumes à 3 fr. 50, elles les ont souvent propagés en popularisant le nom des auteurs de talent, qui n'avaient encore atteint que le public limité des livres chers.

## JEAN DE BONNEFON

*M. Jean de Bonnefon est un de nos derniers grands journalistes, de ceux qui savent conférer à l'information, par la noblesse du style, le coloris de la vision et la hauteur des points de vue, les qualités d'une création littéraire.*

« Romantisme, naturalisme, symbolisme, etc.,  
« ce sont des étiquettes mises par des critiques  
« sur les volières. En art, il y a des individus,  
« des personnalités, des *isolés* toujours. Il n'y  
« a pas d'écoles, ou plutôt on aperçoit des  
« troupes d'oies et d'oisons qui entrent à l'école  
« des aigles, sans y apprendre le grand mouve-  
« ment des ailes.

« L'écrivain qui suit le goût du public cesse  
« d'être un artiste.

« Que les livres soient *de luxe* ou *bon mar-*  
« *ché*, peu importe. Le temps seul fait trier  
« dans le tas. On connaît la valeur d'un livre  
« trois siècles après la mort de l'auteur.

« L'opinion sur les vivants est faite par la  
« haine ou la cupidité, servies par la *publicité*

« (nouveau nom de la critique en boutique).  
« L'opinion sur les morts encore frais, est faite  
« par la camaraderie : on a élevé un monument  
« à Larroumet !!! Le duc de Saint-Simon n'est  
« pas mis en buste, heureusement ! »

## ÉLÉMIR BOURGES

*Le Crépuscule des Dieux, Les Oiseaux s'en-  
volent et les fleurs tombent, suffisent à le consacrer grand romancier en même temps qu'ils  
faisaient pressentir la magnificence poétique et  
philosophique de La Nef. Un des plus purs  
artistes de ce temps, un des moins discutés  
aussi à cause de la tenue de son œuvre et de  
la noblesse de sa vie exempte de compromis.*

L'archaïsme du décor où il travaille, la robe  
brune qui l'habillement comme un froc, l'ascétisme  
de ses traits, font de M. Elémir Bourges, au  
premier abord, un inquisiteur espagnol que la  
lueur infinie du regard transforme en huma-  
niste rêveur. Au moment où nous lui rendons  
visite, l'auteur de *La Nef* se trouve en com-  
pagnie spirituelle de Spinoza : — Il n'y a plus  
de guère que la philosophie pour m'intéresser,  
dit-il en refermant l'édition ancienne de l'*Ethi-  
que*, et nous nous excusons de venir l'im-  
portuner de problèmes très contingents. Mais

M. Elémir Bourges est la bienveillance même, et il consent à nous parler des lettres actuelles avec la hauteur de vues que l'on acquiert en fréquentant les héros de la pensée :

« La meilleure des réponses et la seule à faire  
 « à vos questions, nous dit-il, la voici : de  
 « 1800 à 1900 il a paru environ 58.800  
 « romans, 58.860, je crois, pour être précis :  
 « on en lit encore à peu près deux cents et  
 « Balzac avec Dumas père accaparent la ma-  
 « jeure partie de ces derniers. Nous ferons bien,  
 « tous tant que nous sommes, de méditer cette  
 « leçon. Quant aux tendances que peut mani-  
 « fester telle époque, avec plus ou moins de  
 « profondeur et de sincérité, il ne faut pas y  
 « attacher trop d'importance ! Seules subsistent  
 « à mon avis, pour ce qui est du roman par  
 « exemple, les œuvres véritablement romanes-  
 « ques, celles dont la série commence avec  
 « l'*Odyssée*, qui sont épiques, lyriques et ra-  
 « content des aventures : nous subissons au-  
 « jourd'hui l'innommable roman bourgeois né au  
 « xvii<sup>e</sup> siècle et qui procède d'une conception  
 « absolument fausse, le bourgeois ne pouvant  
 « apparaître en littérature que comme gro-  
 « tesque. » —

— Assimilez-vous, demandons-nous alors à l'auteur du *Crépuscule des Dieux*, le roman qu'on appelait autrefois psychologique et qui se préoccupe surtout d'analyse, à ce roman bourgeois ?

« C'est du roman suisse que vous voulez parler, reprend en riant M. Elémir Bourges. Eh bien ! avez-vous déjà vu les cimetières belges ? toutes ces monographies psychologiques me font songer aux tombes de ces cimetières que surmonte une photographie. En vérité, sous prétexte de psychologie, de sociologie, de morale surtout, on reprend des thèmes, on plagie surtout des gens qui furent bien dénigrés jadis : Voyez, Ohnet, lui-même, que Lemaître a tant maltraité, ce qu'il a été, ce qu'il est encore plagié, démarqué, et par des gens qui ont une réputation littéraire... Vous auriez intérêt à le voir pour votre enquête », ajoute en souriant notre interlocuteur sans que nous puissions lire sur sa physionomie s'il parle sérieusement ou non.

L'auteur des *Oiseaux s'envolent* place la littérature moralisante à prétentions psychologiques qui se développe aujourd'hui, bien au-dessous du roman d'aventures qui eut son heure de succès vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : on se montre injuste envers *Les Mystères de Paris*, lui semble-t-il : « La figure de Fleur-de-Marie mérite de rester et restera sans doute » — et Paul Féval lui-même...

La poésie actuelle apparaît « révoltante de subjectivisme » à M. Elémir Bourges. « Ce n'est pas, nous explique-t-il, que le subjectivisme en lui-même soit condamnable. Au fond on

« ne peut parler que de soi et on n'a jamais  
« parlé que de soi. Seulement les uns en parlent  
« sur les sommets, les autres dans la cave : ce  
« sont ces derniers qui dominent aujourd'hui. »

M. Elémir Bourges n'accorde pas grande importance à la critique. « Ce qui prouve, nous  
« dit-il, son inutilité foncière, c'est l'exemple de  
« Sainte-Beuve qui n'était pas un imbécile, mé-  
« connaissant Balzac et Victor Hugo. Je ne con-  
« nais guère que trois œuvres de véritable cri-  
« tique : le *William Shakespeare* de Hugo, l'*Es-  
« thétique* de J. P. Richter et les *Intentions*,  
« d'Oscar Wilde. »

On s'entretiendrait longtemps avec M. Elémir Bourges, tant sa conversation a de charmante simplicité et d'exquise politesse. Mais, plus que les nôtres, ses instants sont précieux, et nous prenons congé de notre aimable interlocuteur en nous excusant de l'avoir enlevé si longtemps à la société du grand Baruch.

## RENÉ BOYLESVE

*L'auteur de La Jeune Fille bien élevée et de Madeleine jeune femme, connaît cette rare fortune d'acquérir les suffrages du grand public tout en gardant l'estime des lettrés. Depuis qu'il s'adonne à la peinture des milieux bourgeois et à l'analyse d'âmes, qu'il méprise un peu, M. René Boylesve n'a rien abandonné des qualités d'artiste qui signalèrent à une élite La leçon d'amour dans un Parc et Le parfum des Iles Borromées.*

Nul coin de Paris ne convenait mieux — pour abriter le labeur de M. René Boylesve — nul n'apparaît plus en harmonie avec l'homme et avec l'œuvre — que cette discrète rue des Vignes, au nom gracieusement évocateur, courant entre les vieux murs grisâtres des derniers grands jardins qui dominant la Seine à Passy.

L'auteur du *Bel Avenir*, qui nous reçoit dans un vaste cabinet de travail ouvert sur la verdure, se défend, lui aussi, de répondre verbalement à notre enquête. Mais il veut bien causer

« autour » de nos questions et nous causons un peu de tout, du roman et de sa fonction — mais sur ce point M. René Boylesve ne veut point que la conversation forcément vague, empiète sur la réponse qu'il nous promet ; — de la littérature féminine que notre interlocuteur n'estime qu'à demi : il reproche à la plupart de nos poétesses et de nos romancières de travestir la réalité, à force de la vouloir exprimer dans sa brutalité et dans sa franchise. « Elles « se mettent constamment nues, devant nous, « remarque-t-il, elles ne se montrent que dans « cet état. Voilà qui n'est pas vrai, la vie ne « se passe pas ainsi. Leur peinture de l'amour, « notamment, apparaît simpliste à l'extrême. » Dans un ordre tout différent, M. René Boylesve nous fait également une déclaration qui ne manquera pas de surprendre ceux qui, le connaissant mal, seraient tentés de le prendre pour un romancier habile à flatter les goûts d'une certaine classe de la société : le vrai public littéraire se recrute selon lui du haut en bas de l'échelle sociale, mais plutôt chez des gens que la modestie de leur condition et le caractère de leurs professions sembleraient devoir éloigner des lettres. La bourgeoisie aisée, à laquelle s'adresse le volume à trois francs cinquante ne lit pas ou bien peu : elle achète les nouveautés — lorsqu'elle ne peut se les procurer autrement — mais pour meubler les tables de salons et

sans les couper jusqu'au bout trop souvent ; absolument comme elle va au théâtre pour être vue, sans se préoccuper de la pièce.

Quelques jours après cette conversation, nous recevions la lettre suivante :

## I

« Mes chers Confrères,

« Sur le roman, je ne crois guère avoir changé  
« d'idée depuis l'enquête de Le Cardonnel et  
« Vellay. J'admets toutes les sortes de romans,  
« et il y en a d'innombrables puisque c'est le  
« genre le plus libre qui soit. Je crois même  
« avoir usé personnellement de cette liberté en  
« écrivant des romans dissemblables au point  
« de constamment dérouter le public qui aime  
« à suivre un auteur sur une piste unique. Mais,  
« aujourd'hui comme il y a dix et quinze ans,  
« je donne ma préférence et je consacre le  
« meilleur de mes forces au roman dit « de  
« mœurs », c'est-à-dire à celui qui ne se con-  
« tente pas de narrer, fût-ce sous la plus belle  
« forme, un épisode, une idylle, une anecdote,  
« mais qui emprunte à l'histoire son caractère  
« de témoignage impartial sur la vie d'un peuple  
« ou d'une société. Si un roman est si juste et  
« si profond, que le spectacle présenté par lui

« soit, non d'une époque, mais de tous les  
 « temps, ah ! tant mieux ! et c'est ce que le  
 « génie seul obtient ; mais je ne crois pas que  
 « nous devions nous proposer un but si pré-  
 « somptueux, et je crois que se le proposer est  
 « le plus sûr moyen de ne pas l'atteindre. On  
 « oublie que le génie est, la plupart du temps,  
 « ingénu, que les œuvres immortelles n'ont pas  
 « été composées si orgueilleusement, et que c'est  
 « en exécutant avec modestie une tâche limitée,  
 « que l'on se trouve parfois, comme par hasard,  
 « avoir accompli un chef-d'œuvre. La plus belle  
 « tâche limitée qui s'offre à un romancier, c'est  
 « la peinture des hommes de son temps.

« Tâche auguste et ardue, et dont la nature, à  
 « mon avis, établit une différence très nette  
 « entre le rôle du romancier et celui de tous  
 « les autres artistes, et une différence plus tran-  
 « chée encore entre l'ouvrier d'une telle œuvre  
 « et les amuseurs publics que l'on se plaît  
 « trop à confondre avec lui.

« Le rôle des artistes en général est de char-  
 « mer. Pour nos plus grands écrivains du  
 « xvii<sup>e</sup> siècle, La Fontaine, Corneille, Molière,  
 « Racine, « plaire » était la « règle » reconnue.  
 « (Mais, « plaire », alors c'était satisfaire aux  
 « exigences d'une toute petite et excellente so-  
 « ciété ; aujourd'hui, c'est se placer au niveau  
 « des foules.) Avec le sens de l'Histoire, in-  
 « troduit du moins avec éclat, par Balzac, dans

« le roman, une notion nouvelle s'est ajoutée  
« à notre art, et si importante que toute autre  
« considération fléchit devant elle, c'est la no-  
« tion de justesse, c'est l'impérieuse nécessité  
« de « faire vrai ». Nous devons peindre les  
« hommes tels qu'ils sont. C'est en vain que  
« notre lyrisme et notre idéalisme clameront  
« et nous pousseront à la déformation, à l'em-  
« bellissement de notre sujet : nous savons dé-  
« sormais que déformer notre sujet, si ce peut  
« être le succès assuré pour aujourd'hui, c'est  
« la caducité inévitable pour demain ; notre mo-  
« dèle c'est l'homme ; il offre à nos vellétés, à  
« nos caprices ce que les artistes plastiques  
« connaissent sous l'expression de « résistance  
« de la matière. » Cet art difficile est une  
« lutte entre deux forces et non un divertisse-  
« ment arbitraire : ce combat entre la volonté  
« de l'artiste qui se croit libre et l'opposition  
« obtuse des lois naturelles sourdement mani-  
« festées par le modèle humain, est, à mes  
« yeux, un des plus curieux spectacles du  
« monde. De là toute la grandeur du roman de  
« mœurs et de là aussi sa beauté qui est, — je  
« l'ai déjà indiqué dans l'enquête de 1905 —  
« d'une nature assez particulière.

« Elle ne se confond pas avec ce qu'on est  
« convenu de nommer la beauté dans les arts,  
« parce que son principal élément est la vérité  
« psychologique et l'intelligence des lois et des

« mouvements sociaux. Je ne dis pas que ce  
« soit son seul élément, car il en est d'autres  
« qu'ajoutent les qualités propres à l'écrivain,  
« — et notamment, et surtout sa qualité d'ar-  
« tiste, s'il est artiste — mais cet élément le  
« caractérise, et il a et aura désormais tant  
« d'importance, que le constater dans un roman  
« c'est proclamer l'excellence de l'ouvrage. —  
« A mon sens, cela va sans dire, d'autres qua-  
« lités doivent s'y joindre pour hausser l'ou-  
« vrage ; don d'expression, poésie, et cette autre  
« faculté qu'ont les grands auteurs de susciter  
« au-dessus de leur œuvre je ne sais quelle  
« vision d'un juge surhumain dont les accents  
« par moments descendent comme l'ébranlement  
« du tonnerre, ou dont la sérénité impose et  
« effraie. Mais un roman de mœurs peut être  
« remarquable sans ces signes de supériorité.

« Et la beauté du roman de mœurs ne se  
« confond pas plus que l'histoire avec la Mo-  
« rale : parce que son but n'est pas d'édifier  
« ni de convaincre, mais d'enregistrer les gestes  
« humains en leur communiquant un caractère  
« mémorable, une véracité plus frappante que  
« le spectacle tumultueux et confus de la vie.  
« Je pense qu'une morale plus forte et plus  
« saine que celle qui est voulue par un auteur,  
« se dégage du tableau de la vie clarifiée, ré-  
« sumée, par un esprit naturellement probe et  
« élevé. Les conclusions, la plupart du temps

« amères, que nous tirons d'un examen appro-  
« fondi de la vie sont d'une portée plus longue,  
« d'un retentissement autrement étendu dans  
« toutes les régions de l'homme, que cette espèce  
« d'optimisme mensonger qui, à la fin des belles  
« crises des romans ordinaires, n'a pour but  
« que de procurer au lecteur troublé par les  
« péripéties du récit, une bonne nuit.

« Seule, l'impression de la vie réelle demeure  
« et pousse des prolongements multiples dans  
« la mémoire, tandis qu'une intrigue adroite-  
« ment nouée et dénouée finalement au gré du  
« lecteur lui représente une chose achevée, épu-  
« sée et sur laquelle il n'y a plus à revenir.  
« J'aime mieux, à la page dernière de mon ro-  
« man, voir un lecteur un peu boudeur et mal  
« content que de le surprendre fermant le livre  
« avec cet air béat que laisse une question dé-  
« finitivement jugée : il y reviendra, il réflé-  
« chira, il cherchera lui-même le sens du récit  
« que l'auteur n'a pas pris soin de lui exprimer  
« en grandes capitales. Et s'il est choqué, moins  
« par des exemples qui n'ont pas été choisis  
« dans ce but, c'est d'autant mieux ! C'est qu'il  
« est blessé au bon endroit ; et il n'y a que la  
« vérité qui blesse.

« Comme la vérité, ce genre de roman blesse  
« presque tout le monde ; il est condamné à un  
« relatif insuccès. Aucun des motifs qui ont fait  
« la fortune du roman dit « réaliste » ou « natu-

« raliste » ne saurait le faire valoir pour le  
« grand nombre. On se laissait scandaliser par  
« une certaine franchise au temps de *Madame*  
« *Bovary* ; le naturalisme, ensuite, fut un objet  
« de curiosité par la puanteur de ses fanges ou  
« la verve de son pittoresque ; le tableau des  
« nuances dépouillées de tout artifice ne sau-  
« rait séduire que certains esprits, très cultivés  
« par l'antiquité grecque et latine et qui seraient  
« encore, comme on l'était au temps de Mon-  
« taigne ou de La Bruyère, curieux de l'Homme.  
« C'est pour les idées que l'on se passionne au-  
« jourd'hui. Les idées passent comme les fleurs,  
« mais ne renaissent pas aussi sûrement  
« qu'elles. Je ne vois qu'un objet propre à la  
« littérature et qui, populaire ou non, ait la  
« même chance de durée que l'Homme, c'est  
« la connaissance de l'Homme. Le roman de  
« mœurs — qui, par surcroît, peut être une  
« magnifique œuvre d'art — n'a pour but que  
« d'y contribuer.

## II

« Les publications à bon marché ont pu être  
« avantageuses à certains auteurs dont les  
« trompettes de la renommée » n'avaient pas  
« porté le nom dans tous les lieux où le public

« qui leur est destiné réside. Le public des  
« auteurs les moins asservis au public réside  
« partout. Il n'est pas forcément où se trouve  
« le public dit « d'élite ». Le public d'élite n'est  
« pas groupé comme un troupeau de moutons.  
« Il est dispersé, nous ne savons pas où il est.  
« Les collections à bon marché ont pu l'at-  
« teindre, par hasard, en prenant sur la masse  
« du public une autorité qui les imposait à des  
« cinquantaines, à des centaines de mille ache-  
« teurs. Mais, ne nous y trompons pas : l'élite  
« capable d'apprécier une œuvre non vulgaire,  
« si dispersée qu'elle soit, ne doit pas être très  
« nombreuse, et des cinquantaines, des cen-  
« taines de mille acheteurs ont dû reconnaître  
« qu'ils s'étaient trompés en faisant entrer tel  
« ou tel nom dans leur bibliothèque. L'achè-  
« teront-ils de nouveau ? C'est une question qui  
« n'est pas résolue. L'entreprise n'en est qu'à  
« sa première phase.

« Quant à l'influence exercée par ces publi-  
« cations sur les œuvres, eh bien ! elle pourra  
« être excellente à certains talents qui sont faits  
« pour le grand nombre ; il y en a ; elle les  
« obligera tout de suite à communiquer à leurs  
« œuvres les qualités requises. Pour les autres,  
« si ces tirages les influencent, c'est qu'ils eussent  
« pu être influencés aussi bien par un éditeur or-  
« dinaire, par un directeur de revue, par un ami,  
« par leur femme ou par leur maîtresse. Ceux

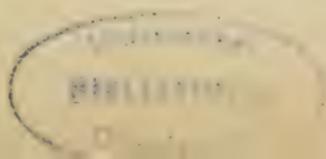
« qui sont forts feront leur œuvre sans se sou-  
« cier du sort qui l'attend. Ceux-là seuls  
« comptent. A quelques scrupuleux elle pourrait  
« donner un certain souci moral. »

## PAUL BRULAT

*M. Paul Brulat, dont l'Eldorado et La Gangué avaient révélé le vigoureux tempérament de romancier, s'est aussi affirmé ces dernières années comme un de nos rares, chroniqueurs capable de juger nettement et de formuler avec sincérité ses jugements. Il nous adresse la courageuse lettre qui suit :*

« Non, je ne vois pas un nouveau courant se  
« dessiner. Chaque époque a sa littérature, qui  
« en est le reflet, qui en exprime les aspira-  
« tions, le caractère, l'âme. Mais il ne me semble  
« pas que cela soit vrai pour notre temps, peut-  
« être parce qu'il est trop complexe, trop agité  
« de passions différentes et contraires, de ten-  
« dances confuses, de problèmes multiples, par  
« conséquent plus difficile à comprendre.

« C'est sans doute pour cette raison que la  
« plupart des écrivains de nos jours n'aiment  
« pas leur époque, y éprouvent un malaise, une  
« inquiétude, comme devant un immense in-  
« connu redoutable. Beaucoup manifestent un



« esprit nettement réactionnaire, se détournent  
« du présent, étudient le passé, tandis que d'au-  
« tres demeurent penchés sur eux-mêmes, se  
« racontent, s'analysent, se contemplent, se suf-  
« fisent. Nous sommes inondés de livres d'his-  
« toire et d'une littérature purement subjective,  
« mémoires ou confessions.

« Qu'il y ait là beaucoup de talent, je ne le  
« conteste pas. Mais il me paraît que cette litté-  
« rature de plus en plus répandue depuis quel-  
« ques années, indique une réaction contre l'art  
« objectif, l'art social, qui observe autrui, peint  
« des milieux, des collectivités, se livre à des  
« enquêtes, se passionne pour le document,  
« aborde les grands problèmes sociaux, cherche  
« à saisir l'âme des foules contemporaines, l'es-  
« prit d'une époque et tout ce qui bouillonne en  
« elle : la lutte des classes, des ambitions, des  
« intérêts, la prodigieuse et formidable com-  
« plexité du monde moderne. Telle fut la haute  
« ambition d'un Balzac, d'un Zola, de toute  
« cette admirable pléiade de grands romanciers  
« qui, avec la souveraine impartialité qui ca-  
« ractérise le grand art, unirent leur génie à  
« découvrir la beauté de la vérité et furent les  
« véritables historiens des mœurs de leur temps.

« Je sais bien qu'ils ont des continuateurs :  
« Rosny, Paul Adam, ce dernier trop confus ;  
« quelques autres encore ; mais ils sont des  
« exceptions ; ils deviennent de plus en plus

« rares et ce n'est pas à eux que va le grand  
« public. Notre époque n'a pas sa vraie litté-  
« rature, j'entends celle qui aimerait notre  
« temps, qui s'appliquerait à le comprendre, à  
« en découvrir la grandeur et la beauté, l'hé-  
« roïsme même, car la terrible lutte pour la  
« vie où nous sommes engagés, la concurrence  
« acharnée, la guerre économique, l'àpre mêlée  
« sociale qui enfièvre notre monde contempo-  
« rain, comporte son héroïsme, est une épopée  
« tragique et grandiose. Et c'est tout cela, ce  
« grouillement, ce grondement, ces énergies ri-  
« vales, ces puissances créatrices, ce parallé-  
« lisme de mille forces en action, qu'on ne sent  
« pas dans la production littéraire actuelle.

« Je ne dis pas qu'un seul écrivain puisse  
« exprimer tant de choses, la complexité for-  
« midable de la vie contemporaine ; mais l'en-  
« semble même de la littérature présente devrait  
« en donner la sensation, pour être vraiment  
« la littérature de cette époque. Evidemment,  
« elle ne l'est pas ; elle contemple des ruines  
« ou s'attache à une sempiternelle historiote de  
« l'âme.

« La littérature perd son prestige, son rayon-  
« nement, son autorité, parce qu'elle n'est pas  
« l'interprète de l'humanité actuelle, parce qu'elle  
« se révèle impuissante à traduire tout ce qui  
« fermente dans notre monde, les soucis, les  
« problèmes où il se débat, et sa prodigieuse

« diversité. Elle s'arrête aux milieux mondains,  
« aux drames de l'amour. Ceux qui vont au-  
« delà ne font qu'effleurer les sujets.

« Bien plus, la vogue est à la médiocrité, à  
« une littérature fade, grise, neutre, peureuse,  
« qui n'offense personne. Dès qu'une œuvre a  
« de l'accent, de la vérité, de la vigueur, et  
« soulève des questions troublantes, elle de-  
« vient impossible à placer dans un journal,  
« une revue qui se respecte, un magazine. Il  
« faut vendre du papier et, pour cela, ne pas  
« blesser l'abonné, écrire des livres qui puissent  
« être mis, selon la formule, dans toutes les  
« mains. On tend ainsi à supprimer l'écrivain  
« de tempérament, ou à lui rendre l'existence  
« impossible. Le souci de retenir une clien-  
« tèle immense impose, paraît-il, l'obligation de  
« rester neutre et terne, comme les gens bien  
« élevés, bien polis, bien pommadés, qui s'in-  
« terdisent tout écart de langage et se croient  
« parfaits quand ils sont absolument insigni-  
« fiants.

« Dès qu'on défend à l'écrivain d'être soi, il  
« cesse d'exister. S'il a déjà son public, s'il est  
« célèbre, on l'accepte encore, à la condition ce-  
« pendant qu'il consente à mutiler son œuvre  
« pour l'édition à 95, qu'il en supprime tout  
« ce qui est vérité, style, accent ; car la vérité  
« blesse, car le style n'est point goûté de la  
« masse, car l'accent bouleverse, trouble la di-

« gestion des paisibles bourgeois... Ainsi, pour  
 « des raisons économiques, il semble qu'en lit-  
 « térature, le médiocre seul ait désormais le  
 « droit de vivre.

« Eh bien, c'est vraiment trop de concessions  
 « à la démocratie ! On veut abaisser l'art à la  
 « portée des primaires. Dans une telle atmos-  
 « phère, il ne saurait naître que des productions  
 « amorphes. Il en est, en effet, des ouvrages  
 « de l'esprit comme des arbres et des plantes ;  
 « ils ne croissent que dans un climat favorable.  
 « Rabelais n'eût pas trouvé d'éditeur aujour-  
 « d'hui, ou publié à ses frais, il eût succombé  
 « sous l'accusation de pornographie, sous les  
 « foudres de M. Bérenger. Nous traversons une  
 « crise de pudibonderie.

« Vous verrez que ces grands exploiters de  
 « littérature finiront par exiger que les plumi-  
 « tifs à leur solde portent une livrée et soient  
 « rasés de près comme les gens de maison.  
 « Après les avoir châtiés, on les domestiquera.  
 « Ils écriront sur commande, sur tel sujet et  
 « pour les besoins d'une clientèle spéciale. Le  
 « jour où le trust de la librairie serait un fait  
 « accompli, le nouveau Chauchard de la chose  
 « aura ses salariés, ses nègres, payés à la tâche.  
 « Ce jour-là, les œuvres vraiment fortes, ori-  
 « ginales, hardies, moisiront dans les tiroirs.

« Voilà une situation intolérable, un danger

« pour la France qui jusqu'ici avait, par sa  
« littérature, rayonné sur le monde entier.

« Pour répondre à votre dernière question,  
« je condamne ces éditions populaires illustrées  
« qui œilladent cyniquement au passant. L'abus  
« de l'illustration, de l'imagerie, voilà un autre  
« danger pour nous. Vous verrez qu'ils en vien-  
« dront à supprimer le texte ou à le réduire à la  
« légende en trois lignes commentant l'image.  
« Bien plus, déjà on nous donne des *histoires*  
« *sans paroles*.

« Ces illustrations, le plus souvent grossières,  
« ne peuvent que déparer un beau livre. La  
« littérature se suffit à elle-même. »

## CHARLES CALLET

*M. Charles Callet est tout dévoué à la mémoire de son père, Auguste Callet, dont il publie les travaux sur la langue celtique. Lui-même donne de bonnes études critiques ; il nous écrit :*

« Une âme nouvelle s'éveille en nous, si nouvelle que Corneille ou Montaigne, Hugo ou Musset, auraient malaisément compris les quelques œuvres fortes — prose ou vers — publiées depuis dix ans ; malaisément compris les centaines d'œuvres médiocres, claires pour nous, où s'affirment nos sentiments.

« Dans les Etres et dans les Mondes, nous pressentons d'immenses inconnus, des correspondances illimitées, de vertigineux mystères, et nous tentons de réduire par le verbe nos émois et nos visions.

« Ces tressaillements proclamés neufs, sont, en vérité, ceux des primitifs humains, alors qu'ils vagissaient à l'aube de la vie consciente, qu'ils se sentaient mourir avec le so-

« leil défaillant et s'écoutaient eux-mêmes dans  
« les cris du vent sur les grèves.

« La chaîne des impressions profondes se  
« renoue après des interruptions millénaires.

« Par quelle fatalité nos modernes écrivains  
« s'avèrent-ils si débiles en leurs ouvrages ?  
« Ils n'ont su encore créer leur langue ; pré-  
« ciosités à la mode, littératures décadentes,  
« rhétoriques de hasard, les obsèdent, ils re-  
« flètent l'affreuse grimace du moment ; ils  
« n'ont pas l'âme assez haute et le goût assez  
« sûr pour rejeter des guenilles partout admi-  
« rées, se libérer d'influences morbides, fuir  
« des louanges sans gloire, s'adresser à l'homme  
« éternel plutôt qu'aux voisins de table  
« d'hôtes. »

## C. FRANCIS CAILLARD

*M. C. Francis Caillard est le directeur de La Revue du Temps Présent. On croit généralement cette revue l'organe d'une certaine renaissance spiritualiste. Son directeur proteste contre une imputation erronée paraît-il. Il a donné des livres de poèmes, dont le dernier, Les Rosiers sur la Tombe, est d'une inspiration très élevée.*

« Le mot de *renaissance spiritualiste* n'a  
« même pas été prononcé une seule fois dans  
« *La Revue du Temps Présent*, nous dit M. C.  
« Francis Caillard, à mon avis, il n'y a de re-  
« *naissance spiritualiste* que *catholique*. »

Car M. C. Francis Caillard est ardemment catholique. Et c'est à un des plus grands écrivains catholiques, J. K. Huysmans, qu'il accorde une véritable influence sur la nouvelle génération littéraire.

« L'influence de J. K. Huysmans existe, nous  
« dit-il, aussi bien au point de vue art qu'au  
« point de vue inspiration. L'art n'a d'autre  
« but que Dieu, c'était la formule de J. K. Huys-  
« mans. L'idéalisme, comme le spiritualisme,

« n'est qu'une façon de rapporter directement  
« l'art à Dieu. »

— Voyez-vous que de l'influence de J. K. Huysmans une tendance se dégage ! —

« Oh ! je suis loin de croire qu'il y ait au-  
« jourd'hui, en littérature, une tendance cohé-  
« rence. Il y a surtout le désir d'une réaction  
« contre l'abaissement de l'art. »

Nous parlons des jeunes écrivains.

« J'ai un grand espoir dans Francois Mauriac,  
« dans André Lafon. Robert Vallery-Radot se  
« laisse influencer moins par J. K. Huysmans  
« que par D'Annunzio. Son catholicisme, dans  
« ses livres, se ressent d'un peu de sensualité.

« Ah ! poursuit le poète des *Sagesses*, que la  
« littérature est donc peu de chose. J'ai, dans  
« la vie, de grands, de très grands amis, ce  
« sont les Bénédictins. Ils valent toute la litté-  
« rature. Connaissez-vous le « Chant Grégo-  
« rien ? » Voilà l'art... »

Nous parlons de Paul Claudel, de J. K. Huysmans encore.

« J'ai fait des conférences sur J. K. Huys-  
« mans, l'une d'elles a été résumée, dans un ar-  
« ticle de *La Démocratie*, sous cette signature,  
« G. Mariette. Voulez-vous prendre note de ce  
« résumé ? Il vous dira ma pensée sur l'auteur  
« de *La Cathédrale*. »

Voici donc :

« Sur l'art, l'influence de Huysmans fut triple.

« Ce fut d'abord un précurseur en littérature.  
« Il découvrit Verlaine et Mallarmé qui, à une  
« génération toute réaliste, communiquèrent le  
« goût de ce qui est derrière les choses.

« Ensuite, le premier, il « fulmina » (avec des  
« exagérations terribles, c'est entendu), contre  
« la musique religieuse moderne et prôna l'in-  
« comparable beauté du chant grégorien, avant  
« que Pie X en ait prescrit la restauration à  
« toute l'Eglise.

« Enfin en peinture il a préparé le retour du  
« goût vers les primitifs mystiques, et, de l'étude  
« de ceux-ci, des peintres chrétiens se sont  
« formés, tels que Georges Desvallièrre et Mau-  
« rice Denis. »

## CANUDO

*L'auteur du Délire de Clytemnestre, tragédie historique que Le Livre de la Genèse et la Psychologie musicale des civilisations avaient révélé esthéticien de belle envergure, s'est placé récemment avec La Ville sans Chef et Les Libérés, au premier rang de nos romanciers de synthèse. Canudo est un des rares hommes de ce temps qui sache unir à des soucis d'art très précis une vaste culture et une singulière hauteur de pensée.*

Nous le guettions à la sortie d'un concert car c'est encore là qu'on a le plus de chances de rencontrer cet homme curieux, de physionomie et d'activité si complexes, qui sait se passionner pour la moindre question de littérature ou d'art.

« Il me semble, nous dit-il, pour rester  
« dans les limites et l'esprit de votre question-  
« naire — que la littérature et en général toutes  
« les manifestations esthétiques d'aujourd'hui  
« offrent le spectacle double et contraire d'une  
« agonie et d'une robuste croissance. Le roman-

« tisme, auquel vous avez raison de remonter,  
« c'est-à-dire le triomphe de la conception et de  
« l'expression sentimentale paraît assez voisin  
« de sa fin : le théâtre où il règne encore avec  
« les virtuoses du lyrisme efféminé et les fa-  
« bricants d'intrigues à « trémolos », ne recueille  
« plus que les suffrages des gens qui viennent  
« y digérer ou y continuer leurs propos d'amour  
« et d'argent ; les romans qui s'inspirent de  
« cette formule sont reniés par les nouvelles  
« générations littéraires qui acclament un Paul  
« Adam également en faveur auprès du public  
« cultivé ; les quelques poètes de valeur qui  
« ont surgi ces dernières années ont délaissé la  
« Muse larmoyante et sentimentale pour des  
« thèmes plus neufs. Avec le symbolisme, au  
« contraire, apparaît ou plutôt se réveille, et  
« il n'a cessé de progresser depuis, un pathé-  
« tique tout différent de la sensiblerie roman-  
« tique : je l'ai appelé quelque part le *pathétique*  
« *de la plénitude*. Il convient à un monde ivre  
« de conquêtes matérielles, à des âmes riches  
« de tout le trésor spirituel des siècles et qui  
« souffrent de l'excès même de leur vie. C'est ce  
« même pathétique qui anima le théâtre de la  
« Grèce héroïque et certains génies de la Re-  
« naissance, du XIX<sup>e</sup> siècle aussi. Mais si le  
« symbolisme l'entrevit, avec son idéalisme de  
« l'inspiration et de la forme, il ne sut pas,  
« selon moi, donner à ses méditations lyriques

« l'aliment qu'elles réclamaient. Notre vie inté-  
« rieure, telle qu'elle s'exprime dans l'art, ne  
« doit pas être un monologue dans une tour  
« d'ivoire mais une symphonie. Il me semble  
« que les deux ou trois maîtres des lettres et de  
« l'art français, et surtout la jeune école musi-  
« cale française comprennent de plus en plus  
« cette vérité. »

## ALEXANDRE CHIGNAC

« Définir les tendances présentes à travers les  
« multiples directions où se débat notre litté-  
« rature me paraît une besogne malaisée. Notre  
« époque essentiellement individualiste ne renie  
« aucune des générations passées, sans pour  
« cela se définir dans un sens ou dans l'autre ;  
« elle saura faire la synthèse des expressions les  
« plus diverses. Elle sera surtout riche en tem-  
« péraments, et je doute que ceux-ci consentent  
« à s'embrigader dans une école, voire même  
« pour une formule. Une vie toujours plus in-  
« tense accrue par le développement des arts  
« mécaniques, une compréhension du monde  
« élargie par le progrès scientifique, les préoc-  
« cupations sociales actuelles qui veulent un  
« plein épanouissement de l'individu, sans dis-  
« tinction de caste, ni d'origine, feront parti-  
« ciper l'artiste aux fêtes magnifiques de ce  
« dynamisme intellectuel et social. C'est vers  
« une exaltation grandissante de la pensée qui  
« voudra saisir le peu des forces qui font sans  
« cesse la vie plus lumineuse, c'est vers une

« expression plus héroïque, plus dramatique —  
« au sens fort du mot — du conflit formidable  
« des situations que s'orienteront les tempéra-  
« ments. Le reste ne sera que « Littérature. »

## HENRI CLOUARD

*M. Henri Clouard est un jeune homme paisible. Extérieurement du moins. Car lorsqu'il manie la plume, c'est souvent pour en piquer férocement un écrivain généralement estimé, dont il découvre, impitoyable, les défauts. Il base ses critiques sur des raisonnements si bien conçus qu'on voudrait lui donner raison même lorsqu'on pense qu'il a tort.*

« Rien de nouveau en poésie, nous déclare-t-il. Je ne vois rien de bien intéressant dans les derniers livres parus. Peut-être *L'Aile de l'Amour*, de M. Gustave Valmont. C'est dans la plus pure tradition *élégiaque*. »

— Que pensez-vous du vers libre ?

« Le vers libre n'est pas acceptable. C'est une invention de barbare. Voyez plutôt ses parrains : un Gustave Kahn, une Marie Krynska. Et puis le vers libre n'est pas viable. Il manque de ce caractère de nécessité sans lequel il n'y a point de vers, et il est aux antipodes du *chant*. Il tend à la prose. Quand

« même, le Symbolisme, aujourd'hui, continue.  
 « Le Symbolisme a aéré l'inspiration. Le Par-  
 « nasse n'était plus que de la fabrication. Le  
 « Symbolisme rendit sa liberté au poète. Moréas,  
 « que j'admire profondément, Moréas, dans ce  
 « sens, profite du Symbolisme. Mais qu'on ne  
 « me dise pas que Moréas faisait du vers libre.  
 « Ses premiers poèmes sont aussi nombreux et  
 « rythmés qu'« Eryphile » et que ses « Stances ».  
 « Oui, le Symbolisme a été un mouvement  
 « utile. »

— Dans le roman, apercevez-vous quelque chose de nouveau ? —

« Je ne crois pas. Il est bien représenté  
 « par Toulet, par Jaloux, par André Gide, par  
 « Gilbert de Voisins, par les Tharaud, sans  
 « parler des aînés. Encore qu'*Isabelle* me pa-  
 « raisse une bonne plaisanterie ! Et c'est  
 « presque trop bien écrit... Le roman français a  
 « intérêt à reprendre la tradition psychologique,  
 « même avec ce qu'elle peut comporter de sé-  
 « cheresse et de dureté. Stendhal est le maître  
 « du genre et aussi Barrès. Des passionnés, ce-  
 « pendant. Mais ils gardent dans leurs romans,  
 « au sein même de la passion, une lucidité éton-  
 « nante. Et voilà bien le centre du génie fran-  
 « çais. » —

— L'ordre ?

« N'abusons pas de l'ordre. Ce mot exprime  
 « de très grandes choses ; mais souvent, rien

« du tout. Est-ce qu'il y a de l'ordre, dans  
 « Stendhal? Est-ce qu'il n'y en a pas, dans  
 « René Bazin? »

— Que vous semble du roman à fresques? —  
 « C'est un genre amphibie. Il manque de  
 « vérité. Il est fait de discours, de narrations,  
 « de tableaux... »

Comme nous prononçons le nom de Gustave  
 Flaubert, M. Henri Clouard sourit. « Je range  
 « Flaubert dans les naturalistes de second ordre.  
 « Madame Bovary » n'est pas un chef-d'œuvre,  
 « et ce roman ne nous intéresse que comme un  
 « document. Les personnages sont insipides. Ils  
 « vivent au jour le jour, de petits faits. C'est un  
 « abaissement de la tradition française. Mais  
 « surtout, surtout, Flaubert est un « styliste »,  
 et il n'y a rien de plus terrible au monde...  
 « Nous parlions, tout à l'heure, du roman à  
 « fresque. Balzac, si vous le voulez, a fait du  
 « roman à fresque, mais il demeure psycho-  
 « logue, quoi qu'on dise. Les Rosny se sont  
 « illustrés dans les deux genres. Quand je dis  
 « les Rosny... J'ai une certaine admiration pour  
 « Rosny aîné. »

— Donnez-vous, à votre groupe, une impor-  
 tance? —

« Auprès des jeunes gens surtout. *La Re-  
 vue Critique des Idées et des Livres, Les  
 Guêpes*, font de bonne besogne. Ce que nous  
 « voulons, au juste? Retrouver ou mettre en

« valeur certains principes trop oubliés. Nous  
 « n'avons pas la prétention de préparer demain.  
 « Nous nettoions aujourd'hui... Charles Maur-  
 « ras est notre maître. C'est une véritable ré-  
 « novation française qu'il a tentée, qu'il tente  
 « encore. Je déplore qu'il ne permette pas qu'on  
 « réunisse en un, en plusieurs volumes, ses  
 « admirables études de *La Revue Encyclopé-*  
 « *dique Larousse.* » —

Nous parlons de Bergson. Est-il si distant, par ses idées, du mouvement d'*Action Française* ?

« Voilà une question délicate. Personnellement, je ne vois pas en quoi la philosophie  
 « de Bergson est gênante pour l'*Action fran-*  
 « *çaise.* Il est d'autre part très possible qu'on ne  
 « puisse échapper définitivement à Kant qu'avec  
 « l'aide de Bergson, et d'ailleurs nous avons des  
 « amis qui sont bergsoniens, par exemple Gil-  
 « bert Maire. Toutefois j'ai peur que le berg-  
 « sonisme n'encourage une certaine déprécia-  
 « tion de l'intelligence dont je vois çà et là des  
 « indices. » —

— Croyez-vous à la crise de la critique ?

« Peut-être. On oublie trop que la critique doit  
 « être dogmatique. Les autres critiques sont  
 « inutiles. Il faut un parti-pris. »

Un instant de silence, et M. Henri Clouard nous confie : « Nous ne sommes pas des tra-  
 « ditionnalistes, au fond. Notre point de vue  
 « reste critique. Nous faisons un tri dans le

« passé. Les thèses de Mithouard, de Gide, nous  
 « les rejetons comme trop passivement tradi-  
 « tionnalistes. Barrès disait, dans *Les Taches*  
 « *d'Encre*, « Il y a profit, même en art, à  
 « n'être pas un imbécile ». Nous ne faisons  
 « guère que développer cet aphorisme... Nous  
 « professons des principes. Nous apportons une  
 « méthode. On nous dit quelquefois — Les  
 « œuvres, où sont-elles, vos œuvres? — Mais  
 « nos œuvres personnelles n'ont pas d'import-  
 « tance. »

Et comme nous revenons à la poésie. « Ah !  
 « s'écrie M. Henri Clouard, qui pour un instant  
 « se détache de son calme, ah ! on a été étonné  
 « de nous voir éreinter Henri de Régner. Dites,  
 « dites bien, que son œuvre n'est pas du tout  
 « celle qui répondrait à nos principes clas-  
 « siques. Henri de Régner est un lamentable  
 « versificateur. Il n'y a chez lui ni pensée, ni  
 « sentiment, ni invention poétique. Je ne goûte  
 « pas Vielé-Griffin, non. Pourtant je lui re-  
 « connais une vraie nature de poète... Comme  
 « on la comprend mal, la poésie. Quelqu'un  
 « disait à Moréas — « J'admire deux grands  
 « poètes : vous et Verhaeren — » deux concep-  
 « tions poétiques qui s'excluent l'une l'autre !  
 « L'œuvre de Verhaeren !... des fumées, des  
 « cris, un chaos ! »

## M<sup>me</sup> LUCIE DELARUE-MARDRUS

*Le poète de la Figure de Proue semble s'adonner de préférence aujourd'hui à la création de ces figures chargées de vie parce que senties en lyrique autant qu'observées, qui dominent Le Roman de Six petites filles, La Monnaie de Singe et L'Inexpérimentée. Le talent réaliste et lyrique de Madame Lucie Delarue-Mardrus honore la littérature féminine et même la littérature tout court.*

Rue Budé, quai d'Orléans, noms évocateurs de tout le passé français, lieux où les spectacles de la vie moderne ne sont point assez immédiats, bruyants, pour empêcher de saisir ce qui relie la fièvre d'aujourd'hui aux agitations de jadis et de sentir les liens par où les passions et les désirs actuels s'apparentent aux passions et aux décors de toujours.

Par delà Notre-Dame et ses tours, la rumeur de Paris arrive jusqu'à cet hôtel du dix-septième siècle dont M. J.-C. Mardrus, de qui on connaît l'imposante et si littéraire adaptation des *Mille*

*et une Nuits*, et M<sup>me</sup> Delarue-Mardrus, occupent le premier étage. Mais la Seine et ses rives avec les jardins sculptés de la basilique qui détachent leur délicate floraison sur le ciel transparent de l'Ile-de-France, composent, entre les hautes fenêtres, un paysage de grandeur mesurée et de riche harmonie propice au recueillement.

« La lettre par laquelle vous commentez votre questionnaire — nous dit M<sup>me</sup> Lucie Delarue-Mardrus, — semble opposer roman subjectif à roman de synthèse. Je n'accorde pas beaucoup d'importance à toutes ces distinctions. Il y a le roman tout court, l'œuvre littéraire qui exprime une vue personnelle de la vie ! On regarde les choses, les gens, ce qui se passe derrière cette fenêtre, et puis on écrit ce qu'on a vu et comme on l'a vu. »

— Le roman vous apparaît donc ainsi qu'une notation lyrique de la vie quotidienne ?

« Oui, et toute la littérature aussi. C'est pourquoi il me semble difficile de vous répondre sur les tendances littéraires de l'heure présente. Je connais ma tendance qui consiste à résumer en quelques personnages avec lesquels je vis véritablement pour les oublier, l'œuvre terminée, ma vision des événements et des hommes. Quant à ce que font les autres... »

— Plusieurs des romanciers que nous avons

consultés, nous ont manifesté les craintes que leur inspire pour les destinées de l'art ce parti pris moralisateur, cette obstination dans la convention et la fadeur dont témoignent aujourd'hui trop de littérateurs. Ils croient urgent de dénoncer les méfaits du roman pauvre, du roman suisse. —

« Enfin ! s'écrie M<sup>me</sup> Delarue-Mardrus. On y  
 « vient enfin !... Pour ma part, — continue  
 « l'auteur de *l'Inexpérimentée* — j'ai toujours  
 « lutté contre cette littérature mensongère et  
 « contre son type préféré : la jeune fille, être  
 « hybride, monstre soustrait de par le caprice  
 « des romanciers bien pensants aux lois de  
 « la physiologie, ni enfant ni femme. Assuré-  
 « ment il y a là une tendance qui consiste à  
 « manquer de franchise. Mais est-ce bien lit-  
 « téraire ?... »

« Précisément, parce que la littérature en gé-  
 « néral et le roman en particulier, lui apparais-  
 « sent essentiellement comme la traduction fi-  
 « dèle et sincère de la réalité présente, l'auteur  
 « de *Comme tout le Monde*, ne nous cache pas  
 « l'agacement que lui inspirent les romans his-  
 « toriques avec leur documentation de seconde  
 « main et particulièrement toutes ces produc-  
 « tions pseudo-antiques dont nous sommes en-  
 « combrés depuis *Quo Vadis*. Beaucoup de ro-  
 « mans coloniaux ou exotiques, d'autre part,  
 « ceux qui concernent l'Orient notamment, lui

« semblent inférieurs par la méconnaissance  
« qu'ils révèlent de l'âme orientale. »

A ce point de notre conversation, la voix de M<sup>me</sup> Delarue-Mardrus se fait plus lente. La romancière songe aux chevauchées par les terres de soleil, aux mœurs de cette autre race dont elle possède parfaitement le langage et dont elle a su pénétrer les secrets en compagnie du docteur J.-C. Mardrus. Nous prenons congé.

## FERNAND DIVOIRE

*C'est un homme grand, très blond, qui semble doux infiniment. Il mène, à L'Intransigeant, le bataillon mystérieux des Treize, qui furent les premiers échetiers de la vie littéraire. C'est justement dans les bureaux de L'Intransigeant que M. Fernand Divoire nous reçoit. Il est fatigué. Il a les mains salies du maniement des mille papiers qui souillent les salles de rédaction... Tout à l'heure, il écrira des vers fluidiques et très personnels, comme ceux de L'Amoureux, son récent poème.*

« Il y a eu le Symbolisme, nous dit-il, et  
« après le Symbolisme, une vaste salade. On  
« s'est aperçu — comme à chaque mouvement  
« littéraire — que le mouvement finissait par  
« n'être plus qu'une formule. C'est l'instant où  
« les hommes de talent — ou de génie — lais-  
« sèrent la parole à des disciples. Mais ces dis-  
« ciples n'avaient plus que la formule. Ici, la  
« littérature demeure fatiguée. Voyez l'*Unani-*  
« *misme*, créé voici pas longtemps. Déjà il est

« arrivé à l'état formule. Aujourd'hui, tout le  
 « monde peut faire de l'*Unanimisme*. Il fallait  
 « trouver autre chose, mais quoi ?

« La jeune littérature, il y a dix ans, était  
 « représentée par personne. Entre la génération  
 « symboliste et la nôtre, une vaste coupure.  
 « Je viens de l'indiquer, cette coupure dure dix  
 « ans. Les jeunes ne donnaient rien. C'est le  
 « contraire maintenant ; nous sommes dans une  
 « abondance qui sera continuée. Des groupes  
 « existaient, mais isolés, par exemple l'*Acadé-  
 « mie des Tonneaux*, avec Edouard Gazanion,  
 « Alexandre Mercereau, Albert Verdot, moi-  
 « même, et quelques autres. Mais nous n'avions  
 « pas d'œuvres avec nous. D'un autre côté, une  
 « école élégante, où l'on distinguait Jean-Louis  
 « Vaudoyer. Puis *L'Abbaye*.

« Aujourd'hui, des écrivains, pour échapper  
 « à la formule, ont pris la formule *unanimiste*,  
 « que je vous signalais tout à l'heure. Mais il  
 « y a en dehors de l'*unanimisme* une généra-  
 « tion très nombreuse. Songez que nous avons  
 « au moins soixante revues intéressantes, ... sans  
 « compter toutes les autres. Bref, nous sommes  
 « au moment précis où la jeunesse va prendre  
 « une direction. Les gens de la droite sont par-  
 « faitement organisés : la *Revue des Poètes* ;  
 « les spiritualistes, qui se divisent en deux frac-  
 « tions principales, le *Trône et l'Autel* d'une  
 « part, une fraction *idéaliste libérale*, de l'autre ;

« la littérature d'*Action Française* ; la littérature  
 « *néo-hellénique* et *méridionale*. Tous ces  
 « groupes, en ce moment, prennent de la force,  
 « et ils vont se battre. Et les indépendants, qui  
 « se trouvaient un peu écrasés entre les réac-  
 « tionnaires et les *unanimistes*, cherchent à se  
 « grouper.

« Quel sera le résultat de la bataille ? Je n'en  
 « sais rien, et je ne m'en préoccupe pas. Ceux  
 « qui se seront le plus chamaillés, se serreront  
 « peut-être la main, alors... Je demande seu-  
 « lement que l'émulation produise, de quelqu'un,  
 « une œuvre admirable. Quant à mes préfé-  
 « rences personnelles, elles sont toujours allées  
 « à une *littérature idéaliste*. Dites que parmi les  
 « jeunes — un peu en dehors de toute *littérature*  
 « proprement dite, — il existe un homme ad-  
 « mirable, qui pourrait être aussi bien à l'Ins-  
 « titut : Paul Vulliaud. »

— Et les livres à bon marché ? M. Fernand Divoire estime qu'ils forcent nécessairement à lire des œuvres qui demeureraient ignorées du public. On choisit si mal ses lectures... Quant aux vers, il les veut imprimés sur du bon et beau papier.

## PROSPER-HENRI DEVOS

*Un jeune écrivain de Belgique. Il est l'auteur d'un roman de mœurs, Monna Lisa, dont on parla pour le prix Goncourt. Il dirigea un certain temps La Belgique Française, jusqu'au jour où il dut se résigner à la quitter, pour se consacrer plus, entièrement à des études touchant la littérature espagnole classique. Madame Junia Letty, M. Willy G. R. Benedictus, qui dirigent aujourd'hui La Belgique Française, continuent l'œuvre anti-pangermaniste entreprise par M. Prosper-Henri Devos.*

Voici sa réponse écrite :

« Comme le constate Emile Moselly, ce qui  
« marque notre époque, c'est l'individualisme  
« anarchique porté à son plus haut point. On  
« pourrait dire qu'il y a autant de tendances  
« que d'écrivains. Y eût-il une orientation com-  
« mune, nous pourrions encore objecter avec  
« Louis Bertrand : « Il importe de réserver les  
« droits de l'individu et de faire la part de l'in-  
« connu dans toute entreprise humaine... L'œu-

« vre d'un écrivain, dans ce qu'elle a propre-  
« ment d'original, peut être en dehors de ce  
« qu'on appelle le mouvement contemporain ».   
« Or, il se peut que cet isolé soit très grand,  
« et qu'il entraîne sa génération ou la suivante.  
« Ce sera même le cas neuf fois sur dix. Ne  
« nous fions donc pas aux prophéties. Ces ré-  
« serves faites, examinons quels courants meu-  
« vent le roman d'aujourd'hui et vers quel ave-  
« nir ils semblent devoir le pousser.

« J'ai cru longtemps, écrit Eugène Montfort,  
« que la méthode d'observation impersonnelle  
« de Flaubert devait uniquement nous diriger.  
« Je commence à sentir qu'elle est un peu illu-  
« soire... Il faut nous résoudre à ce que, dans  
« la création, apparaisse le visage du créateur ».

« Eh bien, voilà ce que les derniers venus  
« éprouvent tous. Le roman reste avant tout  
« objectif et par conséquent réaliste, mais perd  
« de plus en plus son impassibilité. Nous avons  
« même les romans purement subjectifs de Loti  
« et de Barrès. Ils sont isolés, je le veux bien ;  
« je ne suis nullement disposé à tenir compte  
« de leurs bas démarqueurs. Il n'en est pas  
« moins vrai que si le prestige de Maupassant  
« n'a pas faibli, sa voie est à peu près aban-  
« donnée, que dans Flaubert, on n'exalte plus  
« guère que la forme ou les intentions, nouvelle-  
« ment découvertes (et ce n'est pas le moment  
« de démêler si elles existent ou non, ce qu'il

« importe de retenir, c'est qu'on voudrait sur-  
 « prendre Flaubert moins impassible que per-  
 « sonne) ; que, par contre, Balzac connaît une  
 « vogue sans précédent ; Balzac, le plus sub-  
 « jectif des réalistes !

« Le romancier ne se place plus, pour l'étu-  
 « dier, en face de son personnage ; il s'efforce  
 « de pénétrer en lui. Allons plus loin : de sym-  
 « pathiser avec lui, de confondre pour un mo-  
 « ment sa propre personnalité avec la sienne,  
 « d'être objectifs et subjectifs à la fois. Or,  
 « qui dit subjectif dit romantique. Nous assis-  
 « tons donc à une infiltration de romantisme  
 « dans le réalisme contemporain.

« Ceci a trait au mode d'étude des person-  
 « nages. Passons au mode de représentation.

« Il y a deux modes de représentation : le  
 « propre et le figuré. Par définition, le réalisme  
 « est la représentation propre du monde. Mais  
 « ici apparaît une subdivision : il y a les per-  
 « sonnages individuels et les synthétiques ou  
 « types. Le xvii<sup>e</sup> siècle ne créa que des types :  
 « Horace, Tartufe, tous les caractères de La  
 « Bruyère. Le romantisme anima des indivi-  
 « dus, et particulièrement des figures histo-  
 « riques : Cromwell, Richelieu, Napoléon. (Bien  
 « entendu, il les idéalisa). Le naturalisme con-  
 « serva la tradition romantique des cas indi-  
 « viduels. C'était le fonds même de son esthé-  
 « tique. Tous les Rougon-Macquart sont des cas

« individuels. Aucun ne réunit les grandeurs  
 « et les bassesses de tous les hommes que  
 « meut le même ressort passionnel ou intellec-  
 « tuel. Lorsqu'on songe aux personnages d'un  
 « roman de Zola, on évoque toujours des êtres  
 « si peu caractérisés par un vice ou une pas-  
 « sion qu'ils se fondent dans le groupe social,  
 « qu'ils ne rappellent plus que des particulari-  
 « tés professionnelles. *La Terre*, je vois des  
 « paysans... Et je n'ai jamais connu Jean Mac-  
 « quart... *Germinal*, je me souviens de mi-  
 « neurs... Et Etienne Lantier m'est étranger.  
 « Mais qu'on me parle de *la Cousine Bette*...  
 « Voici Lisbeth Fischer, sèche et brune, voici  
 « Hulot, halluciné de luxure, et Crevel piaf-  
 « fant, et l'ignoble couple Marneffe ! C'est qu'à  
 « côté du romantisme et du naturalisme, la  
 « race des classiques se perpétuait. C'est qu'à  
 « travers Balzac et Flaubert, leur formule nous  
 « parvenait. Et actuellement, les œuvres con-  
 « tiennent, comme les leurs, des synthèses d'in-  
 « dividus.

« Mais le naturalisme a passé sur les clas-  
 « siques modernes. Ce n'est pas en vain que  
 « Macquart est un paysan, Lantier un mineur,  
 « Nana une fille. Les modernes s'en souvien-  
 « dront et quand ils feront des synthèses d'in-  
 « dividus, ce n'est plus le type passionnel, c'est  
 « le type social qu'ils réaliseront : Bubu de  
 « Montparnasse, La Turquie, les héros des *Ci-*

« vilisés, de la *Vague rouge* et ceux du *Trust*,  
 « ne seront plus l'envie, la débauche, la vanité,  
 « la cupidité, mais le souteneur, les coloniaux,  
 « la fille, le meneur, le patron, le civilisateur,  
 « le trust.

« Et ici nous sommes ramenés à la formule  
 « de Nicolas Beauduin : le roman, reflet des  
 « collectivités... N'est-ce pas s'attacher à une  
 « collectivité, camper un personnage en qui une  
 « collectivité se résume ? Les foules du *Trust*  
 « et de la *Vague rouge* tiennent tout entières  
 « dans une demi-douzaine d'individus synthé-  
 « tiques.

« Voici donc une transformation tangible du  
 « mode de représentation. Ne peut-on prévoir  
 « quel en sera le prochain avatar ?

« Qu'ont de commun les individus contenus  
 « dans un personnage de Balzac ? Une passion.  
 « Et ceux que résumant Héricourt ou Rouge-  
 « mont ? Des intérêts, des idées. Il s'ensuit que  
 « si les types de Balzac représentent toujours  
 « des sentiments et des actes, les autres pour-  
 « ront transposer des spéculations. Le roman  
 « moderne ouvrira une porte sur la philosophie.  
 « Le héros sera à la fois un homme et un con-  
 « cept. Il se pourra faire que le concept ré-  
 « sorbe l'homme. De propre, la représentation  
 « serait devenue figurée. Nous aurions une ef-  
 « floraison du roman symboliste, préparée par  
 « Villiers et Mauclair, sans oublier les drames

« wagnérien et ibsénien. Qu'on ne le perde  
« pas de vue, le mouvement symboliste de 1885  
« n'a presque rien donné de ce qu'il aurait pu.  
« Il s'est désordonné, éparpillé, confiné dans des  
« réformes de métrique et d'expression. Il y a  
« là des forces inemployées que l'exemple d'un  
« génie peut libérer soudainement. »

## LOUIS ESTÈVE

*M. Louis Estève, l'auteur de Nietzsche décadent, L'Héritage du Romantisme, études de psycho-pathologie littéraire, De Nietzsche à Bouhéliér, etc., et qui va publier cet hiver un important Essai sur la Philosophie de l'Impérialisme, nous adresse la réponse suivante :*

« L'art du dernier siècle, trop souvent voué  
« à la culture égotiste et puisant ses inspirations  
« dans les révélations d'un fétichisme grossier,  
« — plus au moins avoué, — a fait perdre de  
« vue les précieux effets du mysticisme fon-  
« cier qui anime toutes les créations esthétiques.

« Il importe de réagir, en montrant que, mieux  
« caractérisé, moins aveuglément obéi, mieux  
« utilisé, ce mysticisme, — qui comporte les  
« formes les plus nobles de la pensée, — serait  
« capable de fournir les plus heureux appoints  
« au *désir de puissance*. L'élan spontané de  
« l'expansion lyrique réalise des virtualités  
« énergétiques précieuses, qu'il s'agit seulement  
« de ne pas laisser se dévier ou pervertir, si

« l'on veut bien servir la cause conquérante du  
« Beau.

« C'est que, en effet, cet art souverain — dont  
« les trophées grandioses jalonnent, au dire de  
« Nietzsche, les voies triomphales de l'Humani-  
« té, — est profondément impérialiste (1).

« Ribot a sù discerner le caractère à la fois  
« dominateur et mystique de la *passion* esthé-  
« tique et M. Ernest Seillière, nous en a donné  
« une illustration des plus persuasives dans  
« son analyse du *dandysme* (*Barbey d'Aure-*  
« *villy*), forme subtile du besoin de plaire, ma-  
« nifestation exquise, mais fort reconnaissable  
« de la volonté de Puissance, avide des triom-  
« phes d'opinion, les plus flatteurs de tous.

« L'art, et surtout celui de parler ou d'écrire,  
« fut toujours orienté vers la suprématie et ses  
« représentants les plus éminents aspirèrent à la  
« domination sous des formes aussi diversifiées  
« qu'ambitieuses. Samain a eu raison de dresser  
« le plus bel autel aux poètes au sein du temple  
« des *Héroïques*, conquérants dont il rêvait de  
« restaurer le culte oublié. Mais de nos jours,

(1) Il faut saluer une incarnation récente, à la fois sainement individualiste, disciplinée et habilement adaptée aux réalités modernes de l'Impérialisme esthétique en le lyrisme *paroxyste*, — qui veut intégrer le monde par une exaltation magnifique... un enrichissement incessant de puissances et est tout disposé à mettre ses immenses vœux au service de n'importe quelle grande cause conquérante.

« et particulièrement chez la génération actuelle,  
 « l'art semble prendre de mieux en mieux cons-  
 « cience de sa vocation dominatrice. Citons dans  
 « ce sens les études de MM. Chignac, Nicolas  
 « Beauduin, Jean Thogorma, H. Ghéon. M. Ph.  
 « Lebesgue nous donne dans son *Essai d'expansion*  
 « *d'une esthétique* une définition dyna-  
 « mique du Beau, plus explicite que celle de  
 « Guyau et prône un art conquérant, qui, dans  
 « son ambition, aussi illimitée que légitime,  
 « « cherche à domestiquer toutes les énergies  
 « de la planète ». Pour saisir dans son ampleur  
 « la conception nouvelle de la mission impéria-  
 « liste, à la fois tutélaire, exaltatrice et hégé-  
 « monique du poète, il faut lire la magnifique  
 « apothéose qui clôture les *Deux Règnes*, de  
 « M. Beauduin.

« Un art impérialiste, pour obtenir des ré-  
 « sultats durables, doit, nous semble-t-il être  
 « utilitaire, — en prenant ce terme dans l'ac-  
 « ception élevée que lui a attribuée Stuart Mill.  
 « Félicitons-nous en constatant que, à part les  
 « inévitables crises régressives, telles que la tour-  
 « mente romantique, il le devient de tout point.  
 « L'impérialisme qui l'anime, mû vers l'adapta-  
 « tion la plus noble des moyens aux fins con-  
 « quérantes, n'a sù s'arrêter d'abord qu'aux  
 « formes prestigieuses, mais son éducation ex-  
 « périmentale s'est faite et de mieux en mieux  
 « il tend vers la sublimité féconde et l'éminente

« opportunité. M. Beauvuin dans divers ar-  
 « ticles des *Rubriques*, et M. Pottier dans *Les*  
 « *Origines populaires de l'Art*, ont trop bien  
 « exposé cette genèse de l'utile au beau pour  
 « qu'il soit insisté à ce sujet.

« S'il ne veut pas renier ses hautes destinées,  
 « ni frustrer les vastes espoirs de ses inter-  
 « prètes, le sentiment esthétique doit à la fois  
 « se souvenir de quelle source il est issu et  
 « persévérer dans sa voie finaliste, sans se lais-  
 « ser dévier ou altérer. Il convient d'étendre à  
 « lui l'œuvre des pragmatistes en matière mo-  
 « rale, c'est-à-dire d'utiliser les mysticismes  
 « sous toutes leurs formes sans subir leurs ver-  
 « tigineuses ivresses. L'art pour réaliser effica-  
 « cement ses virtualités conquérantes, doit pren-  
 « dre, selon les indications de Flaubert, de  
 « Guyau et de Nietzsche, « une couleur nette-  
 « ment éthique ».

« Nous dirons enfin qu'il doit être rationnel  
 « — (la raison étant définie, d'après M. E.  
 « Seillière, la synthèse de l'expérience humaine  
 « par opposition à la raison cartésienne inter-  
 « prétée par l'*Encyclopédie*). Il ne faut pas  
 « le livrer tout entier à l'*aveugle* inspiration, à  
 « l'inquiétude enthousiaste et aux tempêtes sen-  
 « timentales. Que la « projection verbale » des  
 « poètes eux-mêmes soit réfléchie, calculée et  
 « non plus livrée aux hasards tourmentés des  
 « impulsions subconscientes. Mais nous ne vou-

« lons nullement pour cela modeler la poésie  
« sur les principes de la froide esthétique de  
« Leibnitz. Il est nécessaire, malgré tout,  
« qu'elle reste hautement vivante : « Que la poé-  
« sie ne soit point le désordre, la folie, l'échevè-  
« lement, dirions-nous volontiers avec le re-  
« gretté Albert Fleury, — mais qu'elle doive  
« être une chaire de morale, un recueil de pré-  
« ceptes lapidaires », voilà une autre déchéance  
« que nous ne souhaitons pas davantage : la  
« poésie n'a surtout de vertu morale que lors-  
« qu'elle ne songe pas à moraliser et que  
« l'orientation spontanée vers le bien est assez  
« profondément entrée dans son tempérament  
« pour que sans se préoccuper d'en parler, elle  
« agisse constamment dans ce sens. »

## RENÉ FAUCHOIS

*Un des jeunes du Théâtre, qui de La Fille de Pilate à Beethoven, s'est révélé parmi les plus combatifs, et les plus vigoureusement personnels, des auteurs dramatiques les plus récents. Exalté ou honni, il n'est indifférent à personne.*

Aux abords de la Place Pigalle, M. René Fauchois nous reçoit dans un grand atelier : retour de Tunis le matin même, il est en train de classer des photographies où revit toute la grâce ensoleillée et nonchalante de délicieuses courtisanes arabes. Pittoresque, vive, énergique et joyeuse, évocatrice aujourd'hui des splendeurs orientales, la conversation de l'auteur de *Beethoven* nous ferait oublier facilement l'objet de notre visite. Dès que nous l'abordons : « Dites  
« bien, s'écrie M. René Fauchois, que les condi-  
« tions actuelles du théâtre sont des plus né-  
« fastes à l'art dramatique et cela, surtout, à  
« cause de la tyrannie qu'exerce l'acteur. D'in-  
« terprète, ce dernier s'est érigé en patron :

« il commande aujourd'hui les pièces. L'au-  
« teur ne travaille pas selon sa conception pro-  
« pre, que la science et l'expérience de l'inter-  
« prète viendraient ensuite adapter à la scène :  
« il écrit un rôle pour M. X. ou M. Y. — je ne  
« donne pas les noms, vous les connaissez  
« comme moi — et autour de ce rôle, accessoi-  
« rement il bâtit une pièce. Résultat : le scéna-  
« rio apparaît presque partout identique, parce  
« qu'on prend bien soin de l'adapter à l'âge et  
« aux illusions des deux ou trois comédiens  
« qui tyrannisent le théâtre. Ces comédiens ont  
« leurs fournisseurs qui les comprennent peut-  
« être mieux que d'autres ou qui veulent faire  
« ce que d'autres se refusent à faire : d'où le  
« monopole de fait qu'exercent aujourd'hui  
« quelques dramaturges. Je me trouvais l'autre  
« jour dans le cabinet d'un de nos directeurs les  
« plus importants : « Vous ne me jouerez pas  
« cette année, lui disais-je, je le sais, puisque  
« vous faites répéter généralement la pièce de  
« X dans quelques jours, et que celle de Y va  
« entrer en répétitions. Mais ensuite, confiden-  
« tiellement, dites-moi ce que vous avez. —  
« Eh bien, me répondit-il, il y a la pièce d'Un  
« Tel, ensuite cette autre, cette autre encore  
« après. — Je repris : Vous avez les manus-  
« crits ? — Pas un, mais les auteurs sont liés  
« par contrat et obligés à me fournir tant de  
« pièces dans tel délai !! — Le résultat, conclut

« M. René Fauchois, c'est que de grands ta-  
« lents intransigeants comme Porto-Riche ou  
« De Curel ne peuvent guère aborder la scène... »

« Tenez, reprit-il au bout de quelques ins-  
« tants, excusez-moi d'évoquer un fait qui  
« m'est personnel, mais qui éclaire bien le ren-  
« versement des rapports normaux, qui s'est  
« produit aujourd'hui du créateur à l'interprète :  
« il y a quelques années, on devait représenter  
« pendant la Semaine Sainte ma *Fille de Pilate*.  
« Eh bien ! on oublia simplement de faire fi-  
« gurer mon nom sur l'affiche alors que celui  
« de la principale interprète s'y étalait en  
« lettres gigantesques. »

— Est-ce à dire, interrogeons-nous, que la production dramatique actuelle soit négligeable ?

« Non pas, puisqu'elle s'honore des noms de  
« Bataille et de Bernstein, ce dernier talent très  
« vigoureux, dominé inconsciemment par la règle  
« des trois unités, mais qui ne fait guère que  
« continuer les romantiques : voyez *Samson* où  
« pour une femme un homme fait crouler la  
« Bourse ; Bataille, poète très délicat, mais qui,  
« dans un décor moderne, place des person-  
« nages archaïques et ne peint pas vraiment  
« le cœur de nos contemporains ? »

— Il y aurait autre chose à faire, selon vous ?

« Je crois que la vie sociale d'aujourd'hui  
« alimenterait un merveilleux théâtre comique ;  
« j'entrevois aussi, comme possible, un théâtre

« lyrique mais qui donnerait au lyrisme une  
« base de réalité.

« La renaissance, croyez - moi, viendra de  
« compagnies dramatiques semblables à celle de  
« Molière qui jouait ses pièces. Il ne faut pas  
« compter sur les directeurs qui sont pour la  
« plupart d'anciens comédiens et en ont con-  
« servé la mentalité. Alors comptons sur nous-  
« mêmes et revenons à l'âge héroïque du cha-  
« riot de Thespis. Pour ma part, conclut  
« M. René Fauchois, des masses de sujets me  
« tentent et je me sens un tempérament es-  
« pagnol à écrire deux cents pièces ! » — Et de  
fait, avec son masque vigoureux et basané,  
l'« allant » de toute sa personne, l'auteur de  
*Rivoli*, évoque bien l'idée d'un *conquistador* de  
la scène.

## FLORIAN-PARMENTIER

— M. Florian-Parmentier, s'il vous plaît ?

— Au troisième, la porte en face.

Nous sonnons. La porte s'ouvre, et nous nous trouvons en présence d'un homme barbu, chevelu, au regard juvénile, escorté d'un chat noir et de trois chatons qui nous regardent drôlement, d'un œil interrogateur.

Le romancier de *Déserteur ?*, le poète de *Par les Routes Humaines*, le critique de ..., mais l'énumération pourrait durer longtemps ; résu-mons-nous : M. Florian-Parmentier, donc, nous tend une main amicale et nous invite à prendre des sièges. Un regard circulaire nous fait faire connaissance avec un petit appartement encombré de bibelots et de papiers. Aux murs, sont accrochés des dessins, des tableaux et des ébauches de toutes sortes.

— Vous faites donc de la peinture ? interrogeons-nous.

— Mais oui, mais oui. Oh ! la peinture, voyez-vous, « il n'y a que ça » !

Dans le bric-à-brac d'une étagère, voici que nous apercevons une flûte.

— Seriez-vous aussi virtuose ? avons-nous la curiosité de demander.

— Oh ! ma foi, pas pour un centime. Cet instrument m'aide dans mes compositions musicales, voilà tout.

— Vous composez donc ?

— Oui, mais sans prétention. C'est si délicieux ! La musique, décidément, « il n'y a que ça » !... C'est-à-dire... celle que l'on compose.

— Fichtre ! Vous êtes donc universel ?

— Hélas ! non, je ne le suis point. Et c'est mon regret le plus mortel. Car c'est en ce moment que j'aurais besoin de l'universalité, du « De omni re scibili » de Pic de La Mirandole ! Je suis en train d'écrire, en effet, *La Vie et les Aventures de Cézyle, homme universel...*, un roman étonnant !... Rabelais, Dante, Cervantès, n'ont qu'à bien se tenir !

M. Florian-Parmentier sourit, et ajoute :

— Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire, supposons-nous, que cet enthousiasme vous est nécessaire.

— Précisément... L'« impulsinnisme », quoi !

— Ah ! nous y voilà. Justement, nous venions vous consulter, en votre qualité de chef de l'école impulsinniste...

— Pardon ! L'impulsinnisme n'est pas une école. C'est une philosophie.

— Soit. — Nous venions donc vous demander dans quelle mesure, selon vous, la littérature actuelle continue ou transforme les grands courants du XIX<sup>e</sup> siècle littéraire : romantisme, naturalisme, parnasse et symbolisme, ou dans quelle mesure elle s'y oppose ?

M. Florian-Parmentier se renverse dans son fauteuil et nous dit d'une voix catégorique :

— La littérature actuelle, mes amis, ne s'oppose à rien. *Elle englobe tout !* Vous connaissez mes idées là-dessus, puisque je vous ai adressé un livre récent, *La Littérature et l'Époque*, où mon avis se trouve motivé.

— Oui, mais ne pourriez-vous pas nous citer des exemples ? Quels sont, selon vous, les écrivains qui réalisent, dans leur œuvre, cette mutuelle pénétration des éléments romantiques, naturalistes, parnassiens et symbolistes ? —

— Je ne prétends point que tous les écrivains que j'aime réalisent cette sorte d'alliage. Mais, *chacun à sa manière, ils contribuent tous à la réaliser dans l'ensemble de la littérature contemporaine*, dont nous pouvons admirer à bon droit l'architecture parnassienne, la science et le décor naturalistes, la sensibilité romantique, la métaphysique, la profondeur, la subtilité symbolistes. Et je songe à J.-H. Rosny comme à Maeterlinck, à Verhaeren comme à Edouard Schuré, à Paul Adam comme à Bergson, à Rémy de Gourmont comme à Han Ryner,

à François de Curel comme à Elémir Bourges, Paul Claudel, René Ghil, Camille Mauclair, Bouhéliier...

— Il nous semble que voilà un mélange bien complexe ?

— En aucune façon. Les uns sont plus spécialement des physiologistes, les autres des psychologues ou des mystiques. Et j'ai montré dans l'« impulsionnisme » que ce n'étaient là que les deux aspects d'une même chose. Quoi qu'il en soit, les uns et les autres sont influencés à la fois par le réalisme scientifique, qui, depuis cinquante ans, a marqué de son empreinte toutes les consciences, et par la renaissance idéaliste-ésotérique, qui, depuis vingt-cinq ans, se dessine de plus en plus nettement.

— Et que concluez-vous de tout cela ?

— Je conclus par l'idée que vous évoquiez si plaisamment au début de notre entretien, l'idée d'*universalité*. Notre époque y vise incontestablement. Un effort énorme de synthèse a orienté les esprits vers l'étude simultanée des phénomènes vitaux les plus mystérieux, et des sensibilités subconscientes de l'individu. L'ambition des écrivains vraiment dignes de ce nom, sera désormais de rapprocher le monde sensible du monde insensible. Ce qui en résultera, vous le devinez : science et religion, spiritualisme et réalisme, intuition et connaissance rationnelle vont s'enlacer dans un monisme transcendant.

— Si nous ne nous trompons, c'est bien là ce que vous-même avez rêvé, en élaborant l'*impulsionnisme* ?

— Vous l'avez dit. Mais plus je prends contact avec la littérature de mon temps, plus je me persuade que ce rêve, qui a paru, il y a quelques années, si audacieux, court à une réalisation effective avec une stupéfiante rapidité. C'est vers le but que je vous indiquais tout à l'heure que nous pousse l'*impulsion* à laquelle nous obéissons tous, aujourd'hui.

— Vous croyez donc, nécessairement, que la nouvelle génération littéraire apporte des formules originales ?

— Je crois que l'Art est, profondément, indéfectiblement, individualiste. Chacun des jeunes écrivains, qui doit coopérer au grand œuvre dont je vous parle, apportera donc ses formules originales.

— Une dernière question. Dans tout ceci, quelle influence attribuez-vous au développement récent des publications à bon marché ?

M. Florian-Parmentier paraît très étonné de notre demande.

— Cela reste, à mon avis, dit-il, tout à fait en dehors de la Littérature.

Cela n'a aucune espèce d'importance, car les modifications profondes qui se produisent dans les énergies intellectuelles de l'humanité sont *toujours* provoquées, *par une élite*. Que le

public lise ou ne lise pas, que des barbouilleurs de papier flattent ou non le goût du public, voilà qui nous est, à nous, totalement indifférent.

Et, tandis qu'il nous reconduit, toujours escorté de ses chats, M. Florian-Parmentier lève un doigt en l'air et nous dit sentencieusement :

— Dans la pérennité du temps, ne l'oublions pas, seul « existe » l'écrivain *qui voit grand*...

## PAUL FORT

*L'auteur des admirables Ballades françaises, Paul Fort, Prince des Poètes, aurait pu nous entretenir avec science du mouvement littéraire. Mais il aime peu faire office de critique, et sa réponse est une boutade.*

Il nous écrit :

« Mes chers amis,

« Je suis ignorant comme un âne de tous ces  
« problèmes et vous autorise héroïquement à  
« l'imprimer.

« Bien sympathiquement.

« PAUL FORT. »

En vérité, Paul Fort est trop modeste. Mais qu'on relise le discours qu'il prononça au banquet organisé par *Comœdia*.

## ANDRÉ DU FRESNOIS

*M. André du Fresnois produit beaucoup. Cependant il n'a publié que deux livres : les Pages choisies, de M. Jules Lemaître, et Une étape de la conversion de Huysmans.*

*On lit, particulièrement dans Gil Blas, et dans La Revue Critique des Idées et des Livres, les études, les articles critiques où M. André du Fresnois se fait le défenseur, tout ensemble fin et énergique, des Lettres françaises.*

« Réaction contre le romantisme, oui, c'est  
« bien le fait littéraire le plus important auquel  
« nous ayons assisté depuis le symbolisme. Car  
« le symbolisme est mort. Quelques-uns nous  
« diront le contraire et se réclameront de Berg-  
« son. Il y aurait une curieuse étude à faire  
« pour démêler s'ils en ont le droit. Pour ma  
« part, en dépit de certaines apparences, je crois  
« qu'ils se trompent. En tout cas, Bergson n'a  
« pas encore écrit une esthétique, et, si nous  
« considérons — c'est le côté le moins important  
« de la question — le vers libre dont les poètes

« prétendent trouver la justification chez Berg-  
 « son, je me fais fort de démontrer, à l'aide  
 « de quelques paragraphes des *Données immé-*  
 « *diates*, la supériorité du mètre régulier.

« Les poètes que je préfère, aujourd'hui ?  
 « Sans hésitation possible — puisque Mistral  
 « n'est pas de notre langue, et puisque Moréas  
 « est mort, — M<sup>me</sup> de Noailles. Elle seule me  
 « rend sensible ce qu'est le génie. J'aime aussi  
 « Raymond de La Tailhède, un poète de la  
 « grande race et trop silencieux, Le Cardonnel,  
 « Gérard d'Houville, Julien Ochsé, Paul Drouot,  
 « Henry Dérieux, qui vient de publier un joli  
 « livre sentimental, d'autres encore... Certains,  
 « parmi mes maîtres ou mes amis, font métier  
 « de dédaigner Henri de Régnier. Je trouve  
 « cela bien injuste. Ouvrez donc son dernier re-  
 « cueil ; est-il un véritable amant qu'une strophe  
 « comme celle-ci n'émouvra point jusqu'aux  
 « larmes :

... Car il est trop cruel, déjà, pour qui vous aime,  
 Que de vous, trop longtemps, le destin l'ait exclu ;  
 Toute votre jeunesse, hélas, fut à vous-même,  
 Et vous en avez fait ce qu'il vous aura plu...

« Voyez-vous là-dedans cet abus d'images dé-  
 « coratives où l'on reproche à Régnier de s'at-  
 « tarder, au dépens de la vraie émotion poé-  
 « tique?... »

Nous parlons du roman. — Voyez-vous qu'il ait une tendance ?

« Sans doute. Il me semble que l'on re-  
 « cherche le roman psychologique, très serré,  
 « assez court, presque aussi strictement com-  
 « posé qu'une tragédie classique. Réaction très  
 « naturelle et très heureuse contre la diffusion  
 « et la confusion des années précédentes. Un  
 « petit groupe cherche à nous faire croire que  
 « c'est Paul Adam que les jeunes gens d'au-  
 « jourd'hui reconnaissent pour maître. L'absur-  
 « dité de cette opinion est éclatante. J'aime et  
 « j'admire Paul Adam, qui avait peut-être le  
 « plus beau tempérament de romancier qu'on  
 « eût vu depuis Balzac. Mais l'impossibilité où  
 « sont sa pensée et son style de sortir de cette  
 « confusion et de cette diffusion dont nous par-  
 « lions, l'empêchent précisément d'exercer une  
 « régence sur les esprits. Ce goût de concision  
 « qui triomphe dans les romans d'aujourd'hui,  
 « dont beaucoup ne relatent qu'une crise psy-  
 « chologique, offre peut-être un danger, mais  
 « seulement pour une échéance assez lointaine...  
 « En attendant, il fallait bien que les écrivains,  
 « qui possèdent le sens de la perfection, l'uti-  
 « lisassent en un genre quelconque : et le  
 « théâtre, qui eût été tout indiqué, apparaît à  
 « présent si lamentable... »

M. André du Fresnois rend compte des pièces nouvelles aux lecteurs de la *Revue Critique*.

Nous lui demandons son sentiment sur le théâtre contemporain.

« C'est la honte. Même les écrivains qui ont  
 « du talent et un sincère amour de leur art,  
 « Porto-Riche ou Bataille, me choquent pour  
 « mille raisons, et leurs œuvres me sont souvent  
 « plus insupportables que celles d'autres au-  
 « teurs, franchement hors les lettres. Ainsi je  
 « me sens plus éloigné des auteurs de nos mélo-  
 « drames réalistes que d'un Cafre ou d'un Pa-  
 « pou, mais je conçois que des gens se plaisent  
 « aux spectacles qu'ils offrent, les mêmes gens  
 « qui suivent les combats de boxe. Cependant,  
 « nous avons des auteurs dramatiques puis-  
 « sants ou charmants, François de Curel, Le-  
 « maître, Albert Guinon, Emile Fabre, sans par-  
 « ler du grand Courteline, Donnay, Capus,  
 « Croisset. Mais, voyez-vous, le théâtre est de  
 « tous les arts le plus lié à l'état social, le plus  
 « dépendant des mœurs. Et l'état social, vous  
 « savez ce que j'en pense, et les « mœurs », nous  
 « n'en avons pas. On vous dira peut-être que  
 « politique et littérature « font, chacune, leur  
 « jeu » à part. Ne vous inquiétez pas de cette  
 « remarque : elle n'offre aucun sens intelli-  
 « gible. »

— Voyez-vous donc, en littérature, une ten-  
 dance générale ?

« Evidemment. La recherche du classi-  
 « cisme ; c'est-à-dire que nous assistons à une

« renaissance de l'intelligence française. Ce  
« mouvement est sensible dans les quelques re-  
« vues intéressantes d'à présent : *la Revue Cri-*  
« *tique, les Marches, de l'Est, l'Occident*, de Mi-  
« thouard, un très bel écrivain, et la *Nouvelle*  
« *Revue française*, si insupportable quelquefois  
« avec ses faux prophètes, mais où écrivent  
« des critiques excellents, comme Thibaudet,  
« Copeau, Schlumberger, et ce curieux André  
« Gide. Mais pour préciser ce mouvement de  
« renaissance, il suffit de citer quelques noms,  
« ceux des maîtres que je suis, ou des écrivains  
« que j'aime : Maurice Barrès et Charles Maur-  
« ras, à qui nous devons tant, René Boylesve,  
« un grand romancier français ; et si vous vou-  
« lez que je vous nomme des écrivains plus  
« jeunes, ceux sur lesquels nous pouvons comp-  
« ter : Jérôme et Jean Tharaud, Alphonse de  
« Châteaubriant, Valéry Larbaud, Jean Girau-  
« doux. Celui-ci, quel esprit charmant ! quel  
« mélange rare de sensibilité et d'ironie, d'in-  
« telligence et de fantaisie ! Et quels dons d'écri-  
« vain : trop de talent, c'est le seul reproche  
« que l'on puisse adresser à l'auteur de *l'Ecole*  
« *des Indifférents*.

« A présent, il convient de réserver une place,  
« puisque nous avons cité des noms, à l'œuvre  
« d'Elémir Bourges, et à celle de Paul Claudel.  
« On citerait encore quelques indépendants.  
« Mais le grand courant, c'est, je crois, celui que

« je vous indiquais ; ceux qui le dirigent ont eu  
« soin de bâtir une critique. Cette critique est  
« souvent assez étroite, mais il n'en pouvait  
« être autrement. Nous avons été submergés  
« par l'étranger ou, plus exactement, par le  
« Barbare. Incapables, du fait de notre état po-  
« litique, de nous soumettre à ces barbares, nous  
« avons dû, pour durer, nous crispier, nous con-  
« tracter. C'est pourquoi, comme le disait au  
« *Temps* mon ami Henri Clouard, la tâche la  
« plus pressante était d'édifier une critique.  
« Il existe d'excellents critiques, quoi que disent  
« les auteurs ignorés, et pas un bon livre n'a  
« paru depuis quelques années que deux ou  
« trois critiques, au moins, ne l'aient signalé  
« dans les journaux ou les revues. Voyez no-  
« tamment les articles de Jean de Pierrefeu,  
« dans l'*Opinion*. »

Pour ce qui est des livres à bon marché, M. André du Fresnois nous déclare que cette sorte d'édition ne change rien à la littérature, puisqu'elle publie des œuvres mauvaises comme des œuvres excellentes. Du moins ces dernières peuvent-elles contribuer à relever le niveau du public. Ce qui est déplorable c'est le livre « à compte d'auteur », qui n'a plus aucune raison d'être, étant donné le nombre et la variété des revues.

## ERNEST GAUBERT

*M. Ernest Gaubert est un critique et un poète de talent. Il a remporté naguère le prix de la critique pour ses nobles Figures Françaises, et il obtenait de M. Pierre Louys une préface pour ses Roses Latines.*

« Au fond, nous dit-il, la littérature actuelle  
« est presque romantique, du moins celle qui  
« va au grand public. C'est dommage, mais c'est  
« comme ça. Cependant il existe des écrivains  
« qui diffèrent sensiblement des autres par le  
« mélange d'ironie et d'humour qu'ils appor-  
« tent dans leurs œuvres, en même temps  
« qu'une impression ironique et sentimentale  
« de la vie, qui existait dans la littérature an-  
« glaise, mais pas dans la littérature française...  
« Je ne vois pas qu'il y ait des tendances bien  
« définies, des courants bien originaux. En un  
« mot, je ne crois pas qu'on ait apporté des  
« couleurs nouvelles, mais du moins a-t-on ap-  
« porté des nuances. Il semble que depuis quel-  
« ques années on revienne à une langue plus

« sobre, plus ferme. On revient au style. Toutes  
« les générations nouvelles croient qu'elles ap-  
« portent quelque chose. Il n'y aura de cou-  
« rants nouveaux que lorsqu'il y aura un livre  
« nouveau. »

Comme nous parlons des livres à bon marché.

« Mais, s'écrie M. Ernest Gaubert, il n'y a  
« aucune importance à ce qu'on vende des livres  
« bon marché, pour cette raison toute simple  
« que jusqu'à présent les œuvres éditées dans  
« ces conditions, celles par exemple qui ont  
« eu du succès dans les collections à 0 fr. 95  
« en avaient eu beaucoup déjà lorsqu'elles se  
« vendaient 3 fr. 50. Si l'on en excepte — et  
« j'ai constaté cela de près, avec l'éditeur —  
« des œuvres comme *Aphrodite*, *Les Demi-*  
« *Vierges*, *André Cornélis*, *La Maison des Deux*  
« *Barbeaux*, *Le Coupable*, les volumes à bon  
« marché n'ont pas réussi davantage que s'ils  
« avaient été édités à un prix plus élevé. Il  
« semble même que les auteurs se soient privés  
« d'un public littéraire, qui n'a pas été les  
« chercher dans les éditions populaires. En réa-  
« lité, les gens qui aiment les belles choses se  
« les procurent toujours. Peu importe le prix.  
« On aurait beau imprimer les plus beaux chefs-  
« d'œuvre à 0 fr. 25, — ce qui existe déjà  
« pour les « classiques » — qu'ils se vendraient  
« tout aussi bien à des prix autrement considé-  
« rables. Maintenant il est incontestable que

« le livre à bon marché sert les acheteurs modestes. »

— Que penseriez-vous de recueils de poètes à 0 fr. 65, à 0 fr. 95?...

« Mais ils se vendraient très bien. Ces acheteurs modestes, précisément, aiment les vers. S'ils ne les comprennent pas toujours, ils essaient de les goûter. Tenez, je me débarrasse nécessairement des numéros de revues qui encombrent mon bureau. Ils vont dans cette corbeille à papiers. La domestique ne les jette pas tout de suite. Elle les lit d'abord. »

Nous allions nous retirer, mais M. Ernest Gaubert s'écrie : « J'oubliais une littérature nuisible... Sous prétexte de retour à la simplicité, certaines sympathies sont acquises à la banalité, qu'elles confondent comme la pauvreté avec la sobriété. Le monde conservateur est en train de faire un succès littéraire à des écrivains certainement inférieurs à M<sup>lle</sup> Zénaïde Fleuriot, et moins intéressants que Henri Gréville et Georges Ohnet. Ceux-ci sont quelquefois les *inspireurs* de ces messieurs du roman honnête. Un écrivain bien connu qui s'est fait du roman honnête une spécialité a plagié avec une impudence touchante une œuvre de Raoul de Navery. »

## HENRY GAUTHIER-VILLARS (WILLY)

*Ce « curieux homme », qui, au milieu d'une génération fréquemment solennelle, sut toujours conserver le sourire sans pour cela cesser de cultiver avec succès, la critique musicale et l'histoire, et d'écrire des romans pittoresques et très émus sous leur apparence gouailleuse, nous adresse la lettre suivante :*

« Les « grands courants littéraires » dont vous  
« parlez et qui ont arrosé le XIX<sup>e</sup> siècle ne sont  
« pas tout à fait taris ; mais ils ont cessé d'être  
« de grands fleuves. Le Romantisme ne coule  
« plus qu'auprès de quelques chefs-lieux de  
« province ; les écumes du Parnasse n'humec-  
« tent plus guère que des jardins hantés de  
« Muses caduques ; et à peine le dernier flot  
« du Symbolisme baigne-t-il le pied de telles  
« chapelles magnifiques et désertées. Quant au  
« Naturalisme, s'il flue encore, il mêle ses ondes  
« au seul grand courant littéraire qui existe en  
« ce moment et que l'on a tour à tour nommé  
« le Néo-Classicisme, la Renaissance Française,

« le Néo-Hellénisme, etc... Nombreux sont les  
 « poètes qui voguent sur ses eaux, et d'autant  
 « plus forts qu'ils ne naviguent pas de conserve :  
 « Henri de Régnier (qui fut symboliste), Louis  
 « Le Cardonnel (qui fut romantique), Fernand  
 « Mazade, Ernest Raynaud, R. de la Tailhède,  
 « Léonce Depont, Pierre Tournier, Jean-Marc  
 « Bernard, André Mary. Tous ces poètes (qui,  
 « par parenthèse, ont ce que M. Henri Clouard  
 « appelle excellemment « un parti pris de lu-  
 « cidité ») gardent avec la nature des attaches  
 « constantes ; mais ils nous donnent plus et  
 « mieux que de simples copies, que de strictes  
 « empreintes : par leur émotion, par leur ly-  
 « risme, ils réalisent des transpositions, des  
 « transfigurations ; ils créent, selon des modèles  
 « vivants et (sans plus !) éternels, des œuvres  
 « vivantes et neuves.

« La diffusion littéraire et l'abaissement du  
 « prix des livres n'ont aucune influence sur les  
 « écrivains. Je connais, d'ailleurs, un employé  
 « d'octroi qui achète des éditions superluxueuses  
 « et une comtesse (inauthentique, il est vrai)  
 « qui ne s'offre que des volumes à dix-neuf  
 « sous. »

## JEAN DE GOURMONT

*M. Jean de Gourmont applique à la Critique des connaissances étendues et un goût très sûr. On lui doit, outre d'intéressantes monographies, la meilleure étude sur la poésie féminine actuelle : « Muses d'Aujourd'hui ». Il nous écrit :*

« Il est peut-être un peu tôt pour porter  
« un jugement sur les tendances actuelles de  
« la Littérature ; mais on peut affirmer, sans  
« crainte de se tromper, qu'elle continue les  
« grands courants littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle,  
« même lorsqu'elle paraît le plus s'en échapper.  
« Le changement est un des modes de la tradi-  
« tion. J'assiste avec beaucoup d'intérêt à toutes  
« les réactions contre le symbolisme et autres  
« formules plus récentes : des formules nou-  
« velles naissent, mais elles ne sont que la jus-  
« tification, l'explication d'œuvres instinctive-  
« ment jaillies d'une sensibilité. Les formules  
« littéraires doivent perpétuellement se renouve-  
« ler, afin d'exprimer, d'une manière toujours  
« nouvelle, notre sensibilité qui ne change pas.

« Pas plus que l'esthétique du corps féminin,  
 « qui a pourtant besoin pour nous émouvoir des  
 « vêtements changeants de la mode.

« Si nous pénétrons dans le monde des idées,  
 « nous reconnâtrons les mêmes fluctuations.  
 « A l'amoralisme d'hier a succédé l'inquiétant  
 « moralisme d'aujourd'hui. Inquiétant? et ras-  
 « surant aussi, puisqu'il signifie une nouvelle  
 « vitalité de la race. Quelle merveilleuse trou-  
 « vaille — ou retrouvaille — que cette intuition  
 « qui nous redonne l'illusion de la liberté. Je  
 « ne m'indigne pas de ces absurdités philoso-  
 « phiques : qu'elles apportent aux littérateurs  
 « nouveaux un levain de mensonge capable de  
 « faire lever des poèmes sanglotants d'émotion.  
 « Des mensonges, des mensonges ! Que seule-  
 « ment les décourageants secrets demeurent dans  
 « le Temple d'Eleusis pour ceux qui auront le  
 « courage de vivre sans illusion.

« Ce ne seront pas ces secrets que divulgue-  
 « ront les publications à bon marché. J'estime  
 « d'ailleurs cette « diffusion littéraire » heu-  
 « reuse, mais je la crois indifférente au point de  
 « vue « du niveau des œuvres... » Les litté-  
 « rateurs capables de flatter le goût du grand  
 « public, seraient-ils capables de flatter le goût  
 « plus délicat de l'autre?... »

## RÉMY DE GOURMONT

*L'Helvétius ou le d'Holbach de notre temps : peut-être. Mais les grands bourgeois du XVIII<sup>e</sup> siècle n'auraient point écrit cette magnifique épopée naturaliste qui s'appelle la Physique de l'Amour. On peut préférer les Divertissements d'antan au Cœur virginal, mais les préjugés de bibliothécaire rationaliste qui imprègnent les propos, de MM. Delarue et Desmaisons, ne doivent point faire oublier l'érudition profonde, la richesse de vie intérieure et la hauteur de pensée philosophique que l'auteur du Latin mystique et des Chevaux de Diomède apporta jadis au mouvement symboliste.*

Rue des Saints-Pères. Une vaste cour intérieure, aux verdure mélancoliques et poussiéreuses, dispense un jour parcimonieux au dédale de bouquins où, après un « Entrez » résigné, nous guide M. Rémy de Gourmont. La chatte du logis fuit scandalisée et ses yeux étonnés signifient : ne nous importunez pas longtemps. Le maître est trop poli pour exprimer le même

souhait autrement que par un soupir prolongé, lorsqu'il rassied dans sa cathèdre sa majesté monacale, que couronne une calotte de souverain pontife. Il incendie l'extrémité d'une cigarette, puis s'enquiert de l'affaire qui nous amène. Aux premiers mots :

« Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne  
« sais pas. Je n'ai aucune opinion. La littéra-  
« ture ne m'intéresse que si elle exprime la  
« physiologie d'un individu. Chacun fait ce qui  
« lui plaît : on prend de l'encre, du papier, une  
« plume. Les écoles, les courants, je ne sais  
« pas ce que c'est. »

Comme nous parlons du symbolisme : « On  
« y voit un tas de choses maintenant. Cela ne  
« m'a jamais paru si compliqué. On ne faisait  
« pas tant de théories. Un mouvement de libé-  
« ration ? Oui, je crois, dans l'ensemble. Quant  
« aux formules de Tancrède de Visan dans son  
« livre sur *L'attitude du lyrisme contemporain*,  
« je n'y comprends rien ; non, je ne vois vrai-  
« ment pas... »

A propos de certaines tendances dites néo-classiques et qui se réclament plus ou moins de Boileau, M. de Gourmont s'anime davantage. « Boileau, fait-il, mais l'ont-ils lu seulement  
« la plupart de ces jeunes gens qui l'invoquent  
« à tout propos ? Moi je le lis — et la main in-  
« dique sur la table un volume à reliure ar-  
« chaïque. — Eh bien ! c'est très faible, c'est

« de la petite, petite critique. Cela vaut à peu  
« près un écho littéraire de l'*Intransigeant* ou  
« de *Gil Blas* ! — Du snobisme, alors ? — Oui,  
« et aussi l'influence de l'*Action française*,  
« qui est plus considérable qu'on ne croit.  
« D'ailleurs, tout cela ne veut rien dire. Lasserre  
« a écrit contre le romantisme un livre d'une  
« écriture et d'un esprit tout à fait roman-  
« tiques. »

Un silence. L'œil du maître s'attarde sur les livres entr'ouverts. Nous prenons congé. Dehors le sourire du printemps.

## HAN RYNER

M. Han Ryner nous écrit :

« Peut-être une loi historique fait-elle succé-  
« der, avec une régularité nécessaire, à toute  
« période d'ardeur romantique et de création,  
« une période de noble sagesse classique. Entre  
« le fougueux torrent et le large fleuve de  
« plaine, tout un chapelet de lacs parnassiens  
« ou naturalistes, grands ou petits bassins ré-  
« gulateurs. La fougue ivre du romantique rap-  
« pelle l'ivresse fougueuse de la Pléïade, l'École  
« de Malherbe calme, retranche, assagit, joue  
« le même rôle que le Parnasse du xix<sup>e</sup> siècle.  
« Les imaginations passionnées, de George Sand  
« répondent à travers plusieurs générations aux  
« tendres rêveries d'Honoré d'Urfé et le natu-  
« ralisme de Zola répète la création réaliste de  
« Charles Sorel, de Scarron et de Furetière ;  
« tandis que les emphases de Guez de Balzac et  
« les rythmes purs de Flaubert remédient à ce  
« qu'il y a de lâche dans la prose du xvi<sup>e</sup> siècle  
« et du romantisme. Le symbolisme n'est, dans  
« le mouvement du fleuve, qu'un remous, et

« contre le Parnasse et le naturalisme, une der-  
 « nière protestation d'un romantisme anémié.  
 « Les miévreries de Desportes et la verve gros-  
 « sière d'un Régnier ne réclamaient-elles point  
 « aussi contre Malherbe, « tyran des syllabes » ?

« J'ai l'impression que nous sommes au point  
 « précis où doit commencer une période clas-  
 « sique. Le fleuve, par bien des ouvertures  
 « sort du lac dernier. Les jeunes gens qui ap-  
 « pellent ou proclament une renaissance fran-  
 « çaise le font avec une émotion qui les sépare  
 « des froideurs parnassiennes. Et nos néo-natu-  
 « ralistes n'introduisent-ils pas dans l'observa-  
 « tion la vivifiante pitié ? Mais ils le font avec  
 « une grâce discrète que le romantisme ignorait.

« Je crois qu'il y a beaucoup à espérer des  
 « jeunes hommes qui ont débuté ces dernières  
 « années.

« Et qu'on ne craigne pas monotonie et ennui.  
 « Il n'est rien de plus varié que les classiques ;  
 « et quoi de plus différent que Corneille et Ra-  
 « cine, que Fléchier et Bossuet, que Pascal et  
 « La Bruyère?...

« Espérons et travaillons. »

\* \* \*

« Quand nos commerçants créent l'article bon  
 « marché, ils songent d'abord à la populace,  
 « car ils ignorent que le peuple existe. Ainsi on

« a multiplié ineptes feuilletons et dangereux  
 « romans policiers. Mais des hasards successifs  
 « finissent par montrer à l'aveuglement des édi-  
 « teurs qu'on peut vendre autre chose. Les let-  
 « trés pauvres, aujourd'hui, sont innombrables  
 « et l'on en trouve jusque dans le moindre vil-  
 « lage. La bourgeoisie en automobile lit, à  
 « 3 fr. 50 ou à treize sous, les mêmes sottises  
 « que sa cuisinière. Mais voici que le lettré  
 « pauvre peut acheter pour dix-neuf sous  
 « l'*Ethique*, de Spinoza ou la *Critique de la*  
 « *Raison pure*. Et une publication à dix cen-  
 « times ne publie-t-elle pas, pêle-mêle avec les  
 « plus ridicules Mérouvel, des œuvres tout à fait  
 « belles et peu connues d'écrivains disparus,  
 « comme *Mon oncle Benjamin*, de Claude  
 « Tillier? Ne répand-elle pas les *Contes* d'Os-  
 « car Wilde? et, pour citer des vivants, ne  
 « permet-elle pas à plusieurs de lire tel roman  
 « de Rosny, de Paul Adam ou de Georges  
 « Eeckhoud?

« Ici, comme partout, le bien et le mal se  
 « mêlent: ceux qui aiment les saines et sub-  
 « stantielles nourritures peuvent plus facilement  
 « se les procurer. Et qu'importe si les autres se  
 « tuent avec une quantité de poison plus ou  
 « moins grande? »

Telles sont les déclarations de celui que  
 la jeunesse littéraire, avec l'appui de M. J.-H.  
 Rosny aîné, a élu « Prince des conteurs » pour

ses *Voyages de Psychodore*, *Le Fils du Silence*, *Le Cinquième Evangile*, etc..., des œuvres qui ont des admirateurs et des fervents.

## JEAN HÉRITIER

*Ses qualités, de vigueur et de clarté, l'étendue de sa culture, l'ardeur de sa foi littéraire, placent M. Jean Héritier au premier rang de la jeune critique.*

« L'évolution d'écrivains tels que MM. Anatole France, Paul Bourget, Paul Margueritte, Paul Hervieu, Maurice Barrès, Abel Hermant, Marcel Prévost, abandonnant pour un genre plus vaste les genres où ils avaient, tout d'abord, su faire valoir leurs dons d'ironie nonchalante ou cruelle, de pénétration psychologique, d'émotion, de passion ou d'observation exacte et précise dans l'analyse, — une telle évolution est le signe d'un très important changement de direction dans la littérature actuelle. Au thème d'analyse individuelle ou personnelle se substitue le thème de synthèse collective ou générale. Il faut entendre par là que l'étude minutieuse et menue des caractères et des tempéraments, la narration complaisante d'états d'âme particuliers ne

« préoccupent plus guère les artistes. On pré-  
 « fère maintenant se consacrer à l'édification  
 « d'œuvres largement représentatives, d'une si-  
 « gnification générale, universelle, qui vont au-  
 « delà de l'individu. L'objectivisme et l'idéisme  
 « supplantent le subjectivisme et le sentimenta-  
 « lisme littéraires, comme il semble bien que  
 « les livres de pure virtuosité artistique ou qui  
 « se bornent à une observation restreinte de  
 « personnages ou de mœurs d'exception soient,  
 « désormais, abandonnés aux médiocres ou aux  
 « industriels de librairie, tels que les indigents  
 « ou impudents plagiaires d'un Barbey d'Aure-  
 « villy, d'un Huysmans, d'un Hennique, d'un  
 « Bonnetain, d'un Lorrain (inutile de les nom-  
 « mer, leur écriture est public), ou à des at-  
 « tardés isolés dont les plus éminents sont  
 « M<sup>me</sup> Judith Gautier et M. André Gide. Et si  
 « des œuvres comme celles de M. Pierre Loti  
 « échappent au reproche de survivre à une es-  
 « thétique abolie, c'est pour la somme de gé-  
 « néralité concrète non moins qu'abstraite que  
 « l'auteur, inconsciemment sans doute, mit en  
 « elles. Que l'on compare *Aziyadé* ou *Fantôme*  
 « *d'Orient* à *René* ou *Obermann*, que l'on lise  
 « surtout *Mon frère Yves*, *Ramuntcho*, *Les Dé-*  
 « *senchantées*, on verra que M. Pierre Loti a  
 « des collectivités un souci tout contemporain...  
 « Et l'individualisme exalté de la plus grande  
 « poétesse française, Marie Dauguet, a, d'être

« fougueusement féminin, la sensualité naturelle, le panthéisme statique qui donnent à l'expression lyrique l'ampleur des Choses sans conscience et des Êtres en action brutale et irraisonnée de vie primitive (1).

« Un effort de création synthétique caractérise l'heure présente. Et, des littératures antérieures, la littérature d'aujourd'hui continue *le courant synthétique* (barbare mais exacte expression) qui persista sous le romantisme, le Parnasse, le naturalisme, le symbolisme, augmentant sans cesse depuis sa source qui est l'œuvre sociale des grands encyclopédistes et romanciers du XVIII<sup>e</sup> siècle, des humanistes littérateurs du XVI<sup>e</sup>, pour nous borner à la littérature française. Maintenant, *le Rouge et le Noir, les Destinées, la Chute d'un Ange, la Légende des Siècles, l'Education sentimentale, les Fleurs, du mal, les Poèmes barbares, les Princesses, Hespérus, les Trophées, l'Eve future, Germinal*, prévalent définitivement sur *Adolphe, Atala, la Mare au Diable, les Nuits, Volupté, Emaux et Camées, Dominique, le Petit Chose, Fêtes galantes, le Crime de Silvestre Bonnard, André Cornélis*, (et c'est à

(1) Ce qui fait la splendeur unique des *Pastorales* se retrouve dans le *Livre pour toi* de M<sup>me</sup> Marguerite Burnat-Provins, dans l'*Instant éternel* de M<sup>me</sup> Hélène Picard, et aussi dans certains très beaux poèmes de M<sup>me</sup> Lucie Delarue-Mardrus.

« dessein qu'il faut choisir, pour les opposer  
 « aux œuvres d'idées, justement les œuvres de  
 « sentiment les plus achevées, afin de mon-  
 « trer que la supériorité de celles-là à celles-ci  
 « est, non d'expression, mais de conception).  
 « On a enfin reconnu la suprématie de la litté-  
 « rature idéaliste et généralisatrice sur la litté-  
 « rature égoïste, sentimentale et romanesque.  
 « Au théâtre, l'effort fut de synthèse idéa-  
 « liste et individuelle, c'est-à-dire que l'on se  
 « préoccupa d'inclure en des types des idées  
 « générales : les noms d'Edouard Schuré, d'Oc-  
 « tave Mirbeau, de François de Curel, d'Emile  
 « Verhaeren, de Saint-Pol-Roux, d'Edmond  
 « Haraucourt, de Paul Vérola, de Maurice  
 « Maeterlinck, de Maurice Beaubourg, de Paul  
 « Claudel, de Jules Bois, d'André Suarès, *enfin*  
 « *et surtout* de Henry Bataille, viennent sous la  
 « plume. Les *Poèmes*, de Verhaeren, témoignent  
 « d'une attention nouvelle accordée à la syn-  
 « thèse idéaliste de la vie collective qui n'avait  
 « point retenu des maîtres tels que Henri de  
 « Régnier et Francis Vielé-Griffin. Celle-ci se  
 « marque particulièrement dans le Roman : si  
 « nous en exceptons cinq chefs-d'œuvre, *Sé-  
 « bastien Roch*, de M. Octave Mirbeau, *les  
 « Oiseaux s'envolent, les fleurs tombent*, de  
 « M. Elémir Bourges, *le Voyage de Shakespeare*,  
 « de M. Léon Daudet, *l'Empreinte*, de M.  
 « Edouard Estaunié, la première partie de *Jean-*

« *Christophe*, de M. Romain Rolland, tous les  
 « romans de synthèse idéaliste se rapportent à  
 « l'étude des ensembles sociaux : romans d'his-  
 « toire, tels que *l'Agonie* et *Byzance*, de Jean  
 « Lombard, *Aphrodite*, de M. Pierre Louys, *Etre*,  
 « *Bazile et Sophia*, *le Temps et la Vie*, de M. Paul  
 « Adam, *le Bon Plaisir*, de M. Henri de Régnier,  
 « *la Maison du Péché*, de M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre,  
 « *Monsieur de Clérambon*, de Maurice Main-  
 « dron ; — de préhistoire, tels que *Vamireh*,  
 « *Eyrimah*, *la Guerre du Feu*, de M. J.-H.  
 « Rosny ; — d'anté-histoire, tels que *l'Orient*  
 « *Vierge*, de M. Camille Mauclair, *les Lettres*,  
 « *de Malaisie*, de M. Paul Adam, *le Monde noir* et  
 « *la Nouvelle Europe*, de M. Marcel Barrière.  
 « Romans contemporains de M. Camille Le-  
 « monnier, de M. J.-H. Rosny ; *les Morticoles*,  
 « de M. Léon Daudet (1) ; *le Reporter* et *la*  
 « *Faiseuse de gloire*, de M. Paul Brulat ; *l'Ap-*  
 « *prentie*, de M. Gustave Geffroy ; *la Mater-*  
 « *nelle*, de M. Léon Frapié ; *les Dangers sociaux*,  
 « de M. André Couvreur ; d'autres, et au-dessus  
 « de tous, *le Mystère des Foules*, *Cœurs nou-*  
 « *veaux*, *la Force du Mal*, *le Trust*, de M. Paul  
 « Adam, — *Les Paysans*, *les Misérables*, *Sa-*  
 « *lammbô*, *l'Assommoir* ou *la Terre*, surprisent  
 « à leur époque : *l'interpsychologie* est présen-

(1) Sous une apparence de fable, ce livre synthétise bien la vie moderne.

« tement admise de tous : l'industrie, l'agricul-  
 « ture, l'armée, les plaies sociales telles que la  
 « presse, l'alcoolisme, les élections, tout cela  
 « offre un thème de développements réalistes  
 « ou épiques, et personne ne s'en étonne plus.

« La littérature moderne se consacre donc  
 « presque uniquement à la peinture de la vie  
 « collective. Et, de plus en plus, cette peinture  
 « est presque épique où s'idéalise le sentiment  
 « robuste et fécond de la vie nationale. *La Force*  
 « et *la Ville inconnue*, de M. Paul Adam, *la Nou-*  
 « *velle Europe*, de M. Marcel Barrière, méritent  
 « d'être dites les œuvres mères des idées régé-  
 « nératrices de la Nation. Un culte semblable  
 « de la civilisation gallo-romaine, une même  
 « ferveur pour la pensée méditerranéenne ani-  
 « ment *le Sang des races*, de M. Louis Bertrand,  
 « *les Civilisés*, de M. Claude Farrère, *la Sara-*  
 « *bande*, de MM. Marius-Ary Leblond, *les Co-*  
 « *lons*, de M. Robert Randau. Dans *les Mé-*  
 « *tèques*, M. Binet-Valmer avertit notre prudence  
 « de se mettre en garde contre les parasites qui  
 « subsistent aux dépens de la France. Dans *la*  
 « *Peur de vivre*, *les Roquevillard*, M. Henry  
 « Bordeaux affirma la nécessité d'une réaction  
 « de l'âme française contre les dissolvantes in-  
 « filtrations étrangères. Une littérature vérita-  
 « blement nationale se constitue, expression ar-  
 « tistique du grand mouvement qui secoue de  
 « leur torpeur les élites et les foules françaises,

« leur fait reprendre conscience du passé de la  
« Nation, de son rôle, de sa mission. — De cette  
« transformation salutaire, M. Paul Adam fut, dès  
« 1895, l'initiateur de génie. Ce maître est pour  
« nous, Français, ce qu'un Kipling est pour  
« l'Angleterre, un d'Annunzio pour l'Italie, un  
« Perez Galdoz pour l'Espagne. Il est notre  
« grand écrivain national. Par son œuvre égale  
« aux plus belles, par la noblesse de sa vie  
« vouée tout entière au triomphe des justes  
« causes, il est l'honneur et la gloire du pays.  
« Il fut le premier à donner la traduction litté-  
« raire de l'impérialisme français qui s'élabore  
« enfin. Impérialisme qui est le nécessaire  
« contre-poids que devait apporter le Droit pre-  
« nant les armes contre la Force, trop longtemps  
« maîtresse tyrannique du Droit. Tendance ma-  
« gnifique, s'affirmant en tenace volonté, qui ca-  
« ractérise le meilleur des jeunesses actuelles,  
« instruites et douées, loyales et courageuses,  
« décidées à faire justice des arrivismes cy-  
« niques et des vanités stupides. Jeunesses qui  
« s'imposeront dans les lettres par les poèmes  
« épiques d'un Robert Veyssié, en qui *l'Hymne*  
« à la France, *l'Harmonie*, *la Lumière*, *le*  
« *Bonheur*, autorisent à mettre tous les es-  
« poirs ; les synthèses philosophiques d'un  
« Marc Saunier, d'un Jean Muller. L'avenir  
« littéraire appartiendra aux aèdes ou aux  
« théoriciens des collectivités unies par le

« sentiment autour des idées de l'Elite. —  
« Et c'en sera, nous l'espérons, à jamais  
« fini des intimistes, des sensitifs, des humo-  
« ristes, des ironistes, de tous ceux dont l'im-  
« puissance intellectuelle et physique s'efforce  
« vers la virtuosité scolaire d'une imitation  
« d'exceptionnels talents, supérieurs au genre  
« qu'ils illustrèrent, un Francis Jammes, un Ch.  
« Louis Philippe, un Georges Courteline, un  
« Jules Renard. Car il n'y a pas, chez ceux  
« qui formeront la vraie littérature de demain,  
« seulement le culte de l'idée, mais aussi celui  
« de l'action, de la vie totale. En même temps  
« que les bouffons discoureurs, on balaiera les  
« eunuques vicieux et couards. Et c'est là qu'il  
« faut voir le véritable retour au classicisme :  
« on revient à la nature gallo-romaine elle-  
« même, telle qu'elle s'épanouit dans la Renais-  
« sance catholique et païenne des xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup>  
« siècles. Les littératures seront l'expression  
« d'une vie française ne se modelant pas plus  
« sur Frankfort que sur Genève. »

## CHARLES-HENRY HIRSCH

*Par la fécondité de son labeur, la variété de ses dons et l'originalité de sa forme, M. Charles-Henry Hirsch tient une place brillante parmi les jeunes romanciers contemporains. Le Sang de Paris, — qu'il vient de publier, — s'apparente aux plus beaux poèmes romanesques consacrés à la Ville, et marque des qualités qui sont d'un maître.*

Tout en nous accueillant fort aimablement, l'auteur de *Pantins et ficelles*, ne dissimule pas que les enquêtes du genre de la nôtre lui semblent totalement dépourvues d'intérêt : « Les auteurs ne s'en occupent pas ; quant aux critiques !... » M. Hirsch ne paraît nourrir qu'une estime assez médiocre à l'égard de ceux qui se contentent de regarder travailler leurs semblables.

Comme nous lui parlons de la tendance au roman fade et moralisateur qui se manifeste actuellement :

« Il n'y a là, dit-il, qu'un courant superficiel

« et qui ne mérite pas d'être pris au sérieux.  
 « Ceux qui le représentent se réclament du  
 « classicisme ; en réalité, ce sont des acadé-  
 « miques et non des classiques.

« La grande tradition du roman français me  
 « semble marquée par des œuvres comme *La*  
 « *Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*, *Les Liai-*  
 « *sons dangereuses*, le monument qu'a élevé  
 « Balzac, les livres de Flaubert et de Zola. Il  
 « entre de plus en plus de vie dans ce roman  
 « et Balzac, notamment, lui a fait réaliser de  
 « grands progrès en y introduisant la question  
 « d'argent. Il ne faut pas confondre, d'ailleurs,  
 « la vie avec le document. Ce fut la grande  
 « erreur de Goncourt ; la chose vivante, trans-  
 « portée telle quelle dans le livre n'est plus  
 « vivante ; une recreation est nécessaire. »

— On aperçoit aussi, ces derniers temps, un  
 retour au moins théorique au roman d'analyse.  
 Estimez-vous qu'il y ait là une voie féconde  
 pour le genre ?

« Si vous parlez du roman dit psychologique,  
 « je pense que ceux-là seuls en font, qui sont  
 « foncièrement stériles et incapables d'inven-  
 « ter une histoire. Or, il faut une histoire pour  
 « distraire, et la grande, la seule mission du  
 « romancier comme de l'écrivain, c'est de dis-  
 « traire.

« Le roman, conclut M. Hirsch, comportera  
 « toujours davantage de passion, de réalité,

« d'idéal, et il constituera aussi un document  
« d'histoire contemporaine. »

L'auteur du *Crime de Potru soldat*, ne voit rien de bien nouveau dans les éditions à bon marché d'à présent. Sans parler des classiques de la Bibliothèque nationale, les romans se vendaient fréquemment jadis par livraisons. Le goût du public ne lui semble pas non plus devoir produire un abaissement du niveau littéraire. Ce goût apparaît aujourd'hui bien supérieur à ce qu'il était jadis ; Balzac n'était pas lu de son temps, ni même immédiatement après sa mort : on lui préférait Charles de Bernard. On ne le lit guère que depuis une vingtaine d'années.

M. Hirsch nous parle encore de ces littérateurs qui bornent le monde à leurs vues, à leurs goûts d'oisifs cultivés, sans se douter qu'ils ne forment qu'une minorité imperceptible et ridicule auprès de l'immense peuple qui travaille, et à ce propos, il déclare voir dans Zola le tableau le plus exact, quoique un peu prophétique parfois, du second Empire.

## GUSTAVE KAHN

*Un des pères du mouvement symboliste et son commentateur le plus autorisé. En dehors de ses œuvres, il s'efforce par la parole et par la plume de situer l'effort et l'apport de sa génération littéraire dans le domaine poétique en l'adaptant au mouvement de la vie et avec la prudence que confère la maturité.*

Au début de notre conversation, l'auteur des *Palais nomades* évoque le souvenir des débuts de l'interview à deux personnes, dont il fut victime : un couple de jeunes gens qui enquêtaient sur l'influence du matérialisme dans les arts, voilà quelque vingt ans, trahirent en effet sa pensée avec la désinvolture la plus entière, en le représentant, lui, disciple de La Mettrie, comme un farouche idéaliste. Nous nous empressons de lui donner à ce sujet les assurances les plus complètes, touchant notre sincérité dans la reproduction des opinions exprimées, et comme nous l'interrogeons sur le rôle du symbolisme quant à l'inspiration poétique et au choix des thèmes :

« Les premiers symbolistes, dit-il, tendaient à  
 « mettre en poésie ce qui ne leur paraissait pas  
 « susceptible de s'exprimer en prose. Mallarmé  
 « voyait dans le vers le mot d'une langue, d'une  
 « expression spéciale. Il me semble qu'on ait,  
 « en commençant, restreint le champ poétique  
 « pour gagner en intensité. Plus tard, chacun  
 « l'élargit dans le sens qui lui convenait. »

— Mais n'y a-t-il pas eu une réaction contre  
 la tendance fâcheuse des Parnassiens à limiter  
 le domaine poétique, à cataloguer les thèmes ?

« Remarquez, nous répond M. Gustave Kahn,  
 « que les Parnassiens eux-mêmes réagissaient  
 « contre le relâchement, le flux versifié des La-  
 « martiniens qui faisaient de la poésie à tout  
 « propos et hors de propos. Sans doute on peut  
 « leur reprocher le faux marbre : ils feutraient  
 « le mannequin. Mais la forme qui leur était  
 « imposée, celle de la Gazette poétique, entre  
 « pour beaucoup dans leurs défauts. En tous  
 « cas nous avons tort, vers 1885, de ne voir  
 « dans le Parnasse qu'une fin, une transition.  
 « En réalité, ils faisaient du neuf, même quand  
 « ils décrivaient un vase japonais, et puis on  
 « trouve souvent dans leurs vers l'expression  
 « d'une personnalité, d'un tempérament : Le-  
 « conte de Lisle, par exemple, en maintes pièces,  
 « *transpose*, comme nous l'avons fait, ses sou-  
 « venirs, ses rêves. Le Parnasse aurait fait plus  
 « de cas d'un Clovis Hugues qui manifestait

« de la personnalité que d'un... mettons Autran  
 « pour ne pas parler des vivants. Ce n'était pas  
 « une école fermée mais un courant qui a eu de  
 « très grands poètes. »

M. Gustave Kahn nous déclare qu'il ne croit pas, d'ailleurs, aux écoles ou à leur influence.

« Lorsque Vigny fit paraître ses poèmes grecs  
 « on prétendit qu'il les avait antidatés et qu'il  
 « connaissait les manuscrits de Chénier récem-  
 « ment mis au jour. C'est probablement inexact,  
 « et je crois que quand bien même Chénier  
 « n'aurait pas existé, un mouvement littéraire  
 « néo-grec se serait développé, déterminé comme  
 « celui auquel nous avons assisté avec Pierre  
 « Louys et d'autres, par des découvertes, des  
 « voyages, etc... »

— Les grands courants seraient donc en littérature la seule réalité ?

« Oui, et ils apparaissent soumis à la loi  
 « d'action et de réaction. Alors que domine le  
 « lyrisme romantique, le roman d'observation  
 « naturaliste se prépare, celui-ci à son tour en-  
 « gendre une tendance opposée parce qu'on se  
 « lasse non pas tant du procédé — nous respec-  
 « tions Flaubert et aimions les Goncourt — que  
 « de l'accumulation des œuvres, et c'est pour-  
 « quoi on s'en prenait à Zola. »

M. Gustave Kahn ajoute :

« Adam et Moréas d'une part, Laforgue et  
 « moi de l'autre, nous nous sommes rencontrés

« dans une certaine communauté de tendances ;  
 « il y avait des divergences bien plus impor-  
 « tantes... »

— Comme la suite l'a prouvé !

« Oui, tenez, je ne vois qu'une école qui  
 « mérite ce nom, celle de Malherbe. Eh bien !  
 « son grand poète c'est Racan, et non Malherbe. »

\* \* \*

Nous interrogeons ensuite l'auteur des *Palais Nomades* sur l'apport le plus manifeste du symbolisme, les transformations de l'expression poétique auxquelles il attache particulièrement son effort.

« Le vers libre, nous répond-il, ne se présente  
 « pas en révolutionnaire, en conquérant militant.  
 « On a dit de lui avec assez d'humour et de  
 « justesse que son droit à la liberté allait jus-  
 « qu'à être régulier. Remarquez que nous  
 « n'avons jamais formulé de prosodie. »

— Cependant, actuellement, les études de Robert de Souza...

« Oui, une tendance se manifeste en ce sens ;  
 « parallèle, d'ailleurs, au progrès de la phoné-  
 « tique qui était en enfance à l'époque de nos  
 « débuts. A peine si quelques élèves de l'école  
 « des Hautes-Etudes, dont Louis Havet, que  
 « nous rencontrons parfois, commençait à s'en  
 « occuper.

« J'ai dit ailleurs à ce sujet qu'aujourd'hui la  
 « langue française paraissait avoir perdu ses ac-  
 « cents divers ou plutôt pris à Paris un accent  
 « neutre ; qu'il fallait nous attacher en consé-  
 « quence surtout à ce qu'on pourrait appeler  
 « l'*accent d'impulsion* qui n'est pas identique  
 « dans le langage courant et dans l'expression  
 « lyrique. Je crois à l'avenir et aux progrès  
 « du vers libre, mais ils se feront lentement ;  
 « jusqu'ici l'éducation du jeune homme impose  
 « à son oreille l'alexandrin : il n'en sera plus  
 « de même lorsqu'il connaîtra les poètes con-  
 « temporains. »

Dans ce progrès du vers libre, M. Kahn aperçut, il y a quelques années, un temps d'arrêt dû à l'influence de Heredia. Richepin, selon lui, agit également beaucoup sur le Midi. Mais aujourd'hui la marche en avant est reprise sous l'influence très active de Laforgue, Bataille, Jammes. A propos des jeunes poètes et de Nicolas Beauduin qui, dit-il, « reste toujours orateur » le théoricien du vers libre remarque que celui-ci peut prêter à l'éloquence : « Il ne supprime pas la rime, d'ailleurs, il la multiplie. »

Comme nous venons à parler de Verhaeren et de sa transposition de la vie collective, le poète du *Livre d'Images* nous fait remarquer ce souci qu'ont souvent manifesté les symbolistes de *délocaliser* en quelque sorte leurs visions. *Les Villes Tentaculaires*, pour lesquelles Londres

servit de modèle, ne s'appliquent point précisément et particulièrement à Londres. C'est à cette même préoccupation qu'obéit un Henri de Régnier en choisissant un décor ou des sujets grecs, d'autres en usant d'accessoires moyen-âgeux. On n'a pas toujours bien compris sur ce point l'intention des symbolistes ; il est vrai que là comme ailleurs le poncif n'a pas tardé à apparaître.

Au sujet des éditions à bon marché et de leur mise en pratique pour ce qui est de la poésie, M. Gustave Kahn nous cite l'exemple de l'Allemagne, où telle œuvre poétique contemporaine publiée à 1 mark 25, atteint un tirage auquel nos romanciers les plus mondains et les plus choyés des salons n'osent aspirer. « Seulement, « conclut-il en nous reconduisant, en Angleterre, « en Allemagne on s'ennuie, alors on lit beau- « coup, tandis que chez nous... »

## GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS

*M. Gérard de Lacaze-Duthiers, critique, esthéticien et philosophe, outre de nombreux articles dans la plupart des journaux et revues d'art, depuis plus de quinze ans, où il n'a cessé de prendre la défense des novateurs et des créateurs, a publié comme principaux ouvrages : L'Idéal Humain de l'Art, La Découverte de la Vie, L'Unité de l'Art, Le Culte de l'Idéal ou l'Artistocratie, La Liberté de la Pensée.*

« ... En littérature, il y a ceux qui ont du  
« talent, et ceux qui n'en ont pas. Ces derniers  
« surtout occupent toutes les places, accaparent  
« tous les emplois. Ils sont les arbitres du  
« goût. On écoute leurs sornettes. Que de mer-  
« veilleux efforts perdus, à cause de leur œuvre  
« néfaste ! Supposons qu'à leur place soit le

« talent, que la vraie critique se substitue, dans  
 « la presse, à la pseudo-critique des défauts  
 « ou de la documentation étroite, — quelle vic-  
 « toire éclatante pour l'art, quel triomphe pour  
 « nos idées ! Au lieu de cela, les artistes sin-  
 « cères en sont réduits à travailler dans l'om-  
 « bre ; ils restent isolés. Autour d'eux s'étend  
 « l'odieuse conspiration du silence. Une zone  
 « d'indifférence limite leurs efforts. Et la mé-  
 « diocrité, toute-puissante, règne sur les es-  
 « prits. On ne lit plus. On ne pense plus. On  
 « n'écrit plus. A la place d'écrivains, nous avons  
 « des « saboteurs ».

« Ces tardigrades de la pensée et de l'art, re-  
 « présentent dans la société l'élément dangereux  
 « par excellence. Les charlatans ont tous les  
 « honneurs. Quelques indépendants voient le  
 « danger, et ont le courage de le signaler au  
 « peuple abêti. Soutenus par la finance et la  
 « politique, ces deux forces négatives qui, en  
 « s'unissant, éternisent le triomphe de la lai-  
 « deur, les efforts d'une minorité agissante et  
 « pensante sont paralysés, et risquent d'échouer.  
 « Cependant, il ne faut pas, sous prétexte que  
 « les tendances de la masse, des officiels, des  
 « maîtres, se valent en laideur et en égoïsme,  
 « renoncer à l'action, à la lutte, à la création  
 « esthétique. Le Poète, obligé de s'isoler, songe

« constamment au peuple, et l'aime, malgré ses  
« défauts. A ses côtés, le critique formule des  
« vérités esthétiques, bonnes à entendre. Et len-  
« tement s'ébauche une littérature de pensée et  
« d'action, qui est « révolutionnaire » parce  
« qu'elle retourne à la grande tradition de l'art.  
« Seules valent les « tendances » de ceux qui  
« cherchent, ne se contentent pas d'imiter et  
« de copier. Seul mérite d'être examiné l'effort  
« de la jeunesse, qui veut être soi-même, et con-  
« tinue les « aînés » en ne les imitant pas.

« Or, les tendances des esprits novateurs, des  
« âmes ardentes d'artistes, des consciences li-  
« bérées, sont en désaccord avec tout ce qui  
« nous est offert sous le nom de littérature par  
« de pseudo-penseurs. En désaccord sur toutes  
« les questions, politiques, économiques, so-  
« ciales, l'élite de la jeunesse littéraire désire  
« une vie plus belle et plus noble, d'où la poli-  
« tique sous toutes ses formes sera chassée, où  
« la finance n'obligera plus l'art à se prostituer,  
« où l'iniquité ne sera plus qu'un souvenir.  
« Un grand souffle d'humanité et de bonté anime  
« la jeune littérature, qui doit avant tout attirer  
« l'attention de la critique. Des écrivains réa-  
« lisent la découverte de la vie, embellissent  
« l'humanité par leurs œuvres, pratiquent le  
« culte de l'idéal et la liberté de la pensée, et  
« leurs noms seront glorieux demain. Par des  
« chemins différents, tous vont au même but :

« la glorification esthétique de la vie. Des groupes émergent les individus. Eux seuls comptent par les œuvres qu'ils produisent.

« Il n'y a qu'un parti en littérature : celui de la beauté. Le reste patauge et ne vaut pas la peine qu'on s'y attarde. Dans ce parti, qui n'a rien des appétits, des égoïsmes, des laidours que nous constatons dans tous les partis, ont droit de prendre place toutes consciences qui ne consentent pas à se laisser acheter, qui refusent de considérer comme un commerce, une façade ou un document, une forme de la politique et un moyen de parvenir, l'art et la littérature.

« Des poètes nobles, généreux, proclament leur droit de « vivre leur vie », et si une telle formule a un sens, c'est bien dans le domaine de l'art, car les médiocres n'ont pas le droit de « vivre leur vie ». Elle ressemble au néant. Des poètes ? Dirai-je toute l'admiration que j'éprouve pour Nicolas Beauduin, dont l'œuvre considérable, dont le « paroxysme » héroïque rend enfin à la poésie sa vraie fonction sociale, morale et humaine ? Nicolas Beauduin est un des plus beaux noms de la jeune littérature poétique.

« Il y a aussi Florian-Parmentier. Il y a la horde des « Loups », avec Jean Ott et Belval-Delahaye, Roger Dévigne, l'auteur des *Bâtisseurs de Villes*, un poème tout à fait « vision-

« naire », qu'on lira et qu'on relira, quand on  
 « aura cessé de faire du sport et de la politique.  
 « Je ne veux oublier ni Jules Romains, Georges  
 « Duhamel, René Arcos, ni Paul Fort, ni la  
 « jeune « bande » des « aristocrates », déci-  
 « dés à tout pour que triomphent leurs idées.  
 « Cette année a vu éclore de nouvelles œuvres  
 « d'un ancien, Fernand Hauser : *Le Mystère des*  
 « *Mois, L'Épopée Balkanique*, Fernand Hauser,  
 « qui est toujours jeune, et qui présente ce  
 « spectacle extraordinaire, unique, dans la  
 « presse, d'un journaliste qui est resté un vrai  
 « poète.

« Dans le roman, même richesse, avec Nonce  
 « Casanova, qui demeure artiste dans toutes les  
 « formes variées de « son » roman, où la plus  
 « scrupuleuse observation s'allie à l'imagination  
 « la plus somptueuse ; Gabriel Clouzet, Jacques  
 « Nayral, et quelques autres.

« Le théâtre subit aussi une évolution. Mais  
 « je devrais surtout préciser ici les tendances  
 « de la jeune critique, puisque cette forme d'art  
 « est l'objet de ma plus constante préoccupation.  
 « Toute une phalange de jeunes penseurs est  
 « en train de donner à la critique une « valeur »  
 « nouvelle, d'en faire une « création ». Gaston  
 « Sauvebois, avec *L'Équivoque du Classicisme*  
 « et *Après le Naturalisme* ; Alexandre Merce-  
 « reau, avec *La Littérature et les Idées Nou-*  
 « *velles*, et d'autres esthéticiens, essayistes, écri-

« vains d'art, infusent à la littérature amaigrie,  
« appauvrie, de la santé, de la beauté. La cri-  
« tique sauvera les lettres du dilettantisme et  
« du scepticisme. »

## GEORGES LE CARDONNEL

*La vaste enquête qu'il sut mener à bien, avec M. Charles Vellay, en 1905, restera comme un document indispensable à consulter pour tous ceux qui voudront étudier la littérature que le XIX<sup>e</sup> siècle finissant léguait au XX<sup>e</sup>. Depuis La littérature nouvelle, M. Georges Le Cardonnel a fait preuve de fines qualités d'observation dans son roman Les Soutiens de l'Ordre ; il a entrepris également d'importantes campagnes littéraires dans le Gil Blas, Paris-Journal et les Marges.*

« Je ne vois pas aujourd'hui d'écoles litté-  
« raires, mais des groupes formés le plus sou-  
« vent par des hasards de relations ou de colla-  
« borations aux mêmes revues. J'avoue, par  
« exemple, que je cherche en vain ce qui peut  
« rapprocher un André Gide d'un Paul Claudel,  
« et cependant tous les deux font partie de la  
« *Nouvelle Revue Française*. Le premier qui  
« écrit dans une langue classique très pure est  
« l'un des plus beaux produits littéraires qu'ait  
« jusqu'ici donné le protestantisme français : son

« protestantisme est tempéré d'ailleurs par une  
 « sorte d'amateurisme qui n'est pas sans élé-  
 « gance. Claudel au contraire est à la fois un  
 « grand barbare et un catholique absolu.

« Un groupement qui sait exactement ce qu'il  
 « veut et dont on ne peut nier l'influence, c'est  
 « celui de *la Revue Critique des Idées et des*  
 « *Livres*. Vous trouverez là Clouard, André du  
 « Fresnois, Eugène Marsan, Raoul Monier, Jean-  
 « Marc Bernard, d'autres encore. On peut ne  
 « pas partager toutes les opinions littéraires de  
 « Clouard et trouver par exemple qu'il fut in-  
 « juste pour Henri de Régnier, mais il est vrai-  
 « ment le fils littéraire de Maurras, avec, sou-  
 « vent, plus de largeur d'esprit que son maître.  
 « Ce groupement, vous le savez, voit dans le  
 « xvii<sup>e</sup> siècle français notre plus belle période  
 « classique.

« Un autre groupement qui me paraît assez  
 « homogène par ses tendances, au moins par ses  
 « tendances d'esprit, c'est celui que forme le  
 « jeune groupe spiritualiste, où je vois François  
 « Mauriac, André Lafon, Vallery-Radot, Martial  
 « Piéchaud, Ch. Francis Caillard, pour ne citer  
 « que ceux-là. Je me demande seulement pour-  
 « quoi ces jeunes écrivains s'appellent spiri-  
 « tualistes et non point nettement catholiques.  
 « Je vois là une sorte de timidité d'esprit, et  
 « j'avoue que ce nom de spiritualiste ne me  
 « dit rien qui vaille. Je crains que de ce spiri-

« tualisme à mi-côte, ne sorte une littérature  
« édulcorée, à l'usage des vieilles demoiselles  
« de province. Voyez-vous, dans cette voie là, il  
« faut aller jusqu'au bout si l'on ne veut pas  
« rester médiocre. Cependant, je sais parmi ces  
« jeunes gens, notamment un bien joli talent :  
« vous verrez quel conteur de la vie intérieure  
« fera Martial Piéchaud.

« Ce qui m'apparaît caractéristique, c'est que  
« tous les jeunes écrivains ou presque, se ré-  
« clament du classicisme, mais ils ne s'enten-  
« dent guère sur la définition de ce classicisme.  
« Ainsi les écrivains qu'on a groupés à tort,  
« paraît-il, sous la dénomination d'*unanimistes*,  
« se proclament volontiers, eux aussi, clas-  
« siques, et ils n'aiment guère, semble-t-il, le  
« classicisme tel que le comprend *la Revue*  
« *Critique des Idées et des Livres* ; ils ne s'en-  
« tendent guère non plus avec les jeunes écri-  
« vains de *la Renaissance Contemporaine*. Ah !  
« ce nom de classique, si discuté, a grand succès  
« aujourd'hui. Il n'en était pas de même, il y  
« a quelques années, en 1905, par exemple.  
« Je me rappelle quel ahurissement nous cau-  
« sions chez beaucoup, Charles Vellay et moi,  
« quand au cours d'une enquête semblable à la  
« vôtre, nous demandions à nos intéressés :  
« Croyez-vous à une renaissance classique ? »  
« Nous savions bien ce que nous faisons alors,  
« le présent le prouve. Moréas qui venait de

« terminer les *Stances*, se proclamait depuis  
 « longtemps un classique, mon frère Louis Le  
 « Cardonnel venait de réunir ses poèmes, et un  
 « jour, d'après les dates de ses pièces, on re-  
 « connaîtra qu'il fut le premier classique du  
 « symbolisme. Charles Morice qui, dès 1885,  
 « avait prévu cette renaissance, lui, ne s'étonna  
 « pas non plus de notre question.

« Je crois, que dans cette tendance actuelle  
 « à rechercher à être classiques, et malgré des  
 « divergences sur la définition du mot, il faut  
 « voir le désir chez les meilleurs parmi les nou-  
 « veaux écrivains, de ne plus se contenter d'un  
 « à peu près » dans leurs œuvres ; chacun veut  
 « s'efforcer de donner une forme aussi défini-  
 « tive que possible à l'expression de sa pensée ;  
 « on ne veut plus « truquer ». Je crois d'ailleurs  
 « qu'un écrivain se rattache à la grande tradi-  
 « tion classique française pour l'enrichir, chaque  
 « fois qu'il approche de la perfection. Je vous  
 « disais tout à l'heure que Claudel est un bar-  
 « bare, mais dans ses meilleures pages, il de-  
 « vient classique, et alors il est génial. Le ma-  
 « lheur est que, s'il n'avait donné que de telles  
 « pages, on le considérerait avec moins d'en-  
 « thousiasme dans certains groupes ; dans notre  
 « petit monde littéraire, et cela est inconscient,  
 « ce qu'on pardonne le moins, c'est d'arriver  
 « du premier coup à une certaine perfection.  
 « Je crois qu'un écrivain touche à la perfec-

« tion française et par conséquent fait une  
« œuvre classique, chaque fois qu'ayant quel-  
« que chose à dire, car c'est la première condi-  
« tion qu'on oublie souvent, la matière de son  
« œuvre se présente, comme d'elle-même, sous  
« un aspect d'éternité, avec une préoccupation  
« de beauté française dans l'ensemble et le dé-  
« tail : car il y a une beauté française faite de  
« la réunion de qualités d'ordre, de mesure d'eu-  
« rythmie, d'observation, et aussi de clarté :  
« qualités qui sont celles de notre race et dont  
« nous devons continuer de donner l'exemple au  
« monde, et que nous devons nous garder de  
« perdre sous prétexte de vouloir devenir mon-  
« diaux. Mais comme je le disais, lors de l'en-  
« quête menée jadis à *Paris-Journal* sur la Re-  
« naissance de l'idéal classique : « Je crois que  
« chaque époque a son classicisme, réalisé en  
« des œuvres fort diverses, mais où se retrou-  
« vent les mêmes qualités. Le meilleur d'Alfred  
« de Vigny, de Hugo, de Lamartine, de Musset,  
« de Stendhal, Mérimée, Sainte-Beuve, Benja-  
« min Constant, Fromentin, tout Flaubert, se  
« relie à la grande tradition classique fran-  
« çaise. »

« Nous sommes aujourd'hui à un carrefour  
« où aboutissent des routes qui furent glo-  
« rieuses ; nous ne sommes pas encore très loin  
« du romantisme, au surlendemain du natura-  
« lisme et au lendemain du symbolisme qui

« fut une manière de romantisme, et l'occasion  
 « d'une invasion fort intéressante de barbares,  
 « car la France reste un pays de grande in-  
 « vasion, mais ces invasions au lieu d'être ter-  
 « ritoriales, si l'on peut dire, sont plus souvent  
 « aujourd'hui intellectuelles. Tandis qu'un Ana-  
 « tole France, par des œuvres harmonieuses et  
 « mesurées, empêchait, même au moment des  
 « pires extravagances, que fût brisée la chaîne  
 « de notre grande tradition, un Barrès s'ap-  
 « prêtait à nous ramener par un élargissement  
 « du culte du *Moi* à l'amour de notre terre et  
 « de tout ce qu'elle enseigne, un Maurras nous  
 « rappelait à l'amour d'une antiquité qui nous  
 « apprît à ordonner nos richesses, un Mithouard  
 « nous apprenait à aimer ces richesses mêmes  
 « dans ce qu'elles ont de plus particulier à notre  
 « sol ; il nous rappelait que nos ancêtres avaient  
 « trouvé l'art gothique ; un Charles Morice, car  
 « il ne faut pas oublier tout ce qu'à fait ce  
 « maître qu'on veut trop ignorer, toutes les  
 « idées qu'il a semées, un Charles Morice, dis-je,  
 « dénonçait, dès 1885, tout ce que le roman-  
 « tisme, le naturalisme, ce que l'on appelait  
 « alors le symbolisme, avaient d'incomplet, et  
 « il prévoyait une littérature d'expression syn-  
 « thétique. Il écrivait que le XVII<sup>e</sup> siècle se  
 « préoccupe seulement de réalités idéales, que  
 « le romantisme fut le triomphe du sentiment,  
 « le naturalisme de la seule sensation. Il aurait

« pu ajouter que le symbolisme se préoccupait  
« uniquement de l'idée cachée sous toute forme  
« sensible. Je crois qu'aujourd'hui, sous peine  
« d'imiter les œuvres de ces moments divers,  
« d'une belle époque littéraire, il faut nous ef-  
« forcer vers une synthèse de tout cela. Pour-  
« quoi ne verrions-nous pas des œuvres qui  
« exprimeraient l'homme et la nature vu par  
« un homme complet? De telles œuvres seront  
« classiques si la vision de l'artiste est présen-  
« tée sous un aspect d'éternité, avec une préoc-  
« cupation constante de beauté dans l'expres-  
« sion du détail et de l'ensemble. »

Comme nous parlions de divers écrivains, M. Georges Le Cardonnell nous dit :

« On est injuste pour notre temps qui compte,  
« sans parler d'un Anatole France, d'un Jules  
« Lemaître, d'un Maurice Barrès à qui le grand  
« public rend depuis longtemps justice, des écri-  
« vains, comme un Elémir Bourges, un Henri  
« de Régnier, les Rosny, un Maurras, un Charles  
« Morice, un Rémy de Gourmont, un Paul Adam,  
« un Mithouard, un Maurice Maeterlinck, un  
« Pierre Louys, un René Boylesve qui a con-  
« tribué à la Renaissance du roman français,  
« un André Gide, des conteurs ou romanciers  
« comme Louis Dumur, Maurice Beaubourg,  
« Louis Bertrand, Claude Farrère, Colette Willy,  
« Rachilde, Gérard d'Houville, des poètes si va-  
« riés depuis Verhaeren, Francis Vielé-Griffin,

« Raymond de la Tailhède, La comtesse de  
 « Noailles, Francis Jammes, Paul Claudel, jus-  
 « qu'à Paul Fort, Saint-Georges de Bouhéliér,  
 « Paul Souchon et Fernand Gregh. Je vous cite  
 « ces noms, sans ordre, et sans tenir compte de  
 « mes préférences esthétiques, simplement pour  
 « vous montrer toute la richesse du jardin litté-  
 « raire français. Il faudrait encore penser aux  
 « historiens, aux savants, aux philosophes. On  
 « peut être un savant ou un philosophe et avoir  
 « des qualités de grand écrivain. Nous en avons  
 « la preuve avec un naturaliste comme Fabre,  
 « des philosophes comme Bergson et Boutroux.

« Et voici maintenant qu'une génération nou-  
 « velle atteint l'âge des belles réalisations. Un  
 « roman comme *La Turquie*, d'Eugène Montfort,  
 « mériterait le succès des meilleurs livres de  
 « Maupassant, et lisez-donc *En flânant de Cadix*  
 « à *Messine* ! Il y a en Montfort un romantique  
 « et un naturaliste qu'un fort classicisme par-  
 « vient à harmoniser. Je tiens les Tharaud  
 « avec *la Maîtresse servante* et leur admirable  
 « *Fête Arabe*, comme ayant des qualités de très  
 « grands écrivains. Et Paul Léautaud qui, si spi-  
 « rituel, si vivant, pourrait être, s'il voulait pro-  
 « duire davantage, un nouveau Stendhal : on n'a  
 « d'ailleurs pas l'air de s'en douter. Je m'en vou-  
 « drais de ne pas vous citer encore, entre autres,  
 « Toulet, Gilbert de Voisins, Edmond Jaloux,  
 « Francis de Miomandre, Cyril Berger, le dé-

« licieux Jean Giraudoux, Marguerite Audoux,  
« Alphonse de Châteaubriant, Henri Bachelin,  
« Valery Larbaud, Franz Toussaint, Louis Per-  
« gaud, Jacques Copeau, André Billy, combien  
« d'autres, sans parler de cet étonnant entraî-  
« neur d'intelligences qu'est Charles Péguy.  
« Cette génération est d'ailleurs surtout une gé-  
« nération de prosateurs. Cependant, François  
« Porché, par exemple, a écrit des vers d'une  
« poignante humanité ; André Mary est un pur  
« poète dont la personnalité se dégagera de plus  
« en plus, et il y a encore Martineau, Guy-  
« Charles Cros, André Salmon d'une si déli-  
« cieuse fantaisie, Guillaume Apollinaire. Et  
« derrière cette génération une autre apparaît, et  
« j'en distingue ensuite encore une autre qui  
« déjà point et dont vous êtes. Mais ce qu'on  
« peut regretter, c'est qu'au milieu d'un si grand  
« nombre de talents d'âges divers, n'apparais-  
« se pas encore quelque grand esprit di-  
« recteur. »

Nous demandons : « Et les unanimistes ? »

« Je crois qu'ils ne veulent pas qu'on les con-  
« sidère comme une école. En tous cas, l'una-  
« nimisme, autant qu'on peut se rendre compte  
« des intentions des écrivains de ce groupe,  
« apparaît une exagération intéressante. Il est  
« bien certain que dans l'avenir, on ne pourra  
« plus écrire de roman vivant sans faire parti-  
« ciper au drame le milieu où celui-ci se joue,

« sans considérer les foules, les groupes hu-  
 « mains, comme des personnages collectifs doués  
 « d'une sorte d'automatisme. Ce que je dénie  
 « seulement aux unanimistes, c'est d'être des  
 « poètes. Ils m'apparaissent doués d'une cu-  
 « rieuse intelligence systématique mais dénués  
 « de sensibilité. Ils ont des cerveaux de chi-  
 « miste, ce qui n'est pas méprisables mais ne  
 « saurait convenir à des poètes. Ainsi Duhamel  
 « ne comprend rien à la poésie, et quand il  
 « s'évade de l'inintelligible, c'est pour tomber  
 « dans la platitude. Peut-être réussiront-ils au  
 « théâtre à donner des œuvres curieuses. Il  
 « y avait, paraît-il, de grandes qualités dans  
 « le premier acte de *l'Armée dans la Ville*, de  
 « Jules Romains qui est, lui, un véritable écri-  
 « vain en prose ; son roman, *Mort de Quelqu'un*,  
 « a apporté vraiment quelque chose de nouveau.  
 « Et voilà qui est si rare ! »

Comme nous nommons Paul Fort :

« C'est le prince des poètes ! s'écrie M. Georges  
 « Le Cardonnel. Mais il est délicieux. Il y a un  
 « livre admirable à extraire de ses quatorze vo-  
 « lumes. Il chante comme les arbres quand il  
 « fait du vent, et pour lui, il fait toujours du  
 « vent : c'est vous dire qu'il chante toujours.  
 « C'est un poète très original que je relis vo-  
 « lontiers à la famille de nos grands trouvères.»

Nous parlons de Nicolas Beauvuin.

« Ce jeune poète a certes une grande puis-

« sance verbale. Sa poésie me fait penser à un  
« flot. Il est très intéressant, mais rien de ce  
« qu'il écrit ne m'apparaît assez définitif. Je  
« crois d'ailleurs qu'un poète doit écrire peu,  
« car c'est, de sa part, prévoir l'irrésistible dé-  
« chet qui se produira dans son œuvre. Vigny  
« et Baudelaire ont peu produit ; le meilleur de  
« Hugo ferait un peu plus d'un livre à 3 fr. 50.  
« Même, de Verlaine, il ne restera guère que  
« le choix fait par Coppée. A propos de Nicolas  
« Beauvuin et de son groupe des *Rubriques*  
« *Nouvelles*, je crois qu'il conviendrait de ne  
« pas oublier cet esthéticien doublé d'un re-  
« marquable poète, Adolphe Lacuzon, dont l'in-  
« fluence a été considérable sur quelques es-  
« prits et sur ce groupe en particulier. Il a  
« donné de la poésie la plus belle définition  
« que je connaisse : « Le rôle de la poésie est  
« d'agrandir la conscience humaine au delà  
« même des vérités contrôlées. »

Nous en venons à notre dernière question, celle qui touche aux éditions à bon marché.

« Mais cela, nous répond-il, n'a littérairement  
« aucune importance. La littérature n'a rien à  
« faire avec l'industrie littéraire. Tout ce que  
« je puis vous dire c'est qu'un véritable écri-  
« vain fera toujours le livre qu'il aura du plai-  
« sir à faire. Il se peut que des circonstances  
« le gênent, le retardent, il en triomphera. Je  
« considère que celui qui n'écrit que pour sa-

« tisiaire le public n'est pas un écrivain. Ce  
« qui ne veut pas dire qu'on continuera à être  
« un écrivain lorsqu'on est illisible. Ne me  
« faites pas dire cette bêtise ! Je crois au con-  
« traire que les grands écrivains sont toujours  
« accessibles au public par un côté d'eux-  
« mêmes : chacun trouve simplement dans leurs  
« œuvres ce qu'il est capable d'y trouver. »

## SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

*Poète qui se plaît aux formes sculpturales, l'auteur du Masque de Fer exprime, dans ses vers, les angoisses et les élans d'une âme moderne. Il préside la Société des Poètes avec intelligence, impartialité et dévouement. Voici la lettre qu'il nous adresse :*

« Vous êtes terribles et charmants, ô enquê-  
« teurs ! Car vouloir connaître l'avis de tel ou  
« tel sur une question de pareille profondeur  
« est à la fois flatteur pour son jugement, mais  
« embarrassant pour sa modestie. Vous me  
« confirmez, il est vrai, que c'est particulière-  
« ment sur la poésie et sur le théâtre en vers  
« que vous me requérez de vous donner mon  
« sentiment. Le fait que je suis partie en la  
« cause m'oblige à une réserve particulière et  
« multiplie les causes d'erreur... Très sincère-  
« ment, il me semble que, en raison de ce que  
« toute manifestation de la pensée humaine,  
« et de l'art humain est soumise à une loi de  
« retour cyclique, c'est vers le plus ancien des

« quatre grands courants littéraires du XIX<sup>e</sup>  
« siècle que la poésie doit, par une oscillation  
« fatale, revenir. Or, quel est le plus ancien ?  
« Le Romantisme. Nous aurons donc des poètes  
« romantiques dans quelques années, puis des  
« poètes naturalistes, vingt ans après, puis un  
« nouveau Parnasse concomitant à ce natura-  
« lisme, vers 1960, puis un nouveau Symbo-  
« lisme, vers 1980, lequel provoquera naturelle-  
« ment une réaction classique, comme celle à  
« laquelle nous assistons, et un troisième Ro-  
« mantisme. En 2012, ça recommencera...

« Maintenant, vous savez, je vous dis ça,  
« mais je n'en sais rien du tout, et personne  
« n'en sait davantage... »

## LOUIS MANDIN

*M. Louis Mandin a donné des livres de poèmes dont le dernier, Ariel esclave, est d'une grande beauté, et d'une tenue littéraire très haute. Il prend une part active au mouvement littéraire, et « secrétarise » consciencieusement à la rédaction de Vers et Prose. Il nous déclare :*

« Vous m'avez demandé mon avis au sujet  
« des écoles littéraires et de l'avenir de la litté-  
« rature. La préface de mon dernier livre, écrite  
« en décembre 1910, vous indiquera, sous une  
« forme succincte, mon sentiment, qui n'a pas  
« varié.

« Je pense que, pour faire une œuvre nou-  
« velle et durable, il n'est pas nécessaire de  
« répudier les œuvres des époques précédentes.  
« Mais je pense aussi qu'il ne faut pas s'asser-  
« vir au passé, à aucun passé.

« Quant à notre époque à nous, je crois  
« qu'elle possède des matériaux si riches que,  
« si elle sait les employer, elle peut faire une  
« admirable création de vie et d'harmonie.

« Les grandes périodes de notre littérature,  
« depuis trois cents ans, travaillent pour elle.

« Les classiques ont fait un art de sage rai-  
« son. Chez des poètes comme Racine, il y a  
« autre chose aussi, c'est entendu. Mais, chez  
« Racine même, la passion la plus fouguese  
« s'exprime avec un ordre et une discipline  
« qui ont leur charme, mais qui font regretter  
« parfois le cri de la libre nature, les rugisse-  
« ments... de l'*Edipe*, de Sophocle, ou du *Lear*,  
« de Shakespeare. Nos classiques n'oublient  
« jamais qu'ils jouent devant le roi de l'éti-  
« quette, et devant une cour très spirituelle,  
« mais plutôt *trop* spirituelle, artificielle, hélas !  
« comme un peuple de courtisans, pour qui les  
« drames de la vie ne sont que des drames d'an-  
« tichambre et d'alcôve, dans un palais fermé  
« aux bruits du dehors.

« Les romantiques ont cassé les vitres et  
« fait entrer pêle-mêle dans le palais les par-  
« fums des bois et les rumeurs de la foule. Ils  
« ont bien fait. Mais ils ont failli mettre le feu  
« partout, et ils ont eu tort.

« Si les classiques n'oublient jamais la raison,  
« les romantiques l'oublient quelquefois, car ils  
« font prédominer le sentiment. Aux premiers,  
« nous devons surtout les qualités qui font la  
« belle prose ; au second, nous devons le ly-  
« risme, c'est-à-dire la poésie même.

« Le génie est heureusement une chose si

« complexe qu'il ne faudrait poser aucune con-  
« clusion absolue. Ainsi, le dix-septième siècle,  
« qui a surtout créé les qualités de justesse et  
« de raisonnement, c'est-à-dire de prose, nous  
« a pourtant donné des poètes comme Corneille,  
« Racine et La Fontaine, qui ont su mettre la  
« poésie au service d'un art de conversation.  
« Et le dix-neuvième, qui fut le siècle du ly-  
« risme, c'est-à-dire de la poésie pure, a ins-  
« piré des réalistes comme Balzac.

« Néanmoins, on peut dire en général que  
« chez les classiques il y a plus de cerveau et  
« chez les romantiques plus de cœur. Et chez  
« les symbolistes il y a surtout les sens. Un  
« symboliste s'attache surtout à faire sentir.  
« Et quelques-uns, poussant la doctrine à  
« l'excès, ont même voulu se borner à donner  
« la sensation, sans exprimer l'objet qui la  
« donne.

« Il me semble qu'aucune de ces écoles ne  
« doit être condamnée, mais qu'aucune non plus  
« ne peut nous suffire aujourd'hui. Je le répète,  
« elles nous ont laissé des matériaux admi-  
« rables. Prenez le cerveau des classiques, le  
« cœur des romantiques, la subtilité aiguë des  
« sens des symbolistes. Sachez faire de tout  
« cela une harmonie, et vous aurez, je crois,  
« l'homme de l'avenir.

« Ce doit être aussi l'art de l'avenir. Je suis  
« persuadé que l'art, à travers bien des tâton-

« nements, va vers une synthèse. L'art de de-  
« main ne sera ni la sécheresse savante des  
« classiques, ni l'impulsivisme souvent sans idée  
« des romantiques, ni les petites secousses d'un  
« certain symbolisme un peu trouble. L'art de  
« demain devra être une harmonie qui réunira  
« ce qui, jusqu'ici avait été divisé, pour le  
« plus grand mal de notre littérature.

« Et ce sera là un art vraiment national ;  
« car la France est précisément une synthèse,  
« et si un pays a reçu la mission d'harmoniser  
« le Nord et le Midi, l'ombre et la lumière, le  
« cerveau et le cœur, c'est notre pays.

« Il est de mode aujourd'hui de dénigrer le  
« Romantisme. Je déteste les outrances et les  
« exagérations romantiques plus que quiconque.  
« Mais je me défie de ces attaques passionnées,  
« qui ont la plupart du temps un but politique  
« (et pourquoi ne pas l'avouer, alors ? ce serait  
« plus loyal). Surtout, il y a une chose que des  
« poètes ne devraient jamais oublier, ceci : Ron-  
« sard et la Pléïade ont entrevu et créé, au  
« moins en puissance, la poésie moderne. Mais  
« leur œuvre, incomplète et compromise par  
« une imitation parfois malheureuse de l'anti-  
« quité, avait été enterrée par le dix-septième  
« siècle, et depuis, on avait pu voir des ou-  
« vrages où il y avait de la poésie, mais on ne  
« voyait plus la poésie proprement dite, on ne  
« concevait même pas ce que ce pouvait être.

« Il a fallu que vinssent les romantiques (La-  
« martine, Hugo, Musset, Verlaine) pour ap-  
« prendre aux hommes modernes ce que c'est  
« que la poésie, et pour donner à ceux qui en  
« sont capables le *sens* poétique. »

## CAMILLE MAUCLAIR

*Un des rares penseurs d'une génération qui connut beaucoup de théoriciens. S'il vaut comme un maître, c'est d'abord sans doute que presque rien ne lui demeure étranger dans le domaine de l'art, c'est surtout que l'étendue de sa culture et la sûreté de son jugement se renforcent des belles qualités de créateur qu'il révéla dans L'Orient Vierge et Au Soleil des Morts.*

« Il m'est impossible de répondre clairement  
« à votre première demande, nous écrit-il, je n'ai  
« foi en aucune école, et je ne vois que des tempé-  
« raments s'exprimant isolément, se contredisant,  
« cherchant à l'aventure. Je suis avec atten-  
« tion tout ce que publient les « jeunes ». Mes  
« trente-neuf ans ont pour leurs vingt-cinq ans  
« toute la sympathie imaginable. Mais si j'en  
« aperçois plusieurs qui ont le plus beau ta-  
« lent, leurs « formules originales » ne m'ap-  
« paraissent pas encore. L'impression qui me  
« reste de la lecture de toutes ces jeunes re-

« vues qui fourmillent, c'est que beaucoup de  
« gens discourent sur ce qu'il faudrait faire.  
« Puisqu'ils en sont si certains, que ne le font-  
« ils ? Et puis, dans des coins, il y a quelques  
« silencieux qui ne discourent pas du tout, mais  
« qui créent des choses valables et neuves.  
« C'était déjà ainsi dans le symbolisme, à l'épo-  
« que où j'en faisais partie. Il y avait entre  
« autres un monsieur qui nous assommait par  
« ses théories sur la constitution du vers libre,  
« et quand il avait bien expliqué la méthode  
« infaillible pour écrire de beaux vers, il en  
« publiait d'ineptes. Je crois qu'il continue  
« d'ailleurs. Je me défie des théories, et encore  
« plus de « l'originalité », qui est une manie  
« de notre époque. Les vrais originaux ignorent  
« qu'ils le sont, et ne théorisent pas : mais le  
« plus communément on commence par être un  
« ouvrier patient, modeste et scrupuleux, et un  
« jour, si le destin l'a voulu, on a la récom-  
« pense d'être personnel. Vouloir être person-  
« nel d'abord, c'est un non-sens. Voyez où cela  
« a mené notre malheureuse peinture ! Je ne  
« vois donc encore pas les formules « origi-  
« nales » et ne tiens pas à en voir. Je me  
« borne à lire avec joie quelques nouveaux  
« venus qui ont du style et des idées et com-  
« prennent les hautes et dures conséquences  
« du devoir littéraire. Moi qui suis incurable-  
« ment indépendant et « en dehors », je leur

« souhaite de fuir les écoles et de mépriser  
« l'arrivisme.

« Voilà qui ne peut guère aider à votre en-  
« quête. Mais, pour votre seconde question, il  
« n'y a pas de doute : la publication à bon  
« marché est une stupidité et une honte. Elle  
« prétend à une « diffusion littéraire », elle  
« n'aboutit qu'à renforcer l'armée des lamen-  
« tables demi-lettrés, elle avilit notre état, elle  
« y encourage les plus bas instincts de courti-  
« sanerie et de lucre, elle salit le Livre, elle en  
« fait un objet de bazar — et elle ne conquiert  
« même pas sa seule excuse, la diffusion des  
« grands écrivains morts en France ou à l'étran-  
« ger. Elle est une des plus effrontées vilénies  
« de la démocratie bourgeoise. »

## ALEXANDRE MERCEREAU

*Un des esprits les plus curieux et les plus avertis de la nouvelle génération littéraire. Aux Thuribulums affaissés, où il cherchait sa voie, ont succédé deux recueils de nouvelles en prose, Gens de là et d'ailleurs, d'un réalisme sobre, et Les Contes des Ténèbres qui instaurent un fantastique d'ordre philosophique tout à fait original. Il réunissait dernièrement, dans un volume intitulé La Littérature et les Idées nouvelles, ses critiques substantielles et combattives de la Revue indépendante. Aucun ouvrage ne nous avait donné depuis plusieurs années l'équivalent de cette encyclopédie véritable, aussi éclectique que riche d'idées et d'aperçus. M. Alexandre Mercereau vient de publier les Paroles devant la Vie.*

« Le romantisme, nous dit-il, était riche  
« d'éléments qui se sont développés avec les  
« Parnassiens d'une part, avec le Symbolisme  
« de l'autre. Ce dernier, à son tour, conte-  
« nait bien des possibilités, des virtualités,  
« que les Jeunes d'aujourd'hui doivent réa-  
« liser. Les seules tendances qui offrent de  
« l'intérêt sont celles des Jeunes. Mais qu'elles

« sont-elles et en ont-ils seulement ? La  
 « jeunesse littéraire d'aujourd'hui apparaît par-  
 « tagée en une infinité de petits groupes qui  
 « cherchent à s'entredévorer. Il y avait plus  
 « de solidarité jadis, me semble-t-il, à l'in-  
 « térieur d'une même génération. Voyez : tous  
 « les écrivains qui comptent aujourd'hui ont  
 « participé plus ou moins il y a vingt ans au  
 « mouvement symboliste sans pour cela pro-  
 « fesser les idées proprement symbolistes. Un  
 « Barrès répondant à Jules Huret, en 1891, se  
 « gardait bien de désavouer toute accointance  
 « avec les novateurs de la poésie. Un Paul Fort,  
 « encore aujourd'hui, s'abstient de mal juger  
 « certains compagnons d'antan, quels que soient  
 « leurs torts envers l'art : il m'apparaît comme le  
 « type de cette génération qui se tenait les  
 « coudes. Nos prédécesseurs qui avaient cons-  
 « cience d'apporter quelque chose de neuf, son-  
 « geaient surtout à enterrer leurs aînés. Les  
 « jeunes d'aujourd'hui songent à s'enterrer les  
 « uns les autres.

« Et puis, ajoute l'auteur de *La Littérature*  
 « *et les Idées nouvelles*, il faut bien le dire,  
 « notre génération, riche de curiosité, semble  
 « inférieure à la génération de 1885. D'ailleurs  
 « les conditions sociales n'ont jamais été plus  
 « défavorables à la littérature que dans la  
 « France d'aujourd'hui : il n'y a pas ici de  
 « public pour s'intéresser aux lettres ; nos

« plus grands créateurs sont imposés véri-  
 « tablement dans notre pays, après un temps  
 « plus ou moins long, par l'admiration de *l'élite*  
 « *étrangère*. La bourgeoisie française — et je  
 « parle de la classe instruite, aisée — n'accorde  
 « ses suffrages qu'à Georges Ohnet et à ses  
 « innombrables imitateurs. Voyez par contre ce  
 « qui se passe en Russie, où j'ai résidé plu-  
 « sieurs années : un fils de gros commerçant  
 « donne 200.000 francs de notre monnaie pour  
 « fonder cette revue que vous voyez — et M.  
 Mercereau nous tend une publication luxueu-  
 sement présentée ; « un autre, donne 180.000 à  
 « tel autre périodique. Pour fonder un théâtre,  
 « on trouve aisément plusieurs millions. Et chez  
 « nous...

« Un peu plus d'union, reprend M. Merce-  
 « reau, servirait la nouvelle génération litté-  
 « raire. Qu'on se batte pour des idées et non  
 « pour des chapelles. Tenez ! la fameuse ques-  
 « tion du latin était par bien des côtés une  
 « question de boutique, l'éternelle histoire du  
 « Midi qui veut triompher du Nord, le Midi avec  
 « sa littérature facile, à l'eau claire, et le battage  
 « qu'il sait si bien organiser autour de ses  
 « gloires locales...

« Surtout ne mêlons pas de personnalités aux  
 « querelles littéraires : ces disputes méprisables  
 « ne feraient qu'encourager le public à s'adres-  
 « ser aux médiocres, et il n'en a pas besoin. »

## PIERRE MILLE

*Roi des conteurs, puisqu'il ne voulut pas qu'on l'en nommât prince, l'auteur de Sur la Vaste Terre et de Louise et Barnavaux sait comme pas un aujourd'hui, à l'aide d'histoires très simplement humaines, piquer la curiosité, ébranler le sentiment et satisfaire à notre besoin philosophique de généralisation. Humoriste et philosophe, M. Pierre Mille est en outre un de nos meilleurs écrivains. Il n'a qu'un seul défaut : il est trop intelligent.*

Face au Bouddha accroupi sur la cheminée, de l'autre côté de la table, le confident de Barnavaux se renverse dans son fauteuil, rit, allume une cigarette, nous pénètre d'un regard admirablement intelligent dans sa malice, et cause : il cause, il raconte, et on ne se lasserait pas de partager sa bonne humeur, de participer à la gaieté profonde et juvénile avec laquelle il prononce des paroles, fines ou graves.

« Vous avez raison, nous dit-il, de faire intervenir le romantisme dans votre question-

« naire sur les tendances présentes des lettres.  
 « Naturalisme, Parnasse et Symbolisme, tout  
 « cela, voyez-vous, du romantisme encore et  
 « toujours ! Nous n'en sommes pas sortis et en  
 « sortirons-nous jamais ?... Pourtant, ce qui pour-  
 « rait donner bon espoir, c'est qu'actuellement  
 « le théâtre est affreusement romantique avec  
 « Bernstein et Bataille : le romantisme, puis-  
 « qu'il fleurit aujourd'hui, dans le genre le plus  
 « vulgaire, le plus populaire, approcherait donc  
 « de sa fin. Je voudrais le croire parce qu'au  
 « fond le romantisme se ramène à ce que les  
 « psychiatres appellent écholalie. Mais, je n'ose  
 « trop l'espérer : il a la vie tellement dure...

« Connaissez-vous, reprend M. Pierre Mille,  
 « l'ouvrage récent et tout à fait intéressant d'un  
 « M. Bovet, intitulé *Lyrisme, épopée, drame*.  
 « Tout cycle littéraire, selon M. Bovet, se com-  
 « pose de trois phases successives : celle du  
 « lyrisme, celle de l'épopée, celle du drame.  
 « Après quoi on recommence. Eh bien ! il me  
 « semble que cette loi pourrait très bien s'ap-  
 « pliquer au XIX<sup>e</sup> siècle : après la belle flori-  
 « son lyrique des débuts, après la période des  
 « constructions romanesques, nous en serions  
 « maintenant au troisième stade. Voyez l'im-  
 « portance actuelle du théâtre, et comme on ra-  
 « mène plus ou moins toute littérature à un type  
 « dramatique... »

— Et pour inaugurer un nouveau cycle ? interrogeons-nous. —

« Pour qu'un nouveau cycle commence, il faudrait une société nouvelle avec les circonstances qui la provoqueraient. » —

Nous objectons alors à M. Pierre Mille que l'œuvre considérable de deux ou trois grands romanciers de l'heure présente semblerait plutôt marquer la naissance d'une période épique.

« Non, non — repartit avec vivacité l'auteur de *Sur la Vaste Terre*, — il n'y a pas d'épopée là-dedans, c'est fait à coup de bouquins de chez Alcan. Allez, le roman se meurt chez nous. Moins défaite, plus cohérente que la nôtre, la société anglaise est, elle, au contraire, en pleine période de roman, au point où nous nous trouvions en 1848... »

Au sujet des éditions à bon marché, M. Pierre Mille se Montre sceptique : « L'ouvrage à trois francs cinquante, lui-même, n'était peut-être pas indispensable. Quand il n'existait pas, on avait la ressource du cabinet de lecture. Si les livres valaient communément cent francs, il se trouverait encore des gens pour les acheter. En fait, l'ouvrage à dix-neuf sous se prend à la gare et reste dans le wagon à l'arrivée. Anatole France me disait avoir lu ainsi *Les Diaboliques*. Et puis, ces éditions bon marché sont farcies d'images : or, le Français

« répugne à ce qui est plastique et cinématique,  
« il n'aime pas les livres d'images.

« Voyez-vous, conclut avec un humour qui  
« ne va pas sans énergie, M. Pierre Mille, il y a  
« un grand criminel dans l'histoire c'est celui  
« qui, en découvrant la vapeur, a bouleversé  
« un monde et une humanité à peu près équi-  
« librés. »

## LOUIS NAZZI

*M. Louis Nazzi publiait naguère les deux premiers numéros d'une très petite revue, Sincérité. Ils n'eurent pas de lendemain. Mais une sympathie grande avait accueilli les nouvelles, les poèmes, les notes critiques, les « crottes de bique » que M. Louis Nazzi rangeait pêle-mêle sous sa couverture sang-de-bœuf.*

*Depuis M. Louis Nazzi tient dans Comœdia une chronique littéraire sur Le Théâtre publié. On se rappelle ses polémiques avec M. Henri de Noussanne, au sujet des Polichinelles.*

Nous trouvons l'auteur de *Gégène et Nini* dans une coquette petite maison de Sannois, en pleine campagne. La pluie tombe, torrentielle. Un rayon de soleil luit, joue dans les mille brochures, livres et papiers qui encombrant la table. Un arc-en-ciel apporte des couleurs timides. La pluie cesse. Et sans nous rappeler pourquoi nous sommes ici, nous sortons. Nous déambulons dans la campagne. Les arbres

laissent choir sur nous de grosses gouttes de pluie. Et quand nous nous décidons à interroger M. Louis Nazzi, celui-ci nous répond d'une voix douce : « Le roman ? Il subit, depuis 1900, une  
 « grande influence ; celle de Charles-Louis Phi-  
 « lippe. J'adore l'œuvre de Philippe, vous le  
 « savez. Il y a aujourd'hui, parmi les jeunes  
 « hommes, des romanciers de beaucoup de ta-  
 « lent ; par exemple, Valery Larbaud, qui a  
 « donné *Fermina Marquez*, Jean Giraudoux, un  
 « peu trop compliqué, peut-être, Léon Werth.  
 « Quand je dis les jeunes hommes... Il y a  
 « Marguerite Audoux. Les romans de Georges  
 « Pioch, les connaissez-vous ? J'admire Octave  
 « Mirbeau, *Le Calvaire*, *La 628 - E - 8*, J. - H.  
 « Rosny, *La Vague rouge*, *Marthe Baraquin*,  
 « André Gide. »

Nous parlons du roman anglais, du roman russe. « Dostoïevsky est un écrivain admirable,  
 « dit M. Louis Nazzi. Quand je pense que des  
 « critiques lui reprochent de faire de la littéra-  
 « ture avec la misère ! Mais le sentiment de la  
 « misère peut inspirer des œuvres fortes. Dic-  
 « kens, Dostoïevsky, naturellement, en sont des  
 « exemples probants. Si le roman populaire ap-  
 « partient, chez nous, à des Decourcelle, la faute  
 « en est imputable aux artistes. Il faudrait au  
 « peuple des histoires simples et vraies,  
 « exemptes de fausse émotion. Le peuple, cer-

« tainement, les lirait. C'est une erreur que de  
 « vouloir écrire des romans populaires *unique-*  
 « *ment* pour le peuple. S'il faut être peuple  
 « dans sa vision, il faut demeurer artiste dans  
 « l'exécution. Chesterton montrait bien cela  
 « dans un livre sur Dickens.

« Voyez-donc la réponse de Zola à Jules  
 « Huret. Il semblait annoncer ce qu'ont cherché  
 « à faire — ce qu'ont fait — Charles-Louis  
 « Philippe, Lucien Jean, cette alliance de l'ar-  
 « tiste et du peuple. Cette tendance, il importe  
 « de la continuer. On nous a trop raconté l'his-  
 « toire de la comtesse !... Les romanciers dits  
 « psychologues, à la suite des Bourget et des  
 « Prévost, ont vécu des ragots de boudoir et  
 « de fumoir. La rue, l'atelier, sont plus intéres-  
 « sants, certes. Il y a là une source de littéra-  
 « ture populaire. »

Nous parlons encore des jeunes romanciers.  
 Après quoi. « Le roman va à une forme sim-  
 « plifiée, à un réalisme attendri, conclut M.  
 « Louis Nazzi. Ce qui manque encore, ce sont  
 « des caractères. Il y a beaucoup de talents, dis-  
 « persés, mais pas de caractères. Le danger,  
 « c'est de pasticher un auteur, de vouloir le  
 « recommencer ». Ainsi les élèves de Gabriele  
 « d'Annunzio, de Henri de Régnier. »

Et comme M. Louis Nazzi nous disait à nou-

veau combien il estime le vrai roman populaire, il déplore, pour répondre à la seconde question de notre enquête, que le public, sans direction, achète justement, dans les livres à bon marché, les Zévaco et les Morphy.

## LOUIS PERGAUD

*Après deux livres de poèmes, Louis Pergaud publia des Histoires de Bêtes, d'un pittoresque très savoureux. Les premières Histoires de Bêtes, De Goupil à Margot, lui valurent, en 1910, le Prix Goncourt.*

« Mes Chers Confrères,

« Je vous répons tardivement. Votre lettre  
« est venue me trouver en vacances. Je n'y ai  
« pas répondu, cela importe si peu au fond et  
« c'était si bon de se laisser vivre paresseuse-  
« ment parmi les forêts et les bêtes si loin de  
« toute littérature. Je n'ai pas saisi une plume  
« durant ces cinq semaines de vie. Que cela me  
« serve d'excuse !

« Et tenez, à vous parler franc : romantisme,  
« naturalisme, parnasse, symbolisme, eh bien !  
« je m'en fiche ; au fond ça n'a jamais existé.  
« On trouverait autant de points communs entre  
« La Fontaine et Laforgue et même plus, si

« l'on voulait chercher, qu'entre Laforgue et Si-  
gnoret, pour ne parler que des morts.

« Il y a des individus, des personnalités. Mais  
je ne crois guère aux écoles ni aux courants.

« Si notre génération apporte des formules  
originales ? Ah ! qu'elle apporte au moins des  
talents originaux ! Je crois qu'il y en a, vous  
n'en doutez pas.

« Quant aux publications à bon marché, cela  
ne fait, je crois, ni chaud ni froid. Il y a tou-  
jours eu des écrivains qui flattent le public,  
et d'autres qui s'en fichent : les premiers ga-  
gnent de l'argent, les autres vivent comme ils  
peuvent.

« Chaque lecteur choisit son auteur. Le public  
de Zigomar s'étend, mais si les « Fleurs du  
Mal » se vendaient deux sous au lieu de  
3 fr. 50, les gens qui lisent les feuilletons  
ne les achèteraient pas davantage. »

## JOSEPH PÉRIER

« Comme le dit M. Gauthier - Villars, les  
« grands courants littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle  
« ne sont pas tout à fait effacés de la face du  
« monde, ils ne sont peut-être plus que des  
« ruisseaux.

« Ce que nous devons déplorer, c'est la  
« marche envahissante du spiritualisme, des prix  
« spiritualistes, des réunions spiritualistes dont  
« certains salons se font une gloire.

« Tout ce flot montant de pudibonderie, de  
« bondieuserie affadit la littérature, temporise  
« les esprits et tue les énergies, aussi sommes-  
« nous loin du génie puissant et véhément qui  
« animait un Balzac, un Poë, un Barbey d'Auré-  
« villy, un Villiers de l'Isle Adam, un Huys-  
« mans. Nous sommes enlisés dans la crème  
« et dans le sirop de groseille, il n'y a plus de  
« nerfs, plus de sang, mais du jus de navet  
« dans les chairs de nos héros de roman mo-  
« derne et nos héroïnes sont des créations à la  
« Feuillet, à la Georges Ohnet.

« Où sont ces temps qui virent naître des

« écrivains tels que Jean Lorrain, Schwob, Zola,  
« Charles-Louis Philippe, qui surent faire émer-  
« ger de l'âme humaine tout ce qu'il y a de  
« mystérieux, de puissant, d'âpre et, en même  
« temps, façonner des figures qui resteront ac-  
« tuellement vivantes, vraies et lumineuses de  
« névrosés, de malades, de déclassés, d'infortu-  
« nés, livrés au destin pieds et poings liés, ou  
« artisans de leurs malheurs.

« Heureusement que des énergies se lèvent,  
« que nous avons des jeunes volontés qui déjà  
« se haussent au-dessus de la veulerie grandis-  
« sante et que nous pouvons attendre de belles  
« œuvres d'écrivains tels que Nicolas Beauduin,  
« Francis Carco, Boutet et tant d'autres, dont  
« les noms viendront s'ajouter à ceux glorieux  
« et aimés de Bataille, Bernstein, Paul Adam,  
« Charles-Henry Hirsch, Farrère, Saint-George  
« de Bouhélier, Louis Bertrand, Henri de Ré-  
« gnier, René Boylesve, Pierre Mille, Rachilde,  
« Edouard Schuré, Jules Bois, Colette Willy,  
« Garnier, Apollinaire, Voirol, Lucie Delarue-  
« Mardrus, Binet-Valmer, qui font que, malgré  
« les livres à prix réduits et l'envahissement  
« du spiritualisme, la littérature ne mourra pas  
« encore de cette crise et sera toujours plus  
« belle et plus vivante. »

## M.-C. POINSOT

*Poète, il ne s'est pas contenté de publier des livres de poèmes, comme L'Or des Minutes, Les Yeux s'ouvrent, etc., il a aussi tenté une rénovation du vers et avec succès. Fondateur de L'Ecole Française, il a combattu pour le vers libéré.*

*Romancier, il a écrit des œuvres, qui ont ce mérite d'être vraiment des romans, avec un sujet bien déterminé, des personnages bien vivants, comme La Joie des Yeux.*

« Toute littérature continue et transforme  
« celles qui l'ont précédée parce que la littéra-  
« ture est une chose vivante. En même temps  
« qu'elle les continue et les transforme, elle  
« réagit contre la dernière venue dans les excès  
« qui ont amené la décadence de celle-ci. Ce  
« sont là des lois d'histoire ; tout mouvement  
« humain y est soumis. Le Naturalisme con-  
« tenait encore du Romantisme — songez à  
« Zola — et son excès amena le retour à l'idéa-  
« lisme d'où jaillit le Symbolisme. Ne par-

« lons pas du Parnasse qui n'est ni une école  
« ni même un groupement, mais une rencontre  
« fortuite de tempéraments divers dans une of-  
« ficine d'éditeur. Aucun grand mouvement n'a  
« succédé au Symbolisme, sauf une tendance  
« sociale qui ne s'est malheureusement pas agrée  
« gée par suite de l'individualisme croissant des  
« écrivains. La nouvelle génération littéraire,  
« sous des noms plus ou moins ronflants, n'ap-  
« porte rien d'original en poésie, sauf quelques  
« bizarreries de rythme ou de pensée dénuées  
« de consistance. En prose au contraire, a suc-  
« cédé au Naturalisme (car Symbolisme et Par-  
« nasse ne concernent que l'attitude lyrique),  
« mais là également sans nom défini, une lit-  
« térature profondément sociale, c'est-à-dire in-  
« téressée aux douloureuses genèses d'un ordre  
« nouveau, et dont J.-H. Rosny est le Balzac  
« à la fois puissant et artiste. Toutefois on peut  
« remarquer, dans la poésie, une tendance à  
« débarrasser le lyrisme de ses oripeaux décla-  
« matoires, et à substituer l'élément strophe au  
« vers simple ou accouplé.

\* \* \*

« Comme la plupart des innovations les pu-  
« blications à 0 fr. 95 ont eu des conséquences  
« fâcheuses et d'autres assez bonnes. On a dif-

« fusé dans le public des noms très intéressants  
 « et trop peu connus, et donné, somme toute,  
 « d'excellente nourriture littéraire à des prix  
 « abordables aux petites bourses.

« En revanche, les romans feuilletons à treize  
 « sous et moins, les fascicules d'histoires poli-  
 « cières de deux à cinq sous, ont accentué  
 « l'ignominie dont on gave le peuple.

« Il était nécessaire d'atteindre un nouveau  
 « public de lecteurs intelligents : ceux issus des  
 « lois sur l'instruction obligatoire, armée d'em-  
 « ployés, de petits bourgeois, d'ouvriers élevés,  
 « avides d'absorber de la littérature digne de  
 « ce nom, à condition de ne pas grever trop  
 « leur budget. Mais le « 0 fr. 95 » commence  
 « à s'user et un retour au 3 fr. 50 est très pos-  
 « sible à moins qu'on ne trouve une formule  
 « intermédiaire nouvelle.

« Quant au dernier point de la seconde ques-  
 « tion, je ne crois pas qu'il doive se poser. Tout  
 « écrivain a eu et aura toujours deux voies à  
 « suivre : celle des nuées d'argent et celle des  
 « nuées d'estime. Il choisit, et prend les moyens  
 « que lui offre le moment, sans que les fluc-  
 « tuations de l'édition modifient ou son mer-  
 « cantilisme ou sa fierté d'artiste. »

## RACHILDE

*Romancière vigoureuse et subtile, de Monsieur Vénus à Son Printemps, critique averti et original, trop original peut-être. M<sup>me</sup> Rachilde nous écrit ces lignes :*

« Presque toutes les œuvres littéraires que  
« je reçois ont pour principaux héros des *en-*  
« *fants* ou des *adolescents*. D'où je conclus que  
« le roman actuel s'oriente du côté du redou-  
« table problème de l'éducation... sentimentale.  
« Les uns, par des cas isolés ; les autres, par  
« généralisations dont ils ont pris l'exemple ou  
« le goût dans les pensionnats anciens ou les  
« lycées nouveaux, nous offrent le spectacle  
« d'une génération d'écrivains cherchant ses  
« croyances, sa philosophie à tâtons dans un  
« crépuscule moral du plus curieux effet.

« Ne croyez pas à la *vague de pudeur* dont  
« il est si souvent parlé dans les grands quoti-  
« diens. Il s'agit plutôt, je pense, de vague à  
« l'âme (traduction libre, quand on devient im-  
« puissant, on songe aux petites filles). »

## PAUL REBOUX

*M. Paul Reboux s'est fait de bonne heure une situation importante dans le journalisme. Il devint, à la mort de Catulle Mendès, directeur littéraire du Journal.*

*C'est un critique et un romancier. Président de l'Association de la Critique, il a inauguré, peut-on dire, un nouveau genre de critique en donnant chaque semaine au Journal, des notes brèves et concises sur les livres nouveaux. Ses premiers articles qui parurent dans diverses revues, dont Les Lettres, ont été réunis en un volume, Vient de paraître. Dans le roman, il a écrit des œuvres d'un pittoresque chatoyant, La Petite Papacoda, par exemple. C'est encore un pasticheur. Le livre qu'il a écrit avec M. Charles Müller, A la manière de... est un chef-d'œuvre du genre.*

« Mes chers Confrères,

« Les destinées des écoles littéraires sont  
« changeantes.

« Avec l'aviation, le Romantisme est passé  
« dans le sport. Les méthodes Naturalistes sont  
« retournées à la science, d'où elles étaient ve-  
« nues. Le Symbolisme, qui a définitivement  
« quitté les Lettres, communique à la peinture  
« et à la musique contemporaines son odieuse  
« et malsaine obscurité. Quant au Parnasse, il  
« subsiste. Chose admirable ! C'est un symbo-  
« liste repent, Henri de Régner, qui en est  
« devenu le grand-prêtre. Il a des clercs. Toute  
« une école s'est formée autour de lui. Ce sont  
« des jeunes gens qui, d'ailleurs, ne pontifient  
« point. Ils écrivent avec soin et appliquent le  
« raffinement de leur esprit à des frivolités de  
« bonne compagnie. Voilà le seul groupement  
« que je puis constater à cette heure. Mais on  
« manque de clairvoyance pour juger le temps  
« où l'on vit.

« La plus remarquable originalité littéraire de  
« ces cinq dernières années me paraît être la  
« transformation de la critique. Cet art indis-  
« pensable, mais parasitaire, a trouvé sa for-  
« mule. Les critiques littéraires, renonçant aux  
« longs articles, composent de plus en plus des  
« notes brèves, substantielles, propres à éclairer  
« le public sans lui infliger des commentaires  
« interminables. Ainsi les critiques seront lus  
« plus assidûment ; ils rempliront utilement leur  
« tâche et maintiendront leur autorité.

« Il est juste de signaler la tendance qui in-

« cline les écrivains à flatter le goût du grand  
 « public. Autrefois cela ne se faisait qu'except-  
 « tionnellement, et l'on se souvient de la ma-  
 « nière dont Jules Lemaître remit à sa place  
 « Georges Ohnet, qui se croyait autorisé à se  
 « mêler aux littérateurs. De nos jours, les  
 « Georges Ohnet pullulent. Ils n'écrivent plus  
 « de romans romanesques, mais des romans  
 « bien pensants. Ils savent qu'il existe un exu-  
 « toire connu des éditeurs, et qu'on pourrait  
 « nommer : le gouffre clérical. Ce gouffre, d'une  
 « stupéfiante avidité, engloutit, par éditions en-  
 « tières, les romans honnêtes, corrects, où le  
 « héros patriote respecte le clergé, où l'héroïne  
 « gouverne ses sens — quand on daigne lui  
 « en accorder ! — et agit selon la morale...  
 « Tout cela est réglé d'avance, conventionnel,  
 « pommadé, écœurant !... Pourtant c'est cela  
 « que les éditeurs nous donnent pour exemple !  
 « C'est cela que les directeurs de journaux et  
 « de magazines publient avec empressement.  
 « Bien mieux ! C'est cela qui tue le reste ! Par-  
 « faitement ! Un conte correct mais audacieux  
 « ne serait aujourd'hui publié nulle part. On  
 « refuserait les nouvelles de Maupassant. Pas  
 « un grand journal n'oserait donner en feuille-  
 « ton un roman de Zola. On a parlé justement  
 « de la vague de pudeur qui monte, et qui noie  
 « dans son flot fade toutes les énergies litté-  
 « raires.

« Voilà la véritable crise que subit la lit-  
« térature actuelle. Que cette période de tartuf-  
« ferie cesse, que les personnages des livres  
« et des pièces redeviennent des personnages  
« complets, non de mièvres émasculés, et nous  
« pourrons attendre le chef-d'œuvre. D'ici là,  
« n'y comptons guère. »

## HENRI DE RÉGNIER

*de l'Académie française.*

*Un des écrivains de la génération de 1885, dont l'influence avouée ou secrète s'exerce le plus manifestement sur toute une jeunesse littéraire. Ceux-là même, qui refusent de le reconnaître pour maître, lui accordent les plus grandes qualités, d'artiste. Figure attirante entre toutes d'ailleurs, que celle du poète des Médailles d'Argile qui est en même temps le grand romancier de La double Maîtresse, et l'analyste aigu du Passé Vivant.*

\* \* \*

Avec ses commodes et ses bahuts d'Extrême Orient, ses mille bibelots où s'éternise le sourire du passé, toute sa grâce archaïque, le salon où nous reçoit M. Henri de Régnier conviendrait merveilleusement à quelqu'un de ces gentilshommes éclairés du XVIII<sup>e</sup> siècle, que les voyages et la pratique de la vie habitaient à

regarder le monde, à travers l'indulgence élégante d'hommes de goût.

On ne saurait, au sujet du Symbolisme, recueillir d'avis plus autorisé que de la bouche de celui qui ne craignait pas, récemment, sous la Coupole, de rendre hommage à la mémoire de Mallarmé.

« Il faut distinguer — nous dit M. de Régnier, « le Symbolisme proprement dit, la doctrine d'art « qui proclamait comme modes d'expression es- « sentiels l'allusion et le symbole, et, d'autre « part, les essais de réforme technique que l'on « a groupés sous ce nom. A ce dernier point de « vue, il est certain que les symbolistes lé- « guaient vers 1900 à la génération suivante des « procédés intéressants. Les poètes cependant « n'ont pas su ou n'ont pas voulu en tirer parti : « presque tous, ils sont revenus à la prosodie « traditionnelle. C'est peut-être que la réforme « n'avait pas le caractère d'urgence que nous « lui supposions, peut-être aussi qu'elle était « incomplète, qu'elle manquait de fini. »

Comme nous demandons à l'auteur d'*Aréthuse*, s'il ne pense pas que le Symbolisme a permis au poète d'ouvrir plus grands les yeux sur la vie, en élargissant le champ de l'inspiration, il reprend :

« Le Symbolisme a certainement vu une ma- « tière poétique plus large que celle du Parnasse « mais les Parnassiens ont réalisé bien davan-

« tage. Les intentions poétiques de Mallarmé  
« étaient certainement supérieures à celles de  
« Mendès. »

En ce qui concerne la poésie d'aujourd'hui et notamment la jeune poésie, M. de Régnier ne discerne pas de tendances originales mais beaucoup de tempéraments originaux.

\* \* \*

Au sujet du roman, l'auteur de *La double Maîtresse* ne croit pas à l'opposition de la grande fresque de vie collective et du roman d'analyse individuelle. « Appelez ce dernier récit ou  
« nouvelle, si vous y tenez, mais les deux genres  
« sont légitimes. Si le roman, comme la littérature en général, d'ailleurs, se définit l'étude  
« de l'homme, il apparaît aussi légitime de l'étudier dans un salon que dans la mine, de  
« peindre le milieu mondain que de s'attacher  
« aux milieux populaires. »

— Encore convient-il — remarquons-nous — de faire état de ce milieu ; or, certains romanciers d'aujourd'hui prétendent l'indiquer simplement comme le décor de l'intrigue qu'ils mettent en scène. Ne confondraient-ils pas deux genres, ainsi que Brunetière et Maupassant le reprochaient à leurs devanciers ?

« Il est possible, en effet, reprend M. de Régnier, que l'importance croissante du théâtre

« ait sa répercussion sur le reste de la littérature. Mais, de façon générale, il est ridicule de s'emprisonner à l'avance, en proclamant : « Je ferai tel ou tel roman ».

« La grande querelle me paraît plutôt entre ceux qui veulent faire du roman une œuvre de propagande, d'instruction, de moralisation sur tout, et ceux qui pensent avec raison que le roman peut être tout cela par surcroît, mais qu'il n'y doit point tendre immédiatement et directement. »

Nous parlons alors de cette épidémie de pruderie qui sévit depuis quelque temps en littérature et dans le journalisme.

« Ce qu'il y a de curieux, remarque M. Henri de Régnier, c'est cette chasse à tous les mots qui font image, contemporaine d'un goût de plus en plus marqué pour l'instantané et l'illustration brutale.

Et l'historiographe de *Monsieur de Bréot*, qui sut peindre avec tant de vigueur des époques moins hypocrites que la nôtre, se montre plutôt pessimiste pour l'avenir : « Il est à craindre que les nouvelles générations, surtout sportives, laissent faire, par indifférence. »

M. Henri de Régnier n'appréhende point de funestes conséquences du développement des publications à bon marché.

« Remarquez, nous dit-il, qu'on a donné peu

« d'inédits, et qu'on en donnera de moins en  
« moins, parce que l'opération commerciale n'a  
« pas été fructueuse. Dans l'ensemble, ces pu-  
« blications mettent à la portée du plus grand  
« nombre des œuvres moins viles que les an-  
« ciennes productions à bas prix. »

## LOUIS RICHARD-MOUNET

*Critique et esthéticien de valeur, il a donné, au Mercure de France, une étude importante sur Le Roman expérimental. Il prépare un Essai sur l'avenir des lettres françaises. Le début a paru dans Les Entretiens Idéalistes, où M. Louis Richard-Mounet donne des articles, très remarquables.*

« Les tendances présentes sont malaisées à  
« définir, tant est anarchique l'ensemble de la  
« production littéraire. A se fier aux apparences  
« on pourrait croire à de la richesse et, partant,  
« à de la puissance créatrice, alors que nous  
« en sommes, en vérité, à une époque d'éla-  
« boration de tous points analogue à celle de  
« la Pléïade.

« Avec la Pléïade commence, dans notre his-  
« toire littéraire, le cycle esthétique où l'œuvre  
« n'a d'origine et de fin que la nature humaine.  
« Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, l'ar-  
« tiste n'aura d'ambition qu'exprimer cette na-  
« ture en usant successivement de l'une de ses  
« facultés à laquelle toutes les autres seront  
« soumises. Plus il avancera dans le temps, plus

« il diminuera le champ du domaine artistique  
« jusqu'à ce que, parti de la sensibilité pour  
« créer une langue, ç'a été l'œuvre de la Pléïade,  
« il en vienne à ne voir dans cette langue  
« qu'une matière à modeler selon ses sensations.  
« Alors, face à face avec la Nature origine  
« des dites sensations, Nature dont il s'était  
« séparé au moment de la Pléïade, il s'est voulu  
« maître d'elle qui l'asservissait jusqu'à l'anéan-  
« tissement de tous ses pouvoirs : Naturaliste il  
« n'exprimait qu'elle, Symboliste il a prétendu  
« qu'elle n'exprime que lui dans ses actes et  
« ses apparences à elle. Il ne rentre point en  
« lui-même pour s'en détacher comme au temps  
« de la Pléïade. Fort de tous les moyens héri-  
« tés des trois siècles, pendant lesquels il a tra-  
« vaillé à la perfection de ses pouvoirs esthé-  
« tiques, il lutte pour lui imposer son joug. De  
« là cette abondance et cette variété d'œuvres,  
« ces doctrines aussi nombreuses qu'éphémères,  
« ces efforts de concentration excessive et d'ex-  
« pansion désordonnée, en un mot cette effer-  
« vescence dont on peut aussi bien dire qu'elle  
« est celle d'une dissolution que celle d'une ré-  
« génération littéraire. En fait la production ac-  
« tuelle manifeste l'une et l'autre de ces ten-  
« dances à peu près à égalité de pouvoirs, d'où  
« effervescence et confusion ; mais les signes  
« de la victoire de la seconde sont évidents  
« pour qui les cherche dans les œuvres.

« Pour les découvrir, on ne doit pas arrêter  
« son attention aux apparences d'une matière  
« verbale de forme plus ou moins singulière ou  
« tourmentée, non plus qu'au dessin incorrect  
« d'une composition bizarre où ne sont respec-  
« tés ni l'ordre ni la mesure ; il faut atteindre  
« aux raisons d'être de l'œuvre et ne considérer  
« qu'elles. On voit alors qu'elles ne sont plus  
« celles analytiques du cycle précédent et que  
« leur objet n'est plus la seule nature humaine  
« dans ses rapports déterminatifs avec les  
« choses. Elles sont au contraire génératrices du  
« cycle original qui s'étend de *la Chanson de*  
« *Roland* à Rabelais. Les destins de l'huma-  
« nité font leur objet et non pas ceux des  
« connaissances humaines. La fonction de l'ar-  
« tiste est de montrer désormais que sont réa-  
« lisables les plus hautes aspirations de  
« l'Homme. Son œuvre doit être l'épopée de  
« cette réalisation ! Elle ne vaudra en gloire et  
« en puissance, elle ne durera aussi que par  
« son irréductible vérité.

« Voilà pourquoi il en appelle à une autre fa-  
« culté que la raison pour atteindre à l'éternelle  
« source de vie à laquelle il doit puiser et qui  
« est commune à la Nature et à lui ; voilà pour-  
« quoi il veut collaborer avec cette Nature et la  
« nécessité de cette collaboration explique qu'il  
« ne renonce point aux conditions de Beauté qui  
« sont celles de la Matière. Il veut que par

« elles soit sensible, dans l'œuvre, la présence  
« réelle de l'idéal qu'il substitue à celle de la  
« nature humaine, en les soumettant à cette  
« unique puissance de vie dont il s'efforce d'éla-  
« borer les fonctions esthétiques.

« Il emploie, pour cette élaboration, toutes les  
« connaissances acquises pendant le cycle pré-  
« cédent et elle porte simultanément sur tous  
« les éléments de l'œuvre. Malgré lui son effort  
« obéit fréquemment au principe analytique de  
« ce cycle, de telle sorte que son œuvre est de  
« concentration quant à l'un de ces éléments et  
« non de synthèse. Il en résulte une telle diver-  
« sité dans l'ensemble des œuvres, une telle di-  
« minution dans la puissance effective de  
« chaque œuvre où est rompue l'unité esthé-  
« tique, que la production actuelle apparaît  
« chaotique, et sans direction définie.

« La vérité n'en est pas moins que chaque  
« auteur travaille ardemment à manifester quel-  
« qu'une des conditions esthétiques d'une ère  
« nouvelle où l'œuvre littéraire surpassera en  
« perfection et en éclat l'œuvre du dix-sep-  
« tième siècle dont on a trop dit qu'elle ne  
« pouvait être même égalée. »

## LUCIEN ROLMER

*Fondateur d'une école de la grâce, qui va de pair avec sa revue, La Flora, M. Lucien Rolmer est un romancier et un poète. M. J. Ernest Charles signalait naguère, avec grand éloge, dans La Revue Bleue, son premier livre, M<sup>me</sup> Fornoul et ses héritiers. Depuis, M. Lucien Rolmer a donné des romans, enthousiastes, comme Maïvine, et des livres, de poèmes d'un lyrisme fougueux, les Chants perdus et le Second livre des Chants perdus.*

\* \* \*

« Dans la mesure où la littérature actuelle  
« offre son intérêt et sa grande valeur, elle ne  
« continue ni ne transforme le Romantisme, le  
« Naturalisme, le Symbolisme et le Parnasse,  
« elle les réunit : elle est l'estuaire où aboutis-  
« sent tous ces grands courants littéraires asso-  
« ciés.

« Dans la mesure où la littérature actuelle ne  
« présente aucun intérêt, elle tente, en les sui-  
« vant d'abord et les imitant, en les plagiant

« même, elle tente de contredire ces grands  
« courants littéraires ; elle tente de les dépasser  
« et, s'opposant ensuite à leur route, elle vou-  
« drait les endiguer : elle se réclame de la  
« science. Mais c'est la littérature de l'in-  
« science, c'est la confession des ignorants de  
« laboratoire, une sombre flotille, un triste culte,  
« c'est la production d'une tribu de rongeurs.

« La nouvelle génération littéraire se divise  
« en deux plans comme l'eau et l'air, — et  
« comme la littérature : la génération des *artistes*  
« de talent, — et la génération des *plumitifs*  
« qui suppléent au manque de talent, soit, dans  
« leurs œuvres, par des contorsions ou par des  
« recherches de fards, de fioritures rapportées  
« et autres agréments ou par un mélange inat-  
« tendu d'images et d'idées dont les mots se  
« réfractent, dont les corps se repoussent, soit,  
« dans leur vie, par le travail infortuné, patient  
« et respectable, ou par l'entrejeux respecté.

« La nouvelle génération littéraire apporte-t-  
« elle des formules originales ? Votre mot « for-  
« mules » condamne votre question, — le mot  
« originales » la rachète ; nous saurons ce dé-  
« tail dans cinquante ou cent ans, mais c'est un  
« détail, je vous le jure, et ce détail ne peut  
« paraître important qu'à des *scientistes*. L'im-  
« portant ne semble pas au Poète d'apporter une  
« formule, même originale (et je souris), l'im-  
« portant lui semble de créer une belle œuvre.

« La chaleur naît de la lumière ; dès qu'il a  
 « plu, il fait humide, — et dès qu'il y a œuvre  
 « d'art et beauté — c'est-à-dire création — il  
 « y a implicitement formule originale, *by god* !  
 « Lorsque notre dieu fit le monde, apporta-t-il  
 « une formule originale » à ses confrères, les  
 « autres dieux ? Vous me répondez tout de suite  
 « et, tout de suite, vous comprenez pourquoi  
 « les formules me divertissent et pourquoi je  
 « souris avec tant de douceur.

« C'est un verre vide que la « formule ori-  
 « ginale », — mais moi, j'ai soif et je bois  
 « mon vin nouveau, je veux boire et j'aurai  
 « toujours soif ! Si jamais, par hasard, je n'avais  
 « plus soif ou si mon vin, un jour, s'épuise,  
 « je m'amuserai alors à regarder l'aspect de  
 « mon verre vidé : ce ne sera qu'une consola-  
 « tion et ce n'en sera peut-être pas une... Si  
 « nos rongeurs s'amuse à souffler dans leurs  
 « verres vides, c'est qu'ils n'ont point de vin  
 « qui coule dans leurs cales et que sans avoir  
 « bu ils n'auront jamais soif !

« Une formule originale ? » Vous savez en quel  
 « dédain, en quelle pitié on tient les « veristes »,  
 « je veux dire les chimistes qui s'amuse à  
 « obtenir des roses vertes ou des violettes  
 « fauves, des orchidées au nitrate ou des lys  
 « iodés ? Comprenez donc ce que j'éprouve de-  
 « vant les œuvres de *la petite littérature*, devant  
 « les exportations de nos jeunes usiniers.

« Je vous le dis en vérité : toutes les roses  
« sont « originales » et tout leur don consiste  
« à naître dans la terre, — le reste n'est que  
« soins, hélas, et que hasard ! *Nascuntur*, sim-  
« plement, le secret du génie, *nascuntur*, l'art  
« des roses... Soyez d'abord doués comme le  
« sont les roses, — et comme elles soyez en-  
« suite cultivés !

\* \* \*

« Quant à la seconde partie de votre ques-  
« tionnaire, laissez-moi vous dire que le prin-  
« cipe de la Démocratie est d'une morale admi-  
« rable et que « le bon marché des publica-  
« tions » n'a rien à voir avec « le niveau des  
« œuvres » : tout dépend du poète et non du  
« goût public. »

## ALPHONSE ROUX

*Secrétaire général de La Renaissance Contemporaine, M. Alphonse Roux y fait la critique des livres nouveaux, consciencieusement et avec goût. Il a donné une excellente Histoire de l'Art, et une étude sur Le Château d'Anet.*

« Je réponds d'autant plus volontiers à votre  
« enquête sur *Les Tendances présentes de la*  
« *Littérature Française*, que j'ai tâché récem-  
« ment, dans mon Introduction à l'Anthologie  
« des Prosateurs de *La Renaissance Contempo-*  
« *raine*, de m'orienter parmi les incertitudes, la  
« diversité et la complexité de notre jeune lit-  
« térature. Ma réponse est donc, en partie, déjà  
« faite.

« La littérature actuelle échappe aux disci-  
« plines, surtout aux *ordres* littéraires du XIX<sup>e</sup>  
« siècle, ou, pour reprendre les termes de votre  
« questionnaire, aux théories du Romantisme,  
« du Naturalisme, du Parnasse et du Symbo-  
« lisme. Mais, dans le domaine de la pensée  
« et de l'art, rien ne meurt. Il y a des sommeils,

« il y a aussi des déchets ; je ne crois pas à  
« des disparitions totales. Quand les genres,  
« même les écoles, sombrent comme genres et  
« comme écoles, quelque chose d'eux — le doser  
« je ne le ferai pas — persiste après cette fin.  
« Le Romantisme, disparu comme organisme lit-  
« téraire, si je puis dire, retrouve un peu de soi  
« en ce que nous mettons de subjectivisme,  
« de sensibilité plastique, d'émotion dans nos  
« livres. Le Naturalisme, rejeté comme système,  
« survit en partie dans ce besoin de tout saisir  
« et de voir clair et juste dont le Romantisme  
« tendait à nous priver. Le Parnasse, moins  
« important que les deux autres écoles, pourrait  
« se reconnaître quelque peu dans notre souci  
« de bien écrire que le Romantisme finissant et  
« surtout le Naturalisme avaient oublié ; mais  
« nous ne sommes plus au temps où l'expres-  
« sion constituait la valeur essentielle d'une  
« œuvre. Quant au Symbolisme il n'a pu ré-  
« sister longtemps ; il était, comme école, con-  
« traire au génie français, lequel est clair et  
« précis, mais il demeure, dégagé de ses partis  
« pris et de ses étroitesse, chez tous les poètes  
« qui savent regarder sous les apparences et  
« s'adresser à l'âme ou à l'esprit par le moyen  
« des formes et des sens.

« En somme la littérature contemporaine me  
« paraît s'être séparée des écoles du XIX<sup>e</sup> siècle.  
« Elle n'a pas oublié tout ce que celles-ci ont

« apporté, car on peut discerner en elle le désir  
 « d'exprimer la race française en s'inspirant de  
 « la tradition. Or la tradition — permettez-moi  
 « de me citer — « ce n'est pas un moment ou  
 « une action, c'est le souvenir des actions suc-  
 « cessives accomplies en des temps différents  
 « et reliées entre elles par une sorte d'hérédité. »  
 « Aussi cette jeune littérature ajoute à l'héri-  
 « tage du XIX<sup>e</sup> siècle celui des siècles écoulés.  
 « C'est peut-être ce qui lui donne son aspect  
 « de nouveauté, d'autant qu'elle apporte for-  
 « cément de l'inédit par le seul fait que le  
 « monde marche et que la France fait comme  
 « lui.

« Mais si la littérature présente offre quelque  
 « nouveauté, comme le besoin d'action, le sens  
 « de la vie multiple, etc., je ne vois pas qu'elle  
 « nous donne des formules originales. Cette lit-  
 « térature est complexe. Elle se cherche. Pas  
 « un maître illustre ne groupe autour de lui les  
 « jeunes efforts et ne prend la tête d'un mouve-  
 « ment littéraire. Il y a du trouble. Il est d'au-  
 « tant plus caractéristique, dès lors, de voir que  
 « l'on peut saisir un sens dans la marche des  
 « esprits. Cette marche nous conduit vers la  
 « tradition, la race, l'âme, l'instruction, la dis-  
 « cipline, la vie. Ces mots auraient besoin d'être  
 « expliqués, mais alors ma réponse deviendrait  
 « bien longue.

« A votre seconde question je serais tenté de

« répondre par l'apologue des langues : C'est  
« ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de  
« pire, suivant les mots qu'elles disent. Les pu-  
« blications à bon marché offrent le grand avan-  
« tage de permettre à presque tout le monde  
« la lecture des belles œuvres, et cela est pré-  
« cieux. Mais je crois qu'elles amènent les écri-  
« vains à trop se soumettre au goût du grand  
« public. Cela est regrettable, et ce n'est pas  
« flatteur pour ces écrivains. Il faudrait tâcher  
« de maintenir ces publications et obtenir que  
« ceux qui y collaborent surveillent leurs pro-  
« ductions. L'œuvre des *Trente ans de théâtre*  
« montre que le grand public est sensible aux  
« chefs-d'œuvre classiques. Les tragédies de So-  
« phocle étaient jouées devant la foule. Les vieux  
« chants et les légendes de nos campagnes, qu'on  
« oublie trop au profit des refrains de café  
« concert, sont de la littérature, belle en sa  
« naïveté et saine. Grand public, c'est-à-dire  
« bon marché, et littérature en art, ne sont pas  
« essentiellement choses opposées, mais ce sont  
« pratiquement choses difficiles à concilier. »

## SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

*Poète de la vie et de la vie moderne, telle que nous l'apercevons et la sentons quotidiennement joyeuse et tragique, émouvante et multiple, l'auteur de La Romance de l'Homme porte également au théâtre, pour les transfigurer par la féerie, les spectacles qui s'offrent à son observation et alimentent son lyrisme.*

Nous avons demandé à l'auteur du *Carnaval des Enfants*, qu'un groupe de poètes s'intitulant « naturistes » reconnaissait pour chef voici quelques années, de préciser l'attitude de ce groupe vis-à-vis du Symbolisme.

« Mes amis et moi, répond-il, nous avons  
« protesté contre ce symbolisme dont Mallarmé  
« était le grand prêtre et qui nous semblait  
« une formule mort-née. Nous avons combattu  
« aussi le poncif symboliste et son représen-  
« tant le plus significatif, Henri de Régnier,  
« pasticheur non dépourvu de talent certes, mais  
« auquel il ne manque qu'une âme et chez  
« qui on ne saurait trouver trace de sensibilité

« originale et moderne. En revendiquant comme  
 « nos maîtres des hommes tels que Verhaeren  
 « ou Vielé-Griffin, nous nous rattachions à ce  
 « qu'il y avait de vivant dans le Symbolisme.  
 « On ne saurait nier que ce mouvement ait  
 « apporté beaucoup de choses intéressantes, et  
 « surtout un affranchissement réel au point de  
 « vue technique. Par ailleurs, un Kahn a su  
 « retrouver la sensibilité de Heine. En général le  
 « symbolisme a fait œuvre d'émancipation : tout  
 « est permis aujourd'hui... Ce qu'il y a de  
 « plus drôle, ajoute M. de Bouhéliier, c'est que  
 « les symbolistes furent en leur temps les pires  
 « des tyrans. »

Nous questionnons ensuite l'auteur de *La Tragédie Royale* sur ses tendances dramatiques.

« J'estime qu'il faut porter au théâtre le maxi-  
 « mum d'humanité permanente et profonde dans  
 « un cadre contemporain ; élever des figures  
 « contemporaines au type représentatif. Person-  
 « nellement, je cherche à faire des contes de  
 « fées dans une atmosphère de modernité.

« En cela, précisément, il me semble que je  
 « suis la voie des antiques et des classiques,  
 « des maîtres que nous aimons parce qu'ils  
 « ont donné du caractère et de la grandeur à  
 « leur temps.

« Je suis avant tout sympathique, et dans les  
 « domaines les plus divers, à ce qui est mo-  
 « derne, que cette modernité revête une forme

« sentimentale comme chez Philippe ou épique  
« comme chez Paul Adam. »

— Et le néo-classicisme? — « Il est à lui-  
« même son plus mortel ennemi; à cause de  
« l'ennui que dégagent ses rares productions.  
« Remarquez à ce propos que les théâtres de  
« plein air n'ont servi jusqu'ici qu'à donner  
« asile à une forme d'art périmée: ce sont les  
« remparts de la routine.

« Nous sommes à une époque où il y a tout  
« à créer, conclut en s'animant M. de Bouhéliér.  
« Je vois, aujourd'hui en raison de la matière  
« poétique nouvelle qui existe, la possibilité  
« d'un mouvement aussi grand que la Renais-  
« naissance. »

Au sujet des éditions à bon marché M. de  
Bouhéliér nous avertit: « Je ne crois pas à la  
« rénovation du peuple par la littérature à bon  
« marché. Répandre dans les ateliers les ro-  
« mans, d'ailleurs charmants, d'Abel Hermant, ce  
« n'est pas travailler à la rédemption du peuple,  
« n'est-ce pas? Au surplus, cette rédemption  
« n'est-elle pas elle-même une utopie?

« A l'époque où nous courions de meetings  
« en Universités populaires, mes amis et moi,  
« j'y croyais, mais je n'ai plus grande con-  
« fiance. Par goût personnel je préfère vivre  
« parmi les pauvres plutôt que dans les sa-  
« lons, mais sans espoir de les convertir. Néan-  
« moins, il faut reconnaître que les éditions ac-

« tuelles à quatre-vingt-quinze centimes cons-  
« tituent un progrès sur les feuilletons à bon  
« marché et viennent en aide à cet effort intel-  
« lectuel énorme qui agite aujourd'hui tant de  
« gens peu fortunés. »

Comme nous venons à parler de la jeune litté-  
rature, l'ancien chef de l'école naturaliste raille  
doucement tel nouvel « *isme* » qui se refuse  
puérilement à reconnaître ses maîtres les plus  
évidents comme ses prédécesseurs immédiats.  
« Je vois, conclut-il, actuellement, un grand  
« nombre de groupes qui se combattent âprement,  
« et bien à tort, selon moi, car si l'on met à  
« part les attardés du néo-classicisme, il n'y a  
« pas entre eux d'opposition de principes. »

## VALENTINE DE SAINT-POINT

*Eprise d'un idéalisme hautain, l'auteur d'Une Mort et de La Soif et les Mirages exprime dans le roman ou en poésie les angoisses et les ardeurs d'une âme vibrante et désireuse d'absolu. C'est un beau tempérament lyrique. Elle nous écrit ce qui suit :*

« En réponse à votre enquête, il me semble  
« que toutes les manifestations littéraires ne  
« sont que les chaînons d'une même chaîne sans  
« brisure. Chaque mouvement prépare et in-  
« dique le suivant. Chacun, à la fois, libère et  
« emprisonne. Actuellement, le plus grand éclec-  
« tisme règne dans la littérature. Mais certaines  
« expressions se rapprochent de mon idéal per-  
« sonnel qui est le suivant :

« 1° Dans le roman : au type féminin, ima-  
« giné par l'homme et perpétué par sa tradition  
« littéraire, opposer la femme, psychologique-  
« ment révélée par la femme. Quant à la forme,  
« faire abstraction des menus détails, pour plus  
« de généralité synthétique dans l'expression

« de la vie. Ne pas s'arrêter à la seule psy-  
 « chologie de l'individu, mais rendre la psy-  
 « chologie des foules non par l'analyse détaillée,  
 « mais par la synthèse et des vues d'ensemble ;  
 « 2° En poésie : une plus grande liberté de  
 « rythmes mesurés sur l'inflexion de la pensée  
 « et de l'élan lyrique, sans pourtant briser sys-  
 « tématiquement et détruire les moules sacrés  
 « de la langue, dans la mesure du vers tradi-  
 « tionnel. Des rythmes personnels et nouveaux  
 « permettent l'effort, que j'estime nécessaire au-  
 « jourd'hui, vers de profondes généralisations  
 « de la pensée lyrique. Bien entendu, j'entends  
 « que — tout en cherchant plus de profondeur  
 « d'idée dans la poésie moderne — elle se dé-  
 « gage toujours du sentiment ou de la sensation  
 « intimes ou de la vision plastique du poète  
 « afin de ne point atteindre à l'aridité de la  
 « poésie philosophique et didactique ;

« 3° Dans le théâtre : développer deux acti-  
 « vités : L'une d'observation minutieuse et éclec-  
 « tique de la vie moderne, afin d'arrêter quel-  
 « ques aspects significatifs de notre existence  
 « quotidienne et aussi, comme dans le roman,  
 « s'attacher à révéler certaines complexités de  
 « l'âme féminine constamment échappée à la  
 « tradition masculine. L'autre, plus vaste, est  
 « de s'efforcer à la création de la tragédie nou-  
 « velle, soit dans un sens originalement mo-  
 « derne, soit, à la rigueur, dans un sens légén-

« daire ou historique, quant aux personnages  
« s'ils sont capables d'évoquer des types éter-  
« nels et des mouvements collectifs, mais abso-  
« lument moderne quant à l'interprétation psy-  
« chologique ;

« Enfin, dans la critique d'art comme dans la  
« critique littéraire, je voudrais une critique  
« assez philosophique pour ne pas se concentrer  
« continuellement dans les détails des œuvres,  
« mais capable de ne considérer ces œuvres  
« que comme des détails d'une vision esthétique  
« générale. L'érudition doit être ordonnée et  
« distribuée par l'intuition, afin de faire fleurir  
« le rêve sur tout ce que la pensée humaine  
« arrêta pour préciser l'imprécis de son rêve.

« Quels que soient les états de la librairie,  
« il y a eu et il y aura toujours des écrivains  
« qui flatteront le goût du public et d'autres  
« qui n'obéiront qu'à leur idéal. »

## ANDRÉ SALMON.

*Poète de sensibilité délicate et d'expression très pure, l'auteur du Calumet sait concilier le sens de la tradition et le goût de la modernité. On lui doit de fines et compréhensives critiques d'art.*

Comme nous lui parlons des tendances néo-classiques, qui se manifestent aujourd'hui, notamment en poésie : « Il me semble y avoir « actuellement, nous dit M. André Salmon, un « malentendu à propos du classicisme : les admirateurs de Moréas, dont je fus l'ami, se « trompent parfois en érigeant la perfection en « règle unique. La perfection ne se décrète pas, « et puis, voyez-vous, la perfection est bien « près de la mort. Il paraît donc assez naturel « que de quinze à quarante ans, et tant qu'on « reste jeune, on fasse des folies. Avec les « meilleures intentions du monde, certaines gens « nous amèneraient aujourd'hui à une poésie « bien ennuyeuse.

« Vous faites état du Parnasse dans votre

« questionnaire, continue l'auteur du *Calumet*.  
 « Mais il a si peu duré ! Et puis il était dominé  
 « par Hugo, d'abord, et aussi par Baudelaire.  
 « Or Baudelaire le reliait au Symbolisme, car  
 « sans Baudelaire il n'y aurait probablement  
 « pas eu de Symbolisme. Non, en vérité, je ne  
 « crois pas que les Parnassiens aient exercé  
 « beaucoup d'influence sur le développement ul-  
 « térieur de la poésie. Il me semble par contre  
 « qu'un poète de cette époque est très important,  
 « quoiqu'il n'ait pas encore exercé toute son in-  
 « fluence : je veux parler de Théodore de Ban-  
 « ville qui, romantique d'apparence et par ses  
 « amitiés surtout, est en réalité tout à fait dans  
 « la tradition. »

— Ne pensez-vous pas, questionnons-nous, que le symbolisme ait contribué à une sorte d'élargissement de l'inspiration ? « Sans doute, répond M. André Salmon, le principal apport du symbolisme me semble consister dans cette infinité des thèmes poétiques dont il a redonné la notion. — Et son œuvre en ce qui concerne l'expression poétique ? — Eh bien ! les bénéfices des révolutions poétiques ne sont pas toujours ceux que l'on pense. On a sans doute acquis le droit de faire des vers libres, mais surtout on a fait subir une sorte de rafraîchissement à la forme traditionnelle : la qualité des rimes paraît moins importante que par le passé, on se montre assez indifférent

« aux pluriels et aux singuliers ; il n'est pas  
« jusqu'à l'hiatus, que le goût contemporain ne  
« tolère fréquemment. Mais, remarquez le bien,  
« tout le monde n'admet pas qu'on prenne ces  
« libertés ; beaucoup de gens, du moins, ad-  
« mettent qu'on écrive en vers libres, ils n'ad-  
« mettent pas le rafraîchissement, l'aération de  
« la forme traditionnelle ! Or c'est précisément  
« dans cette aération que me paraît consister  
« le bénéfice de la révolution symboliste...  
« D'ailleurs, corrige M. André Salmon, il est  
« évidemment très sain de revenir fréquem-  
« ment à la métrique la plus sévère et dans le  
« mouvement néo-classique d'aujourd'hui il y  
« a un souci louable du vers pour le vers. »

En ce qui concerne le livre à bon marché, et tout en croyant que la poésie, la jeune poésie même, éditée sous cette forme pourrait se vendre, notre interlocuteur pense qu'il n'était pas désirable. « Notez, remarque-t-il, que si  
« les livres étaient plus chers, les revues se-  
« raient lues davantage et que les vers des re-  
« vues circuleraient plus qu'aujourd'hui. En  
« tous cas les matinées poétiques dont on abuse  
« aujourd'hui sont absolument inutiles. »

## GASTON SAUVEBOIS

*C'est un critique, exclusivement. Pour le moment, il étudie, et de très près, le mouvement idéologique et social. Ses deux livres, et particulièrement le dernier, L'Equivoque du Classicisme, attestent une rare conscience des devoirs du critique. M. Gaston Sauvebois n'écrit pas une ligne qu'il ne la considère comme exacte et nécessaire.*

*Notons qu'il ne néglige pas de s'intéresser au mouvement politique. Au contraire. Et il collabore aux Droits de l'Homme, en même temps qu'aux Documents du Progrès, à La Critique Indépendante, dont il est secrétaire de rédaction, etc...*

*Il nous a écrit :*

« Oui, c'est l'histoire : le Romantisme, le Na-  
« turalisme, le Symbolisme et le Parnasse se  
« sont partagé le xix<sup>e</sup> siècle. Mais leur succes-  
« sion est un ordre, avec ses conséquences, et  
« cet ordre manifestant une *évolution*, ne se  
« recommencera point. Car la théorie de l'action

« et de la réaction n'est vraie que pour les  
« esprits superficiels. Il faut aller jusqu'à la  
« volonté des choses.

« Dès le moment où il se déclare, le Natura-  
« lisme sonne le glas du Romantisme. Sans  
« doute, en subit-il encore l'influence — un fils  
« n'est jamais ingénu — mais sa dominante est  
« bien à lui. Il poursuit la découverte de l'hu-  
« manité vraie. Le Romantisme avait commencé  
« par le Moyen-âge, et n'avait vu dans l'homme  
« que la passion. Le Naturalisme étudie le pré-  
« sent et les hommes sur toutes leurs faces, dans  
« toutes leurs activités sociales.

« Voilà la grande ligne de l'évolution, et nous  
« en sommes encore à nous demander ce qui  
« doit succéder au Naturalisme, pour en réaliser  
« les volontés suprêmes.

« Le Parnasse ne constitue, en effet, qu'un  
« rameau issu du Romantisme et sur lequel on  
« a greffé une bouture de classicisme. Il  
« s'achève avec lui-même, c'est-à-dire sans don-  
« ner naissance à aucun mouvement.

« Le Symbolisme ne se place pas davantage  
« dans l'évolution littéraire. Il dresse la réac-  
« tion métaphysique contre le Parnasse et le  
« Naturalisme scientifiques et comtistes. Réac-  
« tion de courte durée, d'ailleurs, qui n'em-  
« plit pas même la vie d'une génération,  
« puisque ses adeptes de la première heure  
« le renièrent avant le crépuscule : ainsi Henri

« de Régnier, Camille Mauclair, Adolphe Retté ;  
 « ou se turent, ainsi : Gustave Kahn, René Ghil.  
 « Même, on semble méconnaître qu'il ne con-  
 « vertit pas toute la jeune génération de l'épo-  
 « que. Pendant que les Symbolistes ouvraient  
 « les « Temps héroïques » de la poésie, d'autres  
 « groupes s'élançaient aussi, dans une direction  
 « opposée, à la découverte de l'avenir. Je ne  
 « citerai ici que le groupe de *l'Art pour la Vie*,  
 « qui comptait MM. Henry Bérenger, Eugène  
 « Hollande, etc., etc..., que *l'affaire* allait mettre  
 « à la tête du parti des *Intellectuels*.

« Mais le Symbolisme, qui se rendait lui-même  
 « inviable, devait prendre de l'importance par  
 « ses conséquences. On aperçoit celles-ci, au-  
 « jourd'hui, mieux qu'il ne les devinait lui-  
 « même, bien qu'il en fût déjà tout imprégné.  
 « Il est en quelque sorte l'introduction des in-  
 « fluences étrangères. Par lui, l'esthétique alle-  
 « mande, l'esthétique russe, l'esthétique scandi-  
 « nave, se répandaient en France dans les mi-  
 « lieux littéraires. Et après la période de con-  
 « naissance et de compréhension, de lutte pour  
 « que justice leur fut rendue sous forme d'ad-  
 « miration sincère, voici que s'ouvre aujourd'hui  
 « le problème de savoir quel rôle ces influences  
 « vont jouer autour de notre génie national. Je  
 « dirai plus loin ce qu'on en peut deviner déjà.

« Je ne veux que mentionner les dernières  
 « convulsions du Symbolisme qui furent l'*In-*

« *timisme* et le *Primitivisme*, au cours des-  
« quelles on prononça souvent le nom de Jules  
« Laforgue et celui de Francis Jammes. Elles  
« s'apaisèrent bientôt. Il faut noter, cependant,  
« un néo-symbolisme à la charge du groupe  
« de *l'Abbaye*, directement hégélien, mais en  
« voie lui aussi d'évolution. Nous le verrons  
« s'allier à la Renaissance révolutionnaire.

« Le Symbolisme favorisa aussi une reprise  
« de l'individualisme que le Naturalisme et le  
« Parnassisme avaient nettement répudié. Il re-  
« parut, sinon sous plusieurs formes, du moins  
« sous plusieurs noms. Voici en effet le *Subjec-*  
« *tivisme*, l'*Impulsionnisme*, le *Futurisme* pro-  
« clamé par M. Marinetti, le *Néo-Romantisme*  
« auxquels un groupe de poètes tente d'insuffler  
« la vie, l'*Intensisme*, et enfin le *Paroxysme*  
« revendiqué par MM. Nicolas Beauduin et Jean  
« Thogorma. Tous ces titres expriment bien à  
« peu près la même chose, la même tendance  
« individualiste. Voilà des poètes qui veulent  
« vivre de toutes leurs énergies. Ils ont foi dans  
« le présent. Chantant la beauté de l'effort, ils  
« rompent la condamnation du pessimisme que  
« les Parnassiens et les Naturalistes avaient por-  
« tée sur le monde. Les Symbolistes rêvaient.  
« Eux se plongent dans le réel. Et si l'on vou-  
« lait pousser plus loin l'analyse de ces diffé-  
« rents systèmes on verrait qu'ils tendent à re-  
« joindre l'autre courant littéraire issu du Na-

« turalisme et qui se jette en plein dans la chose  
« sociale.

« Car le Naturalisme ne succomba pas sous  
« les attaques du Symbolisme. Zola lui-même,  
« par ses dernières œuvres, *les Evangiles*, lui  
« traçait une voie nouvelle, et une tentative  
« *d'art à thèse*, sembla bien, un instant, préparer  
« l'avènement immédiat de la littérature pro-  
« chaine. Henri Becque, François de Curel, Paul  
« Hervieu, Brioux, s'emparaient du théâtre, et  
« J.-H. Rosny, Paul Adam, Octave Mirbeau,  
« Lucien Descaves, Paul et Victor Margueritte  
« devenaient les maîtres du roman. Mais la  
« nouvelle doctrine ne parvint pas à constituer  
« une école, et chacun de ces écrivains reprit sa  
« liberté, dans son tempérament personnel.

« Des jeunes venaient. Le groupe le plus  
« cohérent et le plus actif fut celui des *Natu-*  
« *ristes*. M. Saint-George de Bouhéliier en était  
« le chef. Le Naturisme célébrait la vie quoti-  
« dienne de l'homme dans la nature. Il dégageait  
« la beauté secrète des travaux de la campagne,  
« des usines et des chantiers. Sa tradition, il la  
« rattachait à Jean-Jacques, Robespierre, Au-  
« guste Comte, Hugo, Emile Zola. Admirateurs  
« des Encyclopédistes, ces jeunes gens croyaient  
« à la mission sociale du poète. Leur influence  
« ne s'est pas complètement évanouie.

« *L'Intégralisme* se formula ensuite. Cette doc-

« trine scientifique de la poésie montrait en  
« celle-ci la suprême connaissance et la plaçait,  
« pour l'avenir, à l'origine de toutes les trans-  
« formations humaines.

« Peu après, paraissait *l'Humanisme*, de M.  
« Fernand Gregh, qui conseillait aux poètes de  
« se plonger dans la vie et de collaborer aux  
« tâches universelles. L'Humanisme évoquait  
« aussi la civilisation de l'antiquité pour la  
« donner en modèle à nos contemporains.

« Le Régionalisme renaissait alors ; qui ne  
« voit qu'il n'est pas autre chose que l'appli-  
« cation exacte des théories du Naturalisme sur  
« la race et le milieu social ? Il continue donc  
« celui-ci sans beaucoup le changer par la des-  
« cription pittoresque ni par un certain amour  
« de la « terre natale » qui le sensibilise déli-  
« catement.

« Mais d'autres jeunes surviennent encore et  
« leurs doctrines précisent davantage l'évolution  
« lente et mystérieuse des idées. Une petite  
« revue, peu bruyante, mais sincère, fondée et  
« dirigée par M. Charles Bourcier, prêche réso-  
« lument le *Démocratisme*, c'est-à-dire une lit-  
« térature faite pour le peuple. Par l'*Artistocra-*  
« *tie*, M. Gérard de Lacaze Duthiers, appelle l'élite  
« intellectuelle au gouvernement de l'humanité.  
« Enfin, M. Jean - Richard Bloch, justifie dans  
« sa revue *l'Effort* le mouvement de *Renais-*

« *sance révolutionnaire* qui préparera la société  
« future.

« Il est alors à remarquer que l'*Effort* en-  
« globe dans son action, les *Néo-Symbolistes* de  
« l'Abbaye, dont j'ai parlé plus haut, et surtout,  
« l'*Unanimisme*, expression de la vie propre des  
« groupes constitués et des foules amorphes. Il  
« touche aussi, par différents côtés, à l'œuvre  
« de la *Nouvelle Revue Française*, que je vais  
« signaler bientôt. Et je ne crois pas me tromper  
« en disant que cette alliance forme le point  
« de concentration le plus important que nous  
« ayons vu depuis longtemps dans la jeune  
« littérature. La nouvelle doctrine pourrait bien  
« en sortir.

« En effet, les autres mouvements ne sem-  
« blent pas s'étendre aussi loin, ni coïncider  
« aussi heureusement avec l'évolution générale  
« des idées et des choses.

« Le *Néo-classicisme* est au bout de sa tâche.  
« Il fit besogne utile en restaurant les traditions  
« du génie français, que les symbolistes avaient  
« méprisées et combattues. Il s'égare mainte-  
« nant en ne proposant que l'imitation du  
« grand siècle » et en retranchant de notre his-  
« toire littéraire l'Encyclopédie, le Romantisme  
« et le Naturalisme. Le *Spiritualisme* essaie vai-  
« nement de réveiller le sentiment religieux.  
« Il ne rencontre de succès qu'auprès de la

« médiocre bourgeoisie. Littérature de bas-  
« bleus.

« Un moment, la *Renaissance française* parut  
« vouloir réaliser l'œuvre que la *Renaissance*  
« *révolutionnaire* accomplit aujourd'hui. Cons-  
« ciente de la suprématie de notre don national :  
« l'intelligence, elle la superposait à la senti-  
« mentalité et à la sensibilité obscures que fai-  
« saient valoir les influences étrangères. Elle  
« prévoyait un nouveau classicisme. Mais pure-  
« ment littéraire, elle se refusait à toute rela-  
« tion avec le mouvement social. Aujourd'hui,  
« elle s'attarde à une police des mœurs litté-  
« raires, nécessaire sans doute en notre époque  
« d'arrivisme forcené, mais dont l'intérêt ne  
« saurait primer sur la constitution de la nou-  
« velle doctrine. Et la main passe. D'autres  
« voient clair et regardent l'avenir.

« Ainsi se prépare un art social, qui sera la  
« continuation du Naturalisme.

« Cet art s'épanouirait sans doute demain, et  
« même, l'apercevrait-on déjà nettement, s'il n'y  
« avait pas à résoudre, dès maintenant, le pro-  
« blème des influences étrangères.

« Le roman russe, le théâtre scandinave et le  
« symbolisme allemand nous ont troublés en  
« même temps qu'enrichis. Bien sûr, nous pro-  
« posons-nous d'assimiler les éléments qu'ils  
« nous ont apportés. Notre littérature ne peut  
« pas être hétéroclite. Le même cas s'est déjà

« produit plusieurs fois, et il faut avouer que  
« nous avons sû, jadis, nous en tirer avec hon-  
« neur. Mais les conditions des peuples sont  
« changées. Nous ne sommes plus dans la même  
« vie nationale qu'aux xvi<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles.  
« Le mode humain remplace le mode nationa-  
« liste. La littérature doit suivre ce progrès.

« Le rôle de la France paraît alors de com-  
« poser le nouvel Esprit européen qui unifiera  
« la pensée du vieux continent. Son rôle et  
« son devoir, car si elle y manque, c'en est fait  
« d'elle-même, sur tous les terrains. Un pays  
« déchu est un pays mort — même quand ses  
« adversaires ne se chargent pas de l'achever.  
« Mais nous ne devons pas désespérer. Un  
« groupe d'écrivains a consciemment entrepris  
« d'élaborer ce nouvel esprit Européen, en met-  
« tant à son sommet, l'Intelligence, et c'est le  
« groupe de la *Nouvelle Revue Française*. Son  
« œuvre n'est point vaine. Je citerai seulement  
« MM. André Gide, Jacques Copeau, André  
« Ruyters, Jean Schlumberger, Jacques Rivière  
« et Henri Ghéon.

« En parallèle, du moins jusqu'à présent, se  
« dessine le rôle social de la littérature tel qu'il  
« découle directement du Naturalisme et tels  
« que l'ont préparé les théories individualistes  
« et démocratiques de ces dernières années. Les  
« écrivains collaboreront à l'organisation supé-  
« rieure d'une humanité, ou plutôt d'une Eu-

« rope qui, sortant définitivement du stade féo-  
« dal où la maintiennent encore les grandes  
« monarchies (surtout celles de l'Allemagne et  
« de la Russie) instituera le régime démocra-  
« tique de futurs Etats-Unis éminemment civi-  
« lisés. J'ai déjà dit quelque part que nous  
« étions au seuil de l'*Age organique*.

« L'œuvre est vaste et nouvelle, mais non  
« impossible à réaliser. On en pourrait indi-  
« quer les étapes successives et les moyens  
« — du moins dans le champ que notre géné-  
« ration peut espérer parcourir. Et, bien des  
« symptômes épars, mais significatifs pour ceux  
« qui savent voir, annoncent que les possibi-  
« lités sont prêtes à devenir des actes.

« Je crois, pour ma part, que nous touchons  
« à un très grand moment. »

## JEAN SCHLUMBERGER

*M. Jean Schlumberger, qui s'occupe activement de La Nouvelle Revue française, une des revues littéraires, les plus importantes et les plus originales de l'heure présente, a manifesté, dans l'Inquiète Paternité, des qualités de romancier délicat et ému. Il a donné une pièce au Vaudeville.*

« Le Romantisme et le Parnasse, dont votre  
« questionnaire fait état, nous dit M. Schlum-  
« berger, sont des tendances qui s'entrecroi-  
« sent mais qui continuent d'agir. En ce qui  
« concerne le roman, qui m'intéresse particu-  
« lièrement, j'y discerne des courants très di-  
« vers : les frères Tharaud continuent la tra-  
« dition d'analyse aiguë et sobre de Benjamin  
« Constant, d'autres auteurs manifesteraient plu-  
« tôt de l'abondance romantique. La tendance  
« la plus intéressante dans ce domaine me  
« semble être ce besoin de lyrisme quotidien,  
« intime, que nous devons au Symbolisme : de  
« plus en plus nous demandons au roman de

« nous donner ce lyrisme. Par là s'explique l'in-  
 « fluence de Charles-Louis Philippe, qui pa-  
 « raît d'ailleurs avoir été lui-même un con-  
 « fluent d'influences anglaises et russes, re-  
 « présentées surtout par Dostoiewsky et Tho-  
 « mas Hardy.

« Maintenant, remarque l'auteur de *l'Inquiète*  
 « *Paternité*, il s'est formé entre le roman et  
 « la poésie des genres intermédiaires qui ont  
 « détourné du premier bien des forces et des  
 « tempéraments vigoureux. Voyez *la Connais-*  
 « *sance de l'Est*, de Claudel. Enfin, il faut no-  
 « ter aussi, je crois, cette lassitude que l'on  
 « éprouve vis à vis du roman à la Flaubert  
 « et qui se manifeste par le goût des récits  
 « purs et simples, harmonieux et agréables  
 « comme *l'Isabelle*, de Gide. »

— Vous avez déjà répondu en partie, repre-  
 nons-nous, à notre question sur l'influence réelle  
 du Symbolisme. De façon générale, et sur l'en-  
 semble de la littérature, quelle action croyez-  
 vous qu'il ait exercé ?

« Je pense, répond M. Schlumberger, que le  
 « Symbolisme a retrempé l'inspiration et aiguillé  
 « notre curiosité vers des champs nouveaux.  
 « L'Unanimisme actuel, avec son lyrisme ori-  
 « ginal, n'aurait pas été possible sans le Sym-  
 « bolisme... Remarquez aussi que ce n'est pas  
 « seulement dans le roman qu'on sent ce be-  
 « soin de lyrisme secret, mais au théâtre éga-

« lement. Or, les précurseurs du théâtre de  
« demain, quels apparaissent-ils, sinon Verhae-  
« ren, Gide, qui participèrent plus ou moins  
« au mouvement symboliste, Claudel aussi et,  
« de façon générale, les précurseurs et les an-  
« nonciateurs du lyrisme secret ne sont-ils pas  
« ces maîtres qu'a donnés la génération de 1885,  
« Barrès et Elémir Bourges. » —

En ce qui concerne les dangers d'abaissement du niveau des œuvres que présente le développement des éditions à quatre-vingt-quinze centimes, M. Schlumberger nous fait remarquer que le livre à trois francs cinquante les offrait tout autant.

## EDOUARD SCHURÉ

*L'auteur des Grands Initiés voulut pour édifier sa belle œuvre de philosophie et d'art idéaliste le recueillement qui, seul, peut assurer la sérénité de l'esprit et la pureté de la vision. Silencieuse, mais sûre, sa renommée survivra à des réputations plus bruyantes, et dès maintenant, cette satisfaction lui est donnée de constater quels fruits portèrent dans les jeunes âmes ses enseignements de penseur et de poète.*

Droit et robuste comme un arbre de sa montagne natale, le regard d'une étonnante vivacité, M. Edouard Schuré apparaît singulièrement jeune de visage et de stature. Cet homme, qui entretint des relations avec les esprits les plus éminents du dix-neuvième siècle finissant, qui approcha intimement Wagner, Nietzsche, Taine et tant d'autres, est l'affabilité même. Il nous reçoit avec la plus grande cordialité dans son cabinet de travail de la rue d'Assas, proche du Luxembourg.

« Nous procédons encore aujourd'hui du ro-

« mantisme, n'en doutez pas, nous dit-il. Et  
« le romantisme est avant tout un réveil de  
« l'âme. Celle-ci se saisissait en retrouvant l'in-  
« fini dans elle-même et dans la nature, d'où,  
« pour l'imagination et le sentiment, de nou-  
« velles et vastes perspectives. Seulement, cette  
« révélation ne s'accompagnait pas d'une phi-  
« losophie précise. Et puis, elle comportait une  
« rançon, l'hypertrophie du moi et la tendance  
« au cabotinisme, élément négatif, sur lequel  
« insiste surtout un Jules Lemaître, par exem-  
« ple, sans tenir compte de l'élément positif  
« et bienfaisant.

« Littérairement, ce sentiment de l'infini est  
« venu retremper la peinture de l'amour, à par-  
« tir surtout de *La Nouvelle Héloïse*. Songez à  
« l'influence européenne de cette œuvre, qui  
« enfiévrera Goethe et Bonaparte. Le mouvement  
« romantique dégénéra, d'ailleurs, en exagéra-  
« tion et en fantaisies.

« Le naturalisme, dont vous faites état dans  
« votre questionnaire, marque une réaction et  
« se caractérise par une obnubilation du sen-  
« timent de l'infini. Taine et Zola l'expriment  
« chacun à sa façon. Encore ai-je entendu Taine  
« se plaindre, vers la fin de sa vie, de la  
« tournure que prenait le naturalisme. Le Par-  
« nasse fut idéaliste à sa manière, mais cet  
« idéalisme se restreignait au monde extérieur  
« et à la beauté physique. Le symbolisme, en-

« fin, qui nous touche de plus près, m'apparaît comme une aspiration vers un mysticisme transcendant, dépourvue de philosophie et de véritable profondeur. Il n'en est pas sorti d'œuvres définitives et je ne connais guère qu'un grand symboliste intuitif, Gustave Moreau. De tous les autres simples impressionnistes, on pourrait dire avec raison, semble-t-il : « ils ont trouvé une couronne et un sceptre, mais ils n'ont su que jouer au cerceau ».

— Apercevez-vous, aujourd'hui, quelque direction d'ensemble ?

« Il y a bien un mouvement néo-classique, et qui m'apparaît fondé dans une certaine mesure, parce que le génie gréco-latin a formulé les grandes normes de l'art. Mais où ce mouvement pêche, c'est lorsqu'il tombe dans le pastiche du dix-septième siècle et veut prendre pour modèle cette époque, assurément brillante, mais où, notez-le bien, on avait perdu le sens profond du divin. D'ailleurs, cette tendance est trop faible pour triompher de l'anarchie dans laquelle nous nous débattons. Il faudrait faire une synthèse intégrante de toutes les parties du génie français. Or, celle-ci dérive de trois éléments : l'élément celtique, ou les facultés spontanées d'intuition ; l'élément latin, qui est de forme, et l'élément germanique, qui est de vigueur.

« Cette synthèse devrait s'inspirer du spiritua-  
« lisme, en rapport étroit avec le Cosmos, qu'ont  
« formulé de nos jours un Bergson et un Bou-  
« troux. Le romantisme fut un idéalisme sans  
« philosophie. L'idéalisme d'une littérature nou-  
« velle devrait fleurir sur la conscience de  
« l'âme et la science de l'esprit. L'art peut, en  
« effet, se définir — conclut — M. Schuré, comme  
« une sensation puissante pénétrée de sentiment  
« et dominée par l'idée. »

## EDMOND SÉE

*L'auteur de La Brebis continue la grande tradition psychologique de notre théâtre. A notre époque d'impressionnisme dramatique et de brutalité romantique, il entend rester fidèle à la peinture de l'âme et de ses conflits.*

M. Edmond Sée doit chérir le dix-huitième siècle : la rue d'Anjou à sa naissance, un escalier en colimaçon, dont les paliers exigus s'ornent de glaces, les gravures qui font revivre dans le salon la sensibilité délicatement libertine d'antan, tout cela évoque délicieusement l'époque joyeuse, folle et profonde des roués et des philosophes.

« J'estime, nous dit l'auteur de *La Brebis*, que  
« la scène française est actuellement en pleine  
« régression. Sans doute, le Théâtre-Libre  
« avait-il exagéré dans le sens du réalisme et  
« de la tranche de vie à offrir au spectateur.  
« Mais, c'est à cette exagération, sans doute,

« que nous devons, pour une part, l'harmonieux  
 « équilibre, la santé dramatique, qui marque la  
 « période de 1894 à 1900, et que représentent  
 « Hervieu, François de Curel, Porto-Riche, Ca-  
 « pus. Depuis 1900, il y a décadence. »

— A quoi serait due cette décadence, selon vous ?

« Elle tient, je crois, à diverses raisons. On  
 « peut incriminer d'abord cette sentimentalité  
 « fausse et romanesque qui a envahi la scène.  
 « Il s'est produit aussi un retour offensif de  
 « la brutalité romantique, de la violence su-  
 « perficielle. Enfin, toutes les pièces s'imprè-  
 « gnent d'une espèce de lyrisme, qui a son  
 « agrément, mais qui apparaît mensonger et  
 « conventionnel. En voilà assez pour nous écar-  
 « ter du vrai théâtre. De façon générale, un  
 « Becque, un Porto-Riche, possédait ou pos-  
 « sède des qualités d'observation générale et  
 « humaine, ces mêmes qualités qui sont indis-  
 « pensables au romancier. Nos dramaturges  
 « d'aujourd'hui ne veulent connaître que l'op-  
 « tique du théâtre. Ils sont essentiellement au-  
 « teurs dramatiques, avant même que d'être  
 « hommes ou penseurs. »

— En dehors de ces facteurs, qui tiennent à la conception même de l'art dramatique, n'estimez-vous pas qu'il y ait des conditions extérieures qui nuisent actuellement au progrès du théâtre ?

« Les directeurs me semblent également res-  
 « ponsables. Ils n'ont qu'une préoccupation,  
 « c'est de pousser la pièce, quelle qu'elle soit,  
 « jusqu'à la trois centième. Et cela s'explique  
 « par le désir dont ils sont obsédés de réunir  
 « sur leur affiche le plus grand nombre de  
 « vedettes possible. Ces vedettes, il faut les  
 « payer, et cher... »

— Les acteurs ont donc leur part de respon-  
 sabilité ?

« Sans doute, et d'autant plus que, presque  
 « tous mûrs, frisant ou défrisant la cinquan-  
 « taine, voire davantage, ces Messieurs et ces  
 « Dames veulent des rôles appropriés à leurs  
 « illusions — entendez par là qu'au mépris de  
 « toute vérité, nos pièces mettent constamment  
 « en scène des jeunes filles amoureuses de  
 « vieillards, et autres fantaisies.

« Acteurs et directeurs — ces derniers sur-  
 « tout — se trompent constamment dans leur  
 « conception du public. Celui-ci est beaucoup  
 « moins rebelle aux œuvres fortes et belles que  
 « certains avis intéressés le proclament. Le suc-  
 « cès de *Maman Colibri*, le chef-d'œuvre de  
 « Bataille, le prouve. La critique aurait ici un  
 « grand rôle à jouer. Mais, vénale jadis, elle  
 « meurt aujourd'hui de complaisance. Je vois  
 « toutefois un indice de renaissance dans la ma-  
 « nière dont un Hermant ou un G. de Pawlowski  
 « entendent leur fonction.

« Ce n'est, d'ailleurs, conclut M. Edmond Sée,  
« qu'un mauvais moment à passer. Nous en  
« sortirons, j'en suis persuadé, et c'est la con-  
« viction que j'exprime dans une étude sur la  
« Renaissance du Théâtre, qui va paraître. »

## ÉMILE SICARD

*M. Emile Sicard, qui dirige, à Marseille, la plus importante peut-être de nos revues provinciales, Le Feu, s'est affirmé, avec Les Marchands, comme un romancier vigoureux, et avec Films, comme un essayiste délicat.*

« L'influence littéraire d'une école agit directement sur la génération qui lui succède. « Le symbolisme est encore vivant par les « maîtres qu'il a fournis ; c'est à mon sens, le « symbolisme que l'œuvre des jeunes écrivains « reflète. On le perçoit dans la qualité d'expression de ceux-ci ; ils sont « vrais » sensiblement. Le naturalisme était dépourvu de « cette manière.

« Je ne sais si l'on ne devrait diviser en « deux états le symbolisme : premier symbolisme, second symbolisme.

« Le premier était désintéressé socialement « et nous n'avons recueilli que son affinité de « style ; mais le second joint l'action directe « de la vie à sa qualité d'écriture et de pensée

« et il nous conquiert puisqu'il est à la fois la  
 « force et l'art. Paul Adam est représentatif de  
 « ce second état comme Barrès en est l'exemple.

« Les jeunes écrivains me paraissent être dans  
 « cette formule : « Agir sans abandonner sa dis-  
 « tinction ».

« Oui nous sommes bien dans ce second état ;  
 « dans dix ans on lui aura trouvé un titre. »

\* \* \*

« La publication à bon marché, devenant une  
 « méthode d'enseignement, ne saurait pas plus  
 « être condamnée que l'instruction générale. Il  
 « y a de mauvais maîtres dans les lycées, il  
 « y a de mauvais maîtres en librairie. Il peut  
 « y en avoir de bons de chaque côté. Le pu-  
 « blic est plus ignorant que bête. Quand on  
 « lui donnera du Charles-Louis Philippe, il  
 « abandonnera tous les Jean Aicard. L'essen-  
 « tiel c'est de ne pas opposer du trois francs  
 « cinquante à du dix-neuf sous.

« Et voilà, mes chers confrères, ma pensée  
 « jetée en coup de vent. »

## JÉROME ET JEAN THARAUD

*Un bel exemple de fraternité littéraire, riche non seulement de promesses mais de réalisations, ce qui peut étonner de la part de deux jeunes gens. Dingley, l'illustre écrivain, leur valut, il y a quelques années, le Prix Goncourt. L'an dernier, la plupart des critiques, dignes de ce nom s'accordaient à saluer dans La Maîtresse servante la manifestation de qualités qui firent les grands romanciers : l'art de la composition, le don de conférer aux figures une vie remarquable, l'élégance simple de l'expression.*

Un vieil hôtel du quai Voltaire aux larges vestibules sur lesquels ouvrent des portes à marteau. Dans un cabinet de travail des plus simples les frères Tharaud corrigent les épreuves de leur prochain roman. La besogne presse, l'accueil est cependant fort aimable et tour à tour l'un précisant ou complétant la pensée de l'autre, les collaborateurs définissent pour nous leur conception du roman. « Comme nous le « disions à un de vos confrères qui nous in-

« interrogeait sur la jeune littérature, il nous  
 « semble que l'avenir, la santé du roman ré-  
 « sident dans l'application à ce genre des prin-  
 « cipes formulés par Boileau dans l'*Art Poé-  
 « tique*. Personne ne s'en avise présentement.  
 « Les romanciers d'aujourd'hui deviennent in-  
 « convenants à force d'étaler dans leur œuvre  
 « une sensibilité la plupart du temps si peu  
 « intéressante. Stendhal, que l'on proclame  
 « glacé, par comparaison, et qui peut le pa-  
 « raître, vous saisit bien autrement, lorsqu'on  
 « aperçoit l'émotion intense qui anime par  
 « exemple le personnage de Sanseverina et les  
 « amours de Fabrice, avec la fille du général  
 « Conti, dans la *Chartreuse de Parme*. Seule-  
 « ment, chez lui, il y a transposition intellec-  
 « tuelle. Il faut signaler la même chose de Mau-  
 « passant chez qui l'absence d'effusions ne fait  
 « nullement tort aux qualités émotives du  
 « récit. »

— Les femmes ne seraient-elles pas respon-  
 sables de ces débordements subjectifs ? —

« Peut-être ! Mais nous n'en savons rien, nous  
 « lisons très peu ou pas du tout. Ce qui nous  
 « intéresse, voyez-vous, c'est l'émotion intellec-  
 « tuelle : tout ce qui s'évade de la sensiblerie, de  
 « la sentimentalité, à moins que celle-ci soit in-  
 « tellectualisée. Nous répugnons surtout à la  
 « littérature de gens excités. » —

Nous faisons remarquer alors aux auteurs de

*Dingley, l'illustre écrivain*, que certains hommes connus et estimés du public, d'un certain public tout au moins, prétendent traduire, dans leurs grandes fresques romanesques, autre chose que l'éternel adultère ou l'attraction des sexes. —

« Sans doute, répond l'un d'eux, — et nous  
« avons la plus grande estime pour cet effort,  
« mais on relève trop souvent dans les œuvres  
« auxquelles vous faites allusion une fougue, un  
« lyrisme effréné, une éloquence qui éloigne un  
« peu les auteurs du sujet qu'ils traitent et qui  
« exigerait plus de froideur. Ensuite, ces écri-  
« vains s'attaquent à des sujets très vastes, si  
« vastes qu'ils dépassent en quelque sorte le  
« cadre du roman et semblent mettre obstacle  
« à toute composition un peu serrée. Or la com-  
« position nous apparaît primordiale. Voyez :  
« tous les chefs-d'œuvre du genre, *La Princesse*  
« *de Clèves*, *Manon Lescaut*, *Le Rouge et le*  
« *Noir*, les Balzac, sont dénués d'éloquence et  
« caractérisés avant tout par une construction  
« splendide. Nous comprenons le roman un peu  
« comme un poème, un développement où le  
« lyrisme consiste dans le mouvement calculé  
« et progressif, où toutes les parties concourent  
« à l'effet total. Il semble bien d'ailleurs que la  
« tradition française soit là. »

— Il y a une nuance très sensible, concluons-nous, entre votre conception du roman et celle

que traduisent certains romans dits psychologiques ou d'analyse. —

« Dites une différence essentielle, et qui tient  
« à ce que nous accordons la première place à  
« l'histoire, au récit. Nous ne sommes pas des  
« coupeurs de cheveux en quatre. Nous recher-  
« chons avant tout une histoire vivante et simple  
« à raconter. C'est ce dont nos contemporains  
« semblent se soucier fort peu. Un sujet ! Voilà  
« qui leur paraît méprisable en littérature  
« comme en peinture. Ils préfèrent un milieu,  
« un cadre. L'imagination est bien cependant la  
« qualité la plus rare. Tenez notre dernier  
« roman met en scène l'infériorité de l'élément  
« français en Algérie devant l'invasion espa-  
« gnole ou italienne ; depuis longtemps, nous  
« possédions la question sous tous ses aspects ;  
« mais nous avons attendu d'avoir un sujet  
« précis. Depuis longtemps aussi, nous aurions  
« été capables de décrire les mœurs des hob-  
« reaux périgourdins : c'est un fait divers qui  
« nous amena à composer la *Maîtresse servante...*

« Insistez bien », ajoutent les deux frères,  
« en nous reconduisant, sur cette idée que  
« chaque roman nouveau exige une composition  
« nouvelle, un mouvement original, et qu'on a  
« trop souvent recommencé *Madame Bovary...*  
« D'ailleurs, tout cela est dans Boileau. »

## JEAN THOGORMA

*M. Jean Thogorma est l'auteur d'un livre de poèmes d'un lyrisme altier, Le Crépuscule du Monde. Il a écrit aussi quelques études de critique, dont la dernière, Les Lettres sur la Poésie, a été très discutée. Voici sa réponse :*

« Le XIX<sup>e</sup> siècle peut être dénommé le siècle de  
« l'individualisme c'est-à-dire de l'anarchie éco-  
« nomique, politique, morale, esthétique.

« Les œuvres littéraires des écoles, roman-  
« tique, naturaliste, parnassienne, symboliste,  
« issues du désordre révolutionnaire n'ont été  
« que les expressions plus ou moins fidèles de  
« ce désordre.

« Le néo-symbolisme et ses dérivés, futu-  
« risme, etc., sont les dernières convulsions  
« du romantisme expirant. Le mal romantique  
« qui n'avait pas encore altéré la forme même  
« des œuvres, semble avoir définitivement at-  
« teint celle-ci : les livres les plus récents van-  
« tés par les revues dites d'avant-garde ont

« l'air d'être écrits en petit nègre par des fous  
« raisonneurs et solennels.

« Nous pouvons entendre en les lisant, les  
« dernières paroles que prétendent transmettre  
« à la postérité, par la bouche de leurs avortons  
« les mieux léchés, Messieurs les Bourgeois,  
« riches, idéalistes et libéraux.

« Mais les temps sont arrivés où l'Ordre fran-  
« çais détruit par les révolutions du dernier  
« siècle, tente de se reconstituer.

« Une Unité qui commence à prendre cons-  
« cience d'elle-même se cherche à tâtons, à tra-  
« vers les ruines accumulées par le génie de la  
« Division, voilà le fait dominant de ces der-  
« nières années.

« S'agit-il d'Unité religieuse ? Voici le Catho-  
« licisme dont la force d'attraction et de cohé-  
« sion reste sans rivale, qui se manifeste plus  
« fort, plus vivant, plus agissant que jamais.

« S'agit-il d'Unité morale ? Voici le Positi-  
« visme qui recrute chaque jour des adhérents  
« nouveaux et sauve ainsi du danger de l'Idéa-  
« lisme anarchique les individus que leur nature  
« spirituelle éloigne de la foi catholique.

« S'agit-il d'Unité politique ? Voici le Nationa-  
« lisme intégral qui conquiert peu à peu l'élite  
« intellectuelle de la nation.

« S'agit-il d'Unité sociale ? Voici le Syndica-  
« lisme qui se présente à nous comme le plus  
« formidable mouvement dirigé contre l'anar-

« chie économique qu'engendre la ploutocratie  
« financière et que protège l'étatisme jacobin.

« Les tendances de la littérature actuelle  
« ayant quelque avenir ne peuvent pas être  
« autres que celles de la société. Son prin-  
« cipe moteur doit nécessairement être le même  
« que celui qui pousse aujourd'hui les hom-  
« mes dont le XIX<sup>e</sup> siècle avait fait des espèces  
« de vagabonds à reconstruire, pour s'y abri-  
« ter, les forteresses élevées par la sagesse des  
« ancêtres : l'Eglise, la Patrie, la Cité, la Fa-  
« mille, la Corporation.

« Ou la littérature hâtera la reconstruction  
« effective de la société en la reconstruisant  
« idéalement par l'expression des idées, des sen-  
« timents et des actes ayant une puissance  
« éprouvée de cohésion sociale, ou elle dispa-  
« raîtra sous le juste mépris des peuples qu'elle  
« ne fait, depuis quelques années, que cor-  
« rompre.

« La seule formule féconde que quelques œu-  
« vres des nouvelles générations apportent, se  
« réfère aux idées que nous venons d'ex-  
« primer sommairement ; on l'a nommée tantôt  
« *Impérialisme esthétique*, tantôt *Paroxysme*.

« Ce n'est pas le nom qui importe, mais la  
« chose. La nouvelle littérature, qui n'est pas  
« dissertation philosophique mais action lyri-  
« que, prétend exprimer les états *radiants* de  
« l'âme humaine en communion par l'amour

« et la raison avec l'Humanité, la Terre, le  
« Monde et Dieu.

« Elle est ainsi la langue de la *Surconscience*,  
« c'est-à-dire de la conscience de l'Unité di-  
« vine en qui, comme le dit saint Paul, *nous*  
« *sommes, nous vivons et nous nous mouvons.*

« Cette conscience de l'Unité divine, source  
« des Nombres, est aussi celle de la Hiérar-  
« chie universelle, ou, si l'on préfère, de l'Or-  
« dre cosmique et de l'Ordre social.

« Ayant sa source au centre des choses, cette  
« littérature ne peut être, en révélant l'har-  
« monie des nombres enchaînés au Principe uni-  
« que, qu'un agent d'organisation, une fomen-  
« trice d'Unité. Ainsi, en exprimant l'Unité  
« infinie se mouvant dans les Nombres et  
« criant à travers les formes changeantes de  
« la Vie, la joie divine, la littérature nouvelle  
« est pleinement représentative des tendances  
« contemporaines.

« Catholicisme, Positivisme, Nationalisme,  
« Syndicalisme, peuvent ou pourront reconnaî-  
« tre en elle cette même volonté de l'Unité  
« qui les anime, et de fidèles images d'eux-  
« mêmes, dans les symboles où elle inscrit ou  
« inscrira la pensée humaine.

• « Cette littérature ne veut pas être et n'est  
« pas la vaticination dans le vide des tenants  
« d'un prétendu idéalisme qui n'est que blago-  
« logie de saltimbanques.

« Saine, puissante, créatrice, elle se repaît  
 « d'objets définis, vivants, réels, non de chi-  
 « mères et de nuées.

« Honnête, elle se refuse à flatter et les bas  
 « instincts de la chair et les concupiscences  
 « de l'Esprit déréglé. C'est dire qu'elle ré-  
 « prouve absolument le mensonge naturaliste  
 « de l'Homme-Bête et le mensonge idéaliste de  
 « l'Homme-Ange.

« Elle ne s'interdit d'ailleurs aucun sujet, si  
 « sublime soit-il, et ne récuse pas la fantaisie  
 « ailée des poètes-enfants, laquelle est plus sage  
 « que la lourde pédanterie des philosophes.

« Elle se refuse seulement à pécher contre  
 « l'Unité et l'Ordre ; en ce faisant, elle ne fait  
 « qu'imiter les choses les plus gracieuses de  
 « la vie : les oiseaux des bois, les fleurs du  
 « printemps, les vierges sages, les bonnes épou-  
 « ses, les mères adorables.

« L'esprit de la littérature nouvelle est donc  
 « aussi opposé que possible à la vulgarité bru-  
 « tale des réalistes et à la niaiserie élégante  
 « des idéalistes. Esprit de vérité, mais aussi  
 « d'amour ; d'enthousiasme, mais aussi de me-  
 « sure ; de foi religieuse, mais aussi de con-  
 « naissance scientifique ; intuitif et raisonneur,  
 « libre et discipliné, courageux et prudent,  
 « aventureux et sage, traditionnaliste et nova-  
 « teur, il est l'esprit même de notre race ayant  
 « repris conscience de lui-même.

« Rien d'humain ne lui est étranger et rien  
« de divin non plus. Il peut également faire  
« vivre des abstractions et tirer des choses con-  
« crètes l'essence spirituelle qu'elles contien-  
« nent.

« S'il étreint la réalité, il lui communique  
« son propre mouvement, et s'il est étreint par  
« elle, il trouve moyen de devenir lumineux  
« à son contact.

« La lumière qu'il emprunte au monde exté-  
« rieur, il la lui rend sous forme de chaleur  
« et de mouvement. Passif et actif, fécondé  
« et fécondant, écho et voix, miroir et flam-  
« beau : avec ce qu'il assimile, il crée, et ses  
« créations, qui ont leur source dans le monde,  
« idéalizations de celui-ci, réalisent le double  
« miracle d'être à la fois plus vraies et plus  
« belles que la réalité dont elles sortent.

« Il connaît d'ailleurs ses limites, il sait que  
« si les images et les idées des choses qu'il  
« fait passer dans sa parole ne sont pas aussi  
« aimables que les choses mêmes, sa parole  
« doit être modeste et réservée.

« Et puis, quand il n'a rien à dire il s'abs-  
« tient de parler, et telle est sa profonde sa-  
« gesse que, plutôt que de prêter à un per-  
« sonnage comme Jésus de vulgaires pensées  
« humaines, comme l'ont fait les romantiques  
« et leurs mauvais disciples, il préférerait se  
« taire éternellement.

« Enfin, quand il a quelque chose à dire et  
« qu'il parle, il use d'une langue où il y a  
« plutôt de la ligne que de la couleur, du style  
« que de l'écriture, et du rythme que des ima-  
« ges. »

## LOUIS THOMAS

*De tous ses confrères, M. Louis Thomas est celui qui a collaboré au plus grand nombre de périodiques. On lui doit des recueils de « mots », depuis ceux du général Gallifet jusqu'à ceux de Jean Moréas ; des « portraits » critiques brossés avec goût, des poèmes délicats comme Les douze Livres pour Lili, des romans comme Yette et L'Espoir en Dieu. M. Louis Thomas écrira encore beaucoup, et sous les pseudonymes les plus divers. C'est vraiment un « homme de lettres ».*

Nous l'interrogeons. Il va, il vient, dans un vaste salon ; il parle d'abondance. Nous notons :  
« La littérature ? s'exclame M. Louis Thomas,  
« les uns, qui n'apportent rien, prétendent  
« être des classiques. Les autres, qui di-  
« sent apporter quelque chose, comme l'*Una-*  
« *nimisme* de M. Jules Romains, le *Futurisme*  
« de M. Marinetti, sont de pauvres esprits. On  
« fonde une école, le plus souvent, à la suite  
« de la lecture d'une page de philosophie mal

« digérée ; Jules Romains est tout entier dans  
 « Tarde et Paul Adam lui-même. D'un apho-  
 « risme de Nietzsche, les jeunes gens font une  
 « ode lyrique. Quand j'écrivais mes premières  
 « préfaces aux *Lettres de Châteaubriand*, j'y  
 « mettais du Cournot ! L'érudition est faite de  
 « ce qu'on lit dans les revues. Tous les phi-  
 « losophes peuvent donner matière à des écoles.  
 « On ne prend pas le temps de digérer ses lec-  
 « tures. Le Français se détache de lui-même.  
 « Tout chef d'école est un jeune niais.

« Non, la génération littéraire présente n'ap-  
 « porte pas de formules originales. Et, d'ail-  
 « leurs, il n'y a pas d'intérêt à ce qu'elle en  
 « apporte. Châteaubriand, ce grand bonhomme,  
 « en apportait. Mais Voltaire, cet autre grand  
 « bonhomme, n'en apportait pas. Et le père  
 « Gourmont, en a-t-il jamais apporté ? Il faut  
 « s'entendre, sur ces mots de formules origi-  
 « nales. Des tendances ? Oui, la tendance à la  
 « vertu : voyez quel prix échoit à un André  
 « Lafon. Mais l'Académie avait refusé un prix  
 « à Taine. Paul Bourget, qui est le disciple  
 « de Taine, qui se dit tel, aurait pu se rap-  
 « peler une pareille gaffe. Mais il vote pour  
 « André Lafon !...

« La tendance à la vertu, voilà la plus forte  
 « des tendances, avec, aussi, la tendance à la  
 « conservation sociale. Voyez ceux qui illus-  
 « trent ces tendances. »

Et M. Louis Thomas nous nomme, pêle-mêle, Maurras, Lemaître, Daudet, Pierre Gilbert, Georges Valois, Eugène Marsan, Henri Clouard, Barrès, Bordeaux, Bazin, Bourget, François Mauriac, Robert Vallery-Radot, d'autres. Sans parler de gens comme Beaunier, comme Boylesve, comme Marcel Boulenger.

— Et les livres à bon marché ? —

« Il faut faire des livres chers, pour que  
« les auteurs gagnent plus facilement leur vie.  
« Le livre à bon marché n'a aucune influence ;  
« aucun livre n'a d'influence ; on ne peut faire  
« d'un idiot un homme intelligent.

« Je souhaiterais que les écrivains se syn-  
« diquent, pour tenir tête aux éditeurs, et que  
« les éditeurs se syndiquent pour imposer une  
« volonté au public, au lieu de le fatiguer par  
« une offre perpétuelle de livres qui ne répon-  
« dent pas à ses besoins. Voyez le succès des  
« deux sociétés de livres que j'ai moi-même  
« fondées : les *Bibliophiles fantaisistes* et les  
« *Trente*. Déjà on les copie.

« Il faut transformer le marché du livre. Te-  
« nez, les livres d'Histoire se vendent ; on les  
« offre au public. Ah ! les auteurs publieraient  
« moins de saloperies si les éditeurs les fai-  
« saient mieux vivre !

« Je suis tout à fait opposé au compte d'au-  
« teur. Les maisons d'édition qui font des  
« comptes d'auteur devraient être boycottées.

« Si un auteur n'est pas payé à son second  
« volume, c'est un homme perdu. Il n'a rien  
« dans le ventre. Le compte d'auteur rend l'é-  
« diteur paresseux. Le syndicat d'auteurs —  
« il existera, je vous le dis — fera établir  
« un type de vente, qui différenciera avec les  
« auteurs selon leur notoriété, leur valeur. Et  
« les écrivains syndiqués imposeront la sup-  
« pression du compte d'auteur. »

## ROBERT DE TRAZ

*Romancier délicat et critique très fin, M. Robert de Traz dirige à Genève Les Feuilletts, revue très vivante de culture et de littérature romande.*

« D'une façon générale, le XIX<sup>e</sup> siècle me sem-  
« ble avoir accumulé, dans le domaine litté-  
« raire ou intellectuel, un certain nombre de  
« ruines. Et je ne nie pas la beauté de l'in-  
« cendie, du pillage et de la dévastation ; je  
« prends de l'intérêt aux torches promenées à  
« tous les étages des édifices qu'avaient dres-  
« sés les siècles, à l'explosion des remparts,  
« à l'abattis des grands arbres... Toutefois, je  
« suis touché davantage de voir, à l'heure ac-  
« tuelle, l'effort des écrivains et des penseurs  
« pour relever et reconstruire. Voilà, me sem-  
« ble-t-il, la caractéristique de notre époque.  
« Après tant de négations, des chercheurs es-  
« sayent des valeurs positives. Nous assistons à  
« une évolution très significative du scepticisme  
« vers l'esprit de doctrine.

« Tenez, Barrès est une illustration, une ma-  
« gnifique enluminure de ce que j'avance. Son  
« souci est peut-être excessif de montrer que  
« ses derniers ouvrages ne démentent pas les  
« premiers. Car ses contradictions ne nous cho-  
« quent pas, au contraire : elles le rendent plus  
« représentatif encore. Son œuvre séduisante  
« nous mène de l'ironie à la croyance, de l'in-  
« tellectualisme à l'émotion créatrice : tel est  
« le chemin que la littérature a parcouru de-  
« puis dix ans.

« Et Gide aussi pourrait représenter ce pas-  
« sage de l'abstraction à la réalité, s'il avait  
« plus d'audace et de brutalité, s'il avait davan-  
« tage vécu « en plein air ». Gide est un au-  
« teur à secrets : je crois chez lui déchiffrer  
« celui-là. C'est pourquoi il faut le placer très  
« haut.

« Faut-il conclure de ces quelques lignes que  
« la littérature actuelle échappe aux « grands  
« courants littéraires qui se sont partagé le  
« XIX<sup>e</sup> siècle » ? Conclusion trop brusque. Le  
« XIX<sup>e</sup> siècle, tout en provoquant les ruines dont  
« je parlais, a également maintenu certains prin-  
« cipes fixes. Seulement, la besogne de destruc-  
« tion, qui était plus évidente, a détourné l'atten-  
« tion de l'autre besogne, celle de l'ordre, qui était  
« taciturne et obstinée. Celle-ci commence à se  
« mieux laisser voir ; elle inspire les nouvelles  
« générations. Mais on aurait tort de croire à

« une interruption, à un renouveau contradic-  
« toire des idées.

« Prenez l'exemple de Maurras. Maurras n'est  
« pas un créateur original. Sa valeur, sa por-  
« tée, tiennent à ce qu'il rassemble les idées,  
« comme les rois de France rassemblaient les  
« provinces. Il a le don d'incorporer. Il choi-  
« sit et il met ensemble, grâce à son admirable  
« dialectique. C'est une abeille, mais une abeille  
« de l'Hymette. Ainsi Maurras, après Bonald,  
« Comte, Le Play, Taine, Renan, après d'autres  
« écrivains, et même des romantiques, témoigne  
« que le XIX<sup>e</sup> siècle a donné des résultats posi-  
« tifs. Nous le constaterons toujours davantage  
« à mesure que nous prendrons plus de recul.

« Cette tendance au positif que je crois dis-  
« cerner dans la jeune génération, elle a été,  
« au point de vue philosophique, déterminée  
« par Nietzsche et Guyau ; elle est en harmo-  
« nie avec Bergson et William James. Je m'ex-  
« cuse d'enfiler ensemble des noms si dispa-  
« rates, et il faudrait ajouter bien des explica-  
« tions. Mais je ne veux pas prendre trop de  
« place. On peut dire toutefois qu'il y a un  
« rapport certain entre le nationalisme, français,  
« italien, allemand, etc., qui consiste à concevoir  
« l'homme, non plus d'une manière abstraite  
« et absolue, mais d'une manière relative, mo-  
« difié par sa race, son époque, son milieu,  
« l'homme réel en un mot — et la doctrine prag-

« matiste ou la doctrine bergsonienne. De l'un  
« et l'autre côté, se manifeste le désir de juger,  
« le besoin de prévoir des résultats. Quittant  
« l'indifférence agnostique, on a recommencé à  
« donner leur prix à certaines choses, on a ac-  
« cordé de l'importance aux moyens de les ac-  
« quérir et de les conserver. Au point de vue  
« politique et au point de vue philosophique,  
« comme au point de vue littéraire, je retrouve  
« l'effort vers le concret, le goût de la vie orga-  
« nisée... N'oublions pas, ce qui n'est certes  
« pas négligeable, que ce mouvement des es-  
« prits a coïncidé avec le retour vers les sports,  
« l'exercice musculaire qui enseigne les néces-  
« sités physiques.

« Quant à votre seconde question, je ne crois  
« pas du tout que les publications à bon marché  
« puissent abaisser le niveau moyen de la litté-  
« rature : il est déjà trop bas. Que le livre coûte  
« trois francs ou trois sous, l'écrivain qui pré-  
« tend flatter le goût du grand public, est perdu.  
« Ce n'est pas, la plupart du temps, du côté des  
« gros tirages qu'il faut chercher les « œuvres ».   
« Ainsi qu'importe que la littérature commer-  
« ciale se vende meilleur marché encore : elle  
« se vendra toujours trop cher.

« Il reste à l'amateur à savourer ces romans  
« délicats, chaque année plus nombreux, où  
« s'affirme le désir de peindre, non plus des  
« milieux ou des décors, mais un caractère, où

« l'on néglige l'anecdote, l'intrigue, pour accu-  
« muler les traits véridiques d'une figure : ainsi  
« la *Vagabonde*, *Fermina Marquez*, la *Maîtresse*  
« *servante*, et presque *Monsieur des Lourdines*  
« et quelques autres. J'aime assez les livres  
« parés de cruauté et de tendresse, qu'on peut  
« mettre sur le même rayon que Stendhal, Mé-  
« rimée et Fromentin. »

## ÉMILE VERHAEREN

*Le grand poète des Villes Tentaculaires, de La Multiple Splendeur et des Heures claires, est un des rares colosses qui dominent la littérature présente. Il exerce sur la manière contemporaine de sentir, de goûter la Vie et de l'exprimer, une influence dont on ne peut encore mesurer toute la profondeur. Voici la lettre qu'il nous adresse :*

« Chers Confrères,

« Je pars en voyage. Ne vous donnez donc  
« pas la peine de vous rendre chez moi la se-  
« maine prochaine pour m'interviewer. Voici,  
« rapidement écrites, quelques réflexions sur  
« votre enquête.

« J'arrive à un moment de la vie où les  
« écoles et leurs programmes ne m'intéressent  
« quasi plus. Les vrais poètes forment une  
« chaîne indépendante des liens qui unissent  
« les groupements et c'est grâce à l'apport des  
« personnalités et non des groupes qu'une lit-  
« térature se continue. Les écoles ne sont que

« fantômes ; les œuvres seules sont des réali-  
« tés. Si donc le XIX<sup>e</sup> siècle exerce encore une  
« influence sur les lettres d'aujourd'hui, ce n'est  
« pas grâce à ses doctrines, mais grâce à ses  
« poètes marquants.

« Parmi les jeunes écrivains qui font preuve  
« d'originalité, j'aime à citer et à suivre ceux  
« qui non seulement acceptent, mais admirent  
« et célèbrent la vie telle qu'à cette heure nous  
« la vivons. J'ai peu de confiance dans ceux  
« qui sous prétexte de tradition, se tournent  
« vers le passé pour en ressusciter le charme  
« légèrement modifié et adapté au goût du jour.

« Le présent, c'est-à-dire la réalité doit être  
« notre force. C'est en lui, c'est en elle, que  
« nous devons trouver une exaltation nouvelle,  
« une psychologie nouvelle, une beauté nou-  
« velle. Nous devons transporter la vie actuelle,  
« du plan de la perception et de la notation au  
« plan de l'enthousiasme. Les motifs de ly-  
« risme y surabondent. Mais il les y faut décou-  
« vrir. Il faut pénétrer les choses avec amour,  
« avec ferveur et non pas les scruter à la loupe,  
« avec le désir d'y rencontrer le plus de tares  
« possible. Il faut les voir en poète que tout  
« non seulement intéresse mais enivre et non  
« pas en critique que tout dessèche et appau-  
« vrit.

« Bien à vous. »

## ROBERT VEYSSIÉ

*Dans ses romans, ses poèmes, et ses œuvres dramatiques, l'auteur des Tressaillements combat pour la noble cause d'un idéalisme renouvelé au contact de la Vie, d'une Vie épurée au contact de l'Idéal. Rédacteur en chef de la Renaissance contemporaine, il a su donner en quelques années, à cette revue, en même temps qu'une physionomie tout à fait originale, l'importance des périodiques les plus anciens et les plus en faveur.*

« Pour m'en tenir aux deux courants, aux  
« deux tendances les moins éloignées de nous,  
« dit M. Robert Veyssié, les Parnassiens ne se  
« sont jamais préoccupés que de la forme, les  
« Symbolistes ont accordé davantage à l'inspira-  
« tion. Il nous faut, je crois, remercier surtout  
« ces derniers de nous avoir indiqué qu'il pou-  
« vait exister une véritable poésie philoso-  
« phique, laquelle exige un sentiment poétique  
« plus intense que la poésie purement imagina-  
« tive ou descriptive, et un choix d'images ap-

« propriétés. C'était une voie qu'ils indiquaient,  
 « mais bien entendu ce n'est pas la seule voie  
 « possible de la poésie. Il ne semble pas  
 « d'ailleurs que ceux qui s'intitulent néo-sym-  
 « bolistes l'aient aperçue. Je ne vois qu'une  
 « œuvre aujourd'hui qui contienne une indica-  
 « tion dans ce sens, c'est la Tétralogie de Paul  
 « Vérola que vous connaissez, particulièrement  
 « avec *Rama* et *Mosé*.

« Le grand méfait du symbolisme me pa-  
 « raît d'avoir facilité l'extériorisation de *moi*  
 « tout à fait insignifiants. En principe, il élimi-  
 « nait toutes les médiocrités poétiques ; en  
 « fait... ! »

— Ne pensez-vous pas — demandons-nous  
 — qu'il ait contribué à élargir l'inspiration, et  
 que grâce à lui nous concevions aujourd'hui  
 plus de thèmes poétiques que jadis ?

« Peut-être. En ce qui me concerne, je crois  
 « que s'il y a quelque chose de périmé aujour-  
 « d'hui, c'est l'élégie. On cherchera de plus en  
 « plus, à mon avis, l'inspiration dans la vie et le  
 « mouvement des sociétés. Il faut pour cela une  
 « nouvelle forme d'épopée, distincte de celle de  
 « *La Légende des Siècles*, qui est purement  
 « historique. Maintenant, entendez-moi bien : si  
 « je vous fais part de mes préférences et de mon  
 « opinion personnelle, je ne voudrais pas dog-  
 « matiser et condamner, par exemple, l'inti-  
 « misme. Je crois que les intimistes vraiment

« poètes sont peu nombreux : ce genre qui a  
 « ses princes, Verlaine, Samain, Bataille, de-  
 « mande une personnalité très particulière ;  
 « mais, il est parfaitement légitime, à condition  
 « aussi que ses représentants ne se montrent pas  
 « exclusivistes. Pas plus que ceux qui s'effor-  
 « cent à une poésie sociale, ils n'ont le droit de  
 « dire que la poésie fleurit dans leur jardin et  
 « là seulement. Un beau jardin n'est pas toute  
 « la nature. Mais dans l'ensemble et de façon  
 « générale, je crois qu'un artiste doit se tenir en  
 « contact avec le mouvement social. »

— Vous avez souvent consacré vos Chroniques poétiques aux questions d'expression. —

« Vous connaissez sur ce point mes idées  
 « maîtresses, reprend M. Veyssié. L'erreur ca-  
 « pitale des symbolistes, en cette matière, fut  
 « d'assimiler la poésie à la musique. Cela re-  
 « venait à confondre les bruits — car les mots  
 « ne seront jamais que des bruits plus ou moins  
 « harmonieux — avec les sons. J'estime que  
 « le premier devoir du poète est de donner à son  
 « lecteur une impression poétique, il ne faut pas  
 « qu'il se contente d'une satisfaction person-  
 « nelle. Pour y arriver, l'assonance, au moins,  
 « paraît indispensable. Et encore, un poème  
 « un peu long serait incomplet en se bornant à  
 « l'assonance : il y faut la rime. Maintenant  
 « je vous accorde que certaines règles étroites  
 « d'antan et surtout le culte de la rime pour la

« rime sont choses périmées. Mais, pour les  
 « raisons que je viens de vous indiquer, le vers  
 « libre — théorique — de poètes récents me  
 « semble condamnable. Ces poètes prétendent  
 « que la forme qu'ils emploient est indispen-  
 « sable à l'expression de subtilités. Sont-ce les  
 « subtilités qui font vivre l'art? »

— Vous avez écrit et écrivez des romans.

« Oui, quoique ce ne soit pas le principal de  
 « mon labeur littéraire. Dans ce domaine, je  
 « pense que le roman d'analyse est toujours  
 « possible, à condition que l'on s'attache da-  
 « vantage à peindre et à faire sentir les liens  
 « qui rattachent l'homme à la nature. Mais je  
 « crois que la rénovation viendra surtout du  
 « roman par fresques, dont Paul Adam avec *Le*  
 « *Trust* est le magnifique précurseur. En tous  
 « cas, ajoute en souriant M. Veyssié, le roman  
 « nouveau n'entrera jamais par *la Porte étroite*. »

— Le théâtre vous intéresse, assurément, da-  
 vantage, puisque vous donniez récemment *les*  
*Ailes ouvertes*.

« Oui et j'accorde à cet essai assez d'importan-  
 « tance, d'abord parce que je tente d'y mettre  
 « en harmonie dramatiquement l'idéalisme et  
 « la vie, principe de tout mon effort littéraire,  
 « et aussi parce que j'ai voulu que la musique,  
 « dans ces trois actes, fut intimement mêlée à  
 « l'action non comme un accessoire mais comme

« un élément essentiel. Ces deux idées dominent  
« ma conception du théâtre. »

— Quant aux éditions à bon marché, M. Robert  
Veyssié les déplore. « On n'obtient de rénova-  
« tion littéraire qu'en s'adressant à une élite.  
« Et puis, ces brochures à quatre-vingt-quinze  
« centimes font perdre le goût du livre. Enfin,  
« cela incite les écrivains à se commercialiser.  
« C'est vous dire que je ne verrais pas d'un  
« bon œil les poètes à quatre-vingt-quinze cen-  
« times. »

## HENRI VIANAT

*M. Henri Vianat est un jeune critique de talent. Dans Paris-Journal, La Dépêche Parlementaire, L'Effort Social, il a donné des études, des articles très remarquables.*

« Il s'agirait en somme de juger ses con-  
« temporains et de déterminer le courant gé-  
« néral d'idées et de sentiments qu'ils expri-  
« ment. On reconnaîtra que ce n'est pas chose  
« facile, et qu'il est même impossible, aux  
« hommes d'une époque, de donner sur leur  
« époque autre chose que de très vagues et  
« très fausses impressions. Impressions con-  
« fuses, trop intimes, trop sensibles, trop peu  
« objectives en un mot, pour valoir autre chose  
« qu'un pronostic hasardé. Les livres et leurs  
« auteurs sont des grains de sable qui vont  
« passer sur le tamis du temps. Et jusqu'à  
« ce que nous soyons tous sur le tamis, il me  
« paraît difficile de savoir qui passera et qui  
« ne passera pas. Le recul des ans est néces-  
« saire pour que meurent les succès éphémères  
« et que subsistent seules les œuvres qui portent

« vie. C'est alors et c'est seulement alors que  
 « les filiations s'établissent et qu'apparaissent  
 « visiblement les courants littéraires dont parle  
 « le questionnaire.

« Conjecturons néanmoins, sous toutes ré-  
 « serves.

\* \* \*

« Il semble que la littérature actuelle ne con-  
 « tinue, ni ne transforme, ni ne s'oppose aux  
 « grands courants littéraires du siècle précédent.  
 « Elle s'efforce de se créer. A ce labeur la  
 « poésie parvient avec confusion et lenteur. Elle  
 « subit la convalescence qui suit les attentats  
 « violents auxquels le symbolisme s'était livré  
 « sur elle.

« Le symbolisme conçu à la façon de ses pre-  
 « miers pontifes semble bien d'ailleurs avoir  
 « complètement disparu de la circulation. Ce-  
 « lui qui subsiste, émondé, étioilé, et d'une in-  
 « cohérence un peu plus simpliste, n'offre plus  
 « de trop excessives et mystiques exagérations.

« Le mouvement poétique contemporain, mou-  
 « vement éminemment stationnaire, présente la  
 « confusion la plus grande de tous les genres  
 « connus. Et nos poètes pastichent avec un  
 « bonheur égal Verlaine, Leconte de Lisle, Vic-

« tor Hugo et Ronsard. (Depuis la mort de  
 « Moréas, la Pléïade est cependant un peu moins  
 « imitée.) Quant à M. Miguel Zamacoïs, qu'on  
 « ne peut déceimment omettre lorsqu'on parle  
 « de grands poètes, il faut signaler qu'il pas-  
 « tiche plus particulièrement M. Edmond Ros-  
 « tand. Enfin l'inspiration de M. Jean Aicard  
 « se retrouve chez M<sup>me</sup> la duchesse de Rohan.  
 « A moins toutefois que ce soit M. Jean Aicard  
 « qui s'inspire de la poétique de M<sup>me</sup> de Rohan...  
 « Ce sont choses délicates à bien apprécier.

\*  
 \* \*

« Pour la prose, aucune école. Chacun suit  
 « son tempérament et, à vrai dire, les quelques  
 « grands prosateurs que nous avons sont, avant  
 « tout, des *tempéraments*. Dans quel clan, voire  
 « même dans quelle école, ranger Bourget qui  
 « est un sociologue, Loti qui est un peintre,  
 « Pierre Louys qui est un poète et le plus ad-  
 « mirable que nous ayons — car *Aphrodite*  
 « me paraît aussi éternel que *Salammbô*, et si,  
 « de la production contemporaine, un livre, un  
 « seul, doit rester, c'est assurément celui-là, et  
 « nul autre, — Anatole France qui est un génial  
 « pasticheur, Octave Mirbeau qui est une rage  
 « féconde ?

« C'est tout au plus si l'on peut remarquer  
 « chez nos romanciers une tendance à continuer  
 « le courant réaliste en l'élargissant, c'est-à-dire  
 « en peignant la vie contemporaine pour faire  
 « œuvre de sociologue et de moraliste. Certains  
 « — les moins artistes peut-être, car il y a  
 « difficilement de l'art là où il y a une arrière-  
 « pensée utilitaire — sont évidemment attirés  
 « par la grandeur tragique des conflits sociaux  
 « qui se précipitent. A ce point de vue, il y a  
 « une tendance très nette à ne plus fréquenter  
 « la tour d'ivoire et à descendre dans la foule  
 « étudier les problèmes de l'heure présente ;  
 « facilement nos romanciers se muent en pro-  
 « phètes. L'affaire Dreyfus qui aura dans l'his-  
 « toire la valeur d'une Révolution politique et  
 « sociale — on dit bien la « révolution » de  
 « 1830, et qu'était-elle à côté de celle-là ! — a  
 « donné un essor considérable à la littérature  
 « militante. Voyez pour vous en convaincre les  
 « derniers romans d'Anatole France, ceux de  
 « Rosny et de Paul Adam, et les pièces de  
 « théâtre de Bourget.

\* \* \*

« Une formule intéressante — quoiqu'un peu  
 « trop exploitée — me paraît être celle de cette

« littérature pauvre dont Charles-Louis Philippe  
« est considéré comme le créateur. Dans les  
« accents évangéliques, frustes, d'une simpli-  
« cité un peu indigente, d'hommes pour qui  
« les verbes *être* et *avoir* sont les seuls auxi-  
« liaires connus, vibre une note originale et  
« touchante. Mais il n'y a pas là de quoi faire  
« une école, et les disciples du créateur sont  
« facilement lassants. On a toujours envie de  
« leur faire l'aumône, quand on les lit, afin d'en-  
« richir un peu leur pensée et leur style. »

## TANCRÈDE DE VISAN

*Une des physionomies les plus curieuses et les plus riches de la littérature nouvelle. Poète, essayiste, romancier, critique surtout, et secrétaire de La Revue de Philosophie, M. Tancrède de Visan applique à la critique — et c'est par quoi valent ses écrits — des dons de créateur. L'Attitude du lyrisme contemporain est un de ces ouvrages qui hâtent la renaissance d'un genre déshonoré par des plaisantins et des cuistres.*

Dans son cabinet de travail aux couleurs claires, orné d'éditions rares et des portraits de maîtres qui lui sont chers, M. Tancrède de Visan nous fait le plus aimable accueil. Nous causons des faits divers du monde littéraire : « Quelques jeunes spiritualistes mènent grand tapage, mais ils semblent de souffle bien court », remarque notre interlocuteur. Le mouvement qui tend à ordonner les richesses du symbolisme conformément à la tradition française et que des revues comme *L'Occident* et *La Nou-*

*velle Revue française* expriment avec assez de netteté lui semble plus intéressant. M. Tancrède de Visan nous dit encore son horreur du théâtre, et qu'il ne peut goûter que le théâtre d'art pur d'un Maeterlinck, d'un d'Annunzio, d'un Saint-Pol Roux. La danse américaine le réjouit au contraire, et les exquises fantaisies romanesques aussi, d'un Giraudoux, d'un Francis de Miomandre. Il voudrait bien étudier d'un peu près ces « dissidents » du roman comme il les appelle, mais sa thèse de doctorat es-lettres, *De l'esthétique des symbolistes dans ses rapports avec l'histoire générale des idées*, l'absorbe.

Quelques jours après notre visite, les notes suivantes nous parvenaient :

« Je ne crois pas que la nouvelle génération littéraire apporte des formules originales.

« On campe sur ses positions.

« Je sais bien que beaucoup de jeunes ont intérêt à ce qu'on pense le contraire, j'entends à faire croire qu'une ère nouvelle se lève. Du moins le clament-ils dans des articles multiples. Malheureusement les œuvres qui, elles, seules comptent, prouvent que rien n'est changé sur notre planète. Suivant une illusion, d'ailleurs quelquefois très profitable, les jeunes prennent leurs désirs pour la réalité.

« A mon avis cette réalité contredit étrangement ces désirs.

« Nous vivons de l'héritage des générations

« précédentes. On fait du romantisme, du na-  
 « turalisme, du parnasse, et surtout, oh ! sur-  
 « tout, du symbolisme. On n'en veut pas con-  
 « venir parce que les jeunes sont très pressés  
 « d'inventer du nouveau, et on doit les féliciter  
 « de cette ardeur, mais non de leur clairvoyance  
 « critique. Car, s'il est vrai, suivant une fine  
 « remarque de Cournot, que le rythme des géné-  
 « rations, dans la société moderne, tend de plus  
 « en plus à s'accélérer, encore faut-il ne pas  
 « vouloir contredire les lois de l'évolution na-  
 « turelle en s'imaginant que la France littéraire  
 « se renouvelle tous les dix ou quinze ans.

« J'ai eu moi-même cette illusion vers 1900.  
 « Comme on allait entrer dans un siècle tout  
 « neuf, on a pensé que de nouvelles tendances  
 « littéraires allaient se faire jour. Et nous avons  
 « célébré à l'envie le « *magnus ab integro*  
 « *sæculum nascitur ordo* ». Il a bien fallu dé-  
 « chanter.

« La raison en est que les esprits superfi-  
 « ciels datent toujours d'eux-mêmes, j'entends  
 « de leurs œuvres, le commencement d'une re-  
 « naissance ou d'une réaction. Un esprit averti  
 « comprend par expérience que les « époques  
 « littéraires » sont beaucoup plus amples et  
 « débordent telle ou telle date. Nous avons peut-  
 « être raison de faire partir le romantisme de  
 « 1820, c'est un bon point de repère ; mais  
 « nous avons grand tort de l'arrêter à la date

« de la chute des *Burgraves*, en 1843. Le ro-  
« mantisme se poursuit.

« C'est ainsi que la tragédie, telle que la  
« comprend Racine, se continue jusqu'au mi-  
« lieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, sans grands changements  
« que ceux provenant d'imitateurs maladroits.

« Je remarque de nos jours le même phéno-  
« mène. *L'époque littéraire*, en particulier, ou  
« ce que je préfère appeler *l'attitude lyrique* de  
« la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, autrement dit le *Symbo-*  
« *lisme*, loin d'être supplanté par un autre genre,  
« se continue avec une évidence implacable.

« Ce mouvement littéraire n'a pas accompli  
« toute sa courbe. Ceux-là même qui le com-  
« battent, sont tellement imbus, à leur insu, de  
« son esthétique générale, qu'on ne voit guère  
« en quoi ils s'en distinguent. Ils le combattent  
« avec acharnement, mais l'imitent et le pillent  
« avec un touchant ensemble. Tout au plus  
« peut-on, à ce propos, prononcer le mot de  
« *tassement*. Oui, un certain tassement se pro-  
« duit dans les œuvres. On tend vers plus  
« d'ordre et de discipline. Du moins je le crois,  
« sans l'affirmer, c'est tout ce dont je suis sûr.

« Je remarque, chez certains artistes, une  
« plus grande connaissance théorique de leur  
« métier et des règles de l'esthétique. Je tiens  
« pour non négligeables en particulier les doc-  
« trines de *l'Intégralisme* qui me semblent pro-

« céder d'excellentes vues théoriques sur le  
« mode de création artistique.

« Je fais grande attention au groupement  
« connu sous le nom *d'Unanimité*. Il y a là  
« des réalisations fort intéressantes et j'y suis  
« très sympathique. Mais n'en déplaise à ces  
« messieurs un peu trop absolus et trop dédai-  
« gneux de leurs ancêtres — semblable à ces  
« enfants dont parle La Bruyère, drus et forts  
« du bon lait qu'ils ont sucé et qui battent  
« leur nourrice — je découvre en eux la vieille  
« hérédité symboliste qui contenait déjà en  
« germe le panthéisme dont ils abusent légère-  
« ment.

« En résumé, pour ce qui concerne la poésie,  
« je sens prédominer l'influence symboliste dans  
« toute sa beauté ou toute son horreur, comme  
« il vous plaira.

« Et en voilà encore au moins pour dix ans,  
« à mon avis. A cette époque vous pourrez  
« repasser et nous recauserons. Pour l'instant,  
« à part quelques nuances, je ne vois pas ce  
« que j'aurais pu dire de plus ou de moins en  
« 1900 si vous aviez fait votre enquête à cette  
« époque.

« Je tiens donc pour un *semi* statu quo, et ma  
« Sœur Anne que j'interroge ne voit rien venir  
« à l'horizon que quelques charmants pages  
« d'ailleurs sans importance.

« Je crois qu'il en sera longtemps encore  
« ainsi pour deux raisons.

« La première est que la génération qui ar-  
« rive a fait ses études dans les livres de vers  
« qui vont de Baudelaire à M<sup>me</sup> de Noailles  
« en passant par Mallarmé, Verlaine, Régnier,  
« Griffin, Verhaeren. Elle arrive à l'âge d'écrire  
« avec une connaissance étendue de notre  
« époque très riche en réalisations diverses, en  
« curiosités de toutes sortes. Elle s'est assimilé  
« les méthodes des mathématiciens tels que  
« Poincaré, des philosophes tels que Bergson,  
« etc., etc... Elle vit donc dans une sorte *d'idéa-*  
« *lisme* très vaste qui permet de pousser des  
« prolongements dans tous les domaines de l'es-  
« prit. Or le Symbolisme est un peu tout cela.  
« C'est cette atmosphère très subtile et très  
« dynamogène » qui permet à chacun de se  
« réaliser selon ses désirs, tout en demeurant  
« attaché à notre « époque littéraire », qu'on  
« pourrait résumer, comme on a résumé l'âge  
« classique ou l'âge romantique, au moyen de  
« deux ou trois idées générales qui servent  
« de trait d'union à plusieurs générations.

« La deuxième est que l'individualisme est  
« plus que jamais la loi de nos esprits — bien  
« qu'on dise le contraire. Or, il n'y aura jamais  
« qu'un lien assez lâche pour relier entre eux  
« des multiples d'individualismes. Pour créer,  
« au contraire, une époque littéraire nouvelle,

« une formule d'art neuve, il faut une cohésion,  
 « un enthousiasme collectif, un groupement ho-  
 « mogène. Nous verrons peut-être de *petits*  
 « groupements, de *petites* chapelles, mais non,  
 « chapelles, mais non, je crois, une adhésion  
 « totale, une vraie *masse* émue par un seul  
 « grand principe. Nous avons le sens critique  
 « trop développé pour cela, un trop grand  
 « manque de foi exaltante. En sorte que nous  
 « vivrons par petits paquets chacun sur notre  
 « rocher littéraire, sans constituer un vrai po-  
 « lype gigantesque, une *époque*.

« D'ailleurs je le répète, notre temps est si  
 « riche en idées de toutes sortes lancées dans  
 « la circulation du point de vue esthétique par  
 « le symbolisme, du point de vue philosophique  
 « par un Bergson, entre autres, qu'il faudra  
 « longtemps pour en épuiser toutes les consé-  
 « quences et tenter toutes les réalisations qui y  
 « sont virtuellement contenues.

\* \* \*

« Le développement récent des publications à  
 « bon marché ne me semble pas pouvoir donner  
 « d'heureux résultats, ni être à encourager.

« Il est certain que ces publications, pour  
 « faire leurs frais, sont obligées de tirer à des  
 « cinquantaines de mille. Pour trouver autant  
 « de lecteurs il faut des œuvres qui plaisent,

« des noms connus, des auteurs de tout repos.

« On a suffisamment remarqué que chaque  
« fois qu'il y a collectivité ou foule le niveau  
« intellectuel baisse (Cf. Gustave Lebon).

« Un auteur désireux de plaire sera donc  
« obligé à de fâcheuses concessions au goût  
« du jour. L'art en souffrira.

« Il n'y a guère d'autre alternative : ou  
« écrire pour la foule, ou écrire pour une élite.  
« Malgré les théories sociales contemporaines  
« je ne crois pas la foule intelligente. Je pense,  
« au contraire, qu'elle corrompt tout ce qu'elle  
« touche. Il va sans dire qu'elle préférera Botrel  
« à Claudel ou la *Marseillaise* à Tristan. On ne  
« peut d'ailleurs lui en vouloir de ses préfé-  
« rences.

« Bien que ce jugement puisse paraître sé-  
« vère, je ne crois pas que la foule ait droit à  
« l'art. L'art est fait pour une élite, ce qui ne  
« signifie pas qu'il doive être hermétique. Ce  
« qui revient à la foule ce sont les grandes  
« cérémonies du culte, un majestueux dévelop-  
« pement des ensembles (cathédrale, tragédie  
« grecque, etc...).

« Mais l'art dans les livres ne la regarde  
« pas.

« C'est pourquoi, si un éditeur lance sur le  
« marché une véritable œuvre d'art dans une  
« publication à bon marché — outre qu'il fera  
« faillite, il corrompra la foule plutôt qu'il ne

« l'éduquera. Ce n'est qu'après des siècles de  
« civilisation raffinée que les lettrés, c'est-à-dire  
« l'élite et l'aristocratie de la pensée, par-  
« viennent à goûter toutes les nuances d'un  
« chef-d'œuvre contemporain.

« Qu'on donne à la foule quelques classiques  
« et rien de plus.

« Je crois que les publications à bon marché  
« rendent un très mauvais service aux bons au-  
« teurs. Cela les tente et ils bâclent quelque  
« roman d'aventure au lieu de se consacrer,  
« dans le silence, à la réalisation parfaite de  
« leur pensée.

« Comme l'écrivait dernièrement Tristan De-  
« rème dans un excellent opuscule *M. de Mun*  
« *et la poésie* à propos de l'élection de Régnier :  
« Les poètes n'écrivent pas pour être compris.  
« Ils écrivent pour ceux qui les comprennent.  
« Il y a une différence. »

## SÉBASTIEN VOIROL

*L'auteur d'Augurales et Talismans exprime dans une prose imagée et rythmée un lyrisme philosophique, nourri de belles visions de synthèse et de forte pensée. On tient d'autre part M. Sébastien Voirol pour un critique averti et lucide.*

Comme nous nous excusons de venir l'importuner : « Que non ! donc, s'écrie M. Voirol. Au contraire. Il n'y a rien de plus intéressant, à mes yeux, qu'un échange d'idées sur la littérature... sinon une controverse au sujet de quelque problème interlinguistique ou interculinaire, ajoute-t-il en souriant... »

— Il s'agit, reprenons-nous, d'un coup d'œil général sur la littérature actuelle et ses promesses. —

« Il y a des gens intelligents, certes, modestes non moins, qui vous diront : « Il est impossible de savoir ce que l'avenir fera des productions actuelles ». Et, lorsque nous voyons certains jugements portés par des

« hommes comme Faguet — loin de moi l'idée  
 « d'être désagréable à cet écrivain qui a tou-  
 « jours fait preuve d'une urbanité charmante à  
 « mon égard — il devient évident que ces per-  
 « sonnages disent : « Nous ne pouvons rien sa-  
 « voir ». Mais moi — ceux qui me connaissent  
 « ont pu constater que je ne suis pas un fat —  
 « moi, je sais que si Baudelaire vivait aujour-  
 « d'hui, obscur ou honni, je l'aimerais exacte-  
 « ment avec la même confiance que mort et  
 « illustre aujourd'hui. Des vivants existent, dont  
 « les élites futures s'occuperont à la fin de ce  
 « siècle comme nous faisons du poète des *Fleurs*  
 « *du Mal*. Il ne faut pas être bien malin pour  
 « deviner, entrevoir, que l'on discutera encore  
 « sur Paul Adam ou André Gide, que l'on verra  
 « dans J.-H. Rosny aîné le représentant le plus  
 « vaste et le plus mesuré du naturalisme maître  
 « de l'Europe pendant cinquante ans, à une  
 « époque où les lettrés se diront : « Henry Bor-  
 « deaux ? qui cela ? Qui cela, René Boylesve ?  
 « (dont cependant le talent est réel et char-  
 « mant). »

— Vous ne vous lamentez donc point sur  
 notre temps en criant à la décadence, comme  
 tant d'autres ?

« Assurément non ! Notre époque est très  
 « riche. Ce sont les artistes réactionnaires qui  
 « se lamentent ; je ne veux pas dire les artistes  
 « réactionnaires en politique. Chose à noter :

« les avancés en art sont le plus souvent cho-  
 « qués de la médiocrité artistique des hommes  
 « avancés en politique. De là un malentendu  
 « très pernicieux. Si votre enquête aide à le  
 « dissiper vous aurez rendu un grand service  
 « à la France morale.

« Notre époque est riche parce que nous bé-  
 « néficions des efforts vers une perfection de  
 « style, de rythme et de langue, de Baudelaire,  
 « de Flaubert, de Villiers dans ses pages ins-  
 « pirées, de Mallarmé, qui ont heureusement  
 « modifié la tenue froide de l'instrument. »

— Vous attribuez une influence durable par  
 conséquent à certains des courants littéraires du  
 XIX<sup>e</sup> siècle ?

« Le Symbolisme n'est pas mort. Il est éter-  
 « nel comme moyen : songez qu'il y eut jadis  
 « un nommé Salomon. Le réalisme est impres-  
 « criptible : que désormais quelqu'un vienne  
 « présenter une œuvre comme *Les Orientales*,  
 « les moins éclairés hausseront les épaules parce  
 « que toute compréhension réaliste de l'Orient  
 « en est absente comme dans *Le dernier des*  
 « *Abencérages* d'ailleurs. Madame Pilon-Fleury  
 « nous renseigne autrement et mieux. Le natu-  
 « ralisme pur se meurt sans doute, puisqu'il  
 « est aux honneurs. Quant au Parnasse, je ne  
 « m'en suis guère aperçu. »

— Apercevez - vous, interrogeons - nous, des

tendances tangibles éparses dans l'œuvre de nos contemporains ? —

« Les tendances littéraires représentées par  
 « des groupements, écoles, revues, nulles,  
 « nulles ! Les jeunes revues ou font de la po-  
 « litique comme *l'Indépendance* cocasse de  
 « M. Sorel, ou sont mondaines et... aquatiques  
 « comme le *Parthénon*, ou se réduisent à des  
 « entreprises commerciales comme *La Nouvelle*  
 « *Revue française*. Je constate, sans mal-  
 « veillance : les auteurs qui y écrivent sont pour  
 « la plupart de mes amis.

« Il existe, selon moi, quelques familles jouant  
 « un rôle véritable dans les Lettres. D'abord  
 « celle que je nommerai la famille *Renard-*  
 « *Philippe*. Nous la classerons déjà, si vous  
 « le voulez bien, dans le passé : son succès fut  
 « aussi brusque et inattendu que la disparition  
 « de ses chefs fut regrettable. La formule, de  
 « peu d'envergure, s'est trouvée figée, et d'autre  
 « part, elle a été embrassée par une catégorie  
 « de non-valeurs. Arrivons ensuite à l'importante  
 « famille *Paul Adam-Jules Romains*, dont  
 « les œuvres occupent une place bien en vue,  
 « à part, d'où personne ne les délogera. Enfin,  
 « il y a la tendance pleine de sève de la fa-  
 « mille *Roinard des Miroirs-Claudiel* dont les  
 « héritiers donneront, je l'espère, des œuvres  
 « aussi grandes et nobles, mais débarrassées  
 « non de la religiosité mais de la sottise uncul-

« tuelle qui distingue la branche cadette. —  
« Voilà. »

— Est-ce tout ? —

« Vraiment, je ne pense pas qu'on puisse  
« trouver l'équivalent d'une tendance dans les  
« adorables romans de cette famille sans pro-  
« géniture possible et que j'aime d'autant plus...  
« j'hésite un peu à vous la nommer... *Jammes-*  
« *Colette.* »

-- Et Maeterlinck ? et Barrès ? —

« Avec une seringue de Pravaz et quelques  
« doses de caféine on pourrait peut-être essayer ;  
« si vous les rencontrez proposez-leur... une  
« famille avec Brieux, par exemple, comme par-  
« rain et Péguy pour marraine. Il y aurait bien,  
« ajoute M. Voirol, la famille *Suarès-Aurel*, mais  
« laissons le génie œuvrer en paix. »

— Et demain, après-demain ? —

« Jarnipreste ! Si nous prophétisons, des per-  
« sonnes seront scandalisées. Tant pis... Si  
« vous voulez... c'est toujours au bûcher ac-  
« tuel que se nourrit le Phénix multicolore que  
« les arrière-petits Rostand's tenteront un jour  
« de plumer : il est pour moi certain que les  
« belles œuvres à venir seront en réaction contre  
« cet appétit particulier de *vie vraie* que repré-  
« sente la famille *Mirbeau-Nazzi*, jouissant  
« d'ailleurs d'une vogue compréhensible. On

« partira à la découverte d'une *vie enrichie*  
 « *d'étoiles*... afin de mieux vivre. »

Nous passons ensuite à la seconde question qui porte sur les éditions bon marché. « Cela  
 « c'est grave, s'écrie M. Voirol, faire de la masse  
 « une élite, cela me va ! Jonglons un peu avec  
 « des boules de siècles. Que faut-il ? De l'ins-  
 « truction, de l'instruction, toujours de l'ins-  
 « truction. Et puis, cela ne suffit pas. Un  
 « exemple : moi qui vous parle, j'aime mieux  
 « Wagner que Mozart, Rodin que Rude, Gau-  
 « guin et Van Dongen que David ou même  
 « Ingres. Je dois admettre que le peuple pré-  
 « fère Eugène Süe aux Goncourt. Le volume  
 « à quatre-vingt-quinze centimes n'est pas tou-  
 « jours mauvais. Et même, dans certaines col-  
 « lections à deux sous, il y a plus de bonnes  
 « exceptions que nous n'en trouverions dans une  
 « collection formée, par exemple, d'œuvres  
 « d'académiciens contemporains. C'est aux de  
 « Mun qu'il importerait de mettre un bâillon  
 « plus que de songer à ruiner les éditeurs de  
 « magazines pour belles Madames. Il faut dé-  
 « truire le mal dans sa racine et non dans ses  
 « ramifications.

« Et maintenant conclut l'auteur d'*Augurales*  
 « *et Talismans*, tâchons de ne plus rien dire que  
 « les sots ou les malveillants prendraient pour  
 « des méchancetés. »



## CONCLUSIONS

---

### I

On disputa ferme, voilà quelques mois déjà, sur le Romantisme, ses mérites et ses méfaits : des réquisitoires nourris et très logiquement — trop logiquement — déduits, des arrêts fortement motivés, trop fortement peut-être, vouèrent l'ensemble de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, dans sa première moitié, ainsi que les œuvres qui l'ont continuée, à l'exécration des bons esprits. L'occasion était bonne, en essayant de discerner avec la collaboration des écrivains ce que les lettres actuelles doivent aux époques littéraires précédentes, de chercher à préciser, sur ce point, l'opinion commune, maintenant que le fracas de la bataille s'atténue. Or, une constatation s'impose : M. Paul Acker note sans doute en passant que personne ne veut plus de la « ma-

oration » du romantisme ; M. Maurice Beaubourg remarque très justement que cette époque littéraire se caractérisait par une sorte d'effacement de la vie devant la littérature, les appréciations de M. Henry Bataille sont — implicitement au moins — dépourvues de tendresse pour le théâtre selon la formule de 1830 ; M. Henry Gauthier Villars déclare spirituellement que le romantisme « ne coule plus qu'auprès de quelques chef-lieux de province » ; M. Gustave Kahn estime heureuse la réaction du Parnasse contre le « flux versifié » des Lamartiniens ; M. Sébastien Voirol, enfin, croit que notre souci de réalité exclut désormais la possibilité de certaines libertés excessives que l'on prit, au commencement du siècle, avec la géographie, l'histoire ou l'ethnologie ; mais, sous la plume ou dans la bouche de ces écrivains, nous ne trouvons point de condamnation formelle, rien qui sente l'anathème. M. Pierre Mille, le plus sévère de tous, ne craint pas, il est vrai, de calomnier le romantisme en l'assimilant à « l'écholalie » que soignent nos psychiatres. Mais, pour suggestives qu'elles apparaissent, les boutades dont le père de *Barnavaux* émaille sa conversation savoureuse, ne doivent pas toujours, semble-t-il, être prises tout à fait au sérieux. Nous voyons, d'autre part, M. Louis Bertrand — qui se fit un moment l'apôtre d'une renaissance classique — craindre qu'à vouloir

excommunier le romantisme, on ne finisse par étrangler tout lyrisme ; le plus grand de nos romanciers lyriques, M. Elémir Bourges, compte au nombre des seuls ouvrages de grande critique qu'il reconnaisse, deux livres manifestement entachés de romantisme : *le William Shakespeare*, de Victor Hugo, et *l'Esthétique*, de J.-P. Richter. M. Louis Mandin, un des jeunes poètes les mieux doués de l'époque, sait gré aux écrivains de 1830 d'avoir fait entrer dans le salon où étouffaient les derniers classiques, « les parfums des bois et les rumeurs de la foule », et paraît disposé à leur pardonner leurs outrances, parce qu'ils ont renoué la grande tradition poétique inaugurée par la Pléïade et anémiée aux siècles suivants. Poète et penseur, enfin, M. Edouard Schuré reproche à un Lemaître, à un Lasserre, de n'apercevoir que les côtés négatifs et condamnables du romantisme, l'hypertrophie du moi et le cabotinisme, et de méconnaître le caractère essentiel et bienfaisant de ce mouvement, qui fut un réveil de l'âme, de conséquences profondes.

La conclusion nous semble fournie par M. J. M. Bernard, un des représentants les plus actifs de cette tendance à créer une littérature d'ordre et de discipline classiques, sur laquelle nous allons revenir : « Vivent les forces romantiques, s'écrie-t-il, que discipline la raison classique ». De ce mot d'ordre qui est le bon sens même, il

nous plaît de retenir cet aveu, que les principes, étiquetés classiques, de mesure, de clarté et d'ordre, ne valent qu'en tant que cadre, ou, si l'on préfère, comme méthode : à ce cadre il faut une matière, à cette méthode un objet. Le polémiste des *Guêpes* reconnaît, implicitement, qu'on fait de la littérature et de l'art, avec de *la force* d'abord, avec du goût et de la mesure ensuite. Les romantiques satisfaisaient à la première condition qui est essentielle, la seconde, qu'ils méconnaissaient, peut apparaître également indispensable ; mais une œuvre forte, même affranchie de la raison classique, s'affirme en tant que création, tandis que toute la grâce, la mesure, et la discipline réunies, ne créeront jamais rien à elles seules.

\* \* \*

Le Parnasse ne semble pas avoir, pour les écrivains d'aujourd'hui, l'importance du romantisme ou du symbolisme. La plupart n'en font point état : M. Léon Bocquet reconnaît le souci d'art qui anima les Parnassiens ; M. Henri de Régnier fait remarquer que, malgré leur conception de la matière poétique, beaucoup moins large que celle des symbolistes, ils ont *réalisé* bien davantage que ces derniers ; c'est dans la bouche de M. Gustave Kahn, symboliste de la première heure, que nous trouvons les appré-

ciations les plus favorables à cette époque littéraire : l'auteur des *Palais Nomades* y discerne un courant qu'illustrèrent « de très grands poètes » et auquel ne manquèrent point les personnalités vigoureuses. Mais, M. Paul Acker reproche aux Parnassiens leur sécheresse, M. Robert Veyssié note leur culte exclusif de la forme, M. Edouard Schuré « leur idéalisme restreint à la beauté physique et au monde extérieur », M. André Salmon, enfin, estime que dominé par le romantisme de Hugo et le symbolisme de Baudelaire, le Parnasse n'eut pas véritablement d'existence propre.

Si M. Louis Bertrand déclare que le *roman pauvre* d'aujourd'hui, lui fait presque regretter les truculences du roman naturaliste, si M. Paul Adam, M. Jules Bois, rendent hommage à l'œuvre de Zola, le naturalisme, dans son ensemble, ne retient plus guère l'attention qu'à cause des services qu'il rendit — en la compromettant quelque peu — à la cause du réalisme. Celle-ci, semble rallier plusieurs des romanciers de ce temps et non des moindres. Encore que M. Auguste Aumaître, en lyrique irréductible, proclame que le réalisme a vécu, M. René Boylesve estime qu'on ne saurait plaire désormais — si l'on assigne ce but à la littérature — qu'à la condition de *faire vrai* et qu'à force de vérité seulement l'œuvre pourra s'imposer et résister à l'oubli. MM. Jérôme et Jean Tharaud

par la répugnance qu'ils manifestent à l'égard de la sentimentalité facile et leur goût de ce qu'ils appellent, après Paul Adam, *l'émotion intellectuelle*, manifestent un souci identique de réalité. Comme M. René Boylesve, ces derniers se réclament de la tradition de Balzac, plutôt que de celle de Flaubert. Ce n'est point d'ailleurs, qu'à l'exemple de M. Henri Clouard, ils fassent porter leur critique sur l'œuvre même du maître de Croisset : ils estiment simplement avec M. Gustave Kahn, M. Jean Schlumberger aussi, que la « formule » est usée et qu'on a trop écrit de romans à *la manière de Flaubert*. Le réalisme, qui est un des éléments de la renaissance classique, apparaît d'autre part à la base du roman de synthèse, tel que le conçoit M. Paul Adam, mais un peu transformé ici et, semble-t-il, élargi sous l'influence du symbolisme.

\* \* \*

Si l'on en croyait certaines appréciations tranchantes, que la grande presse dispense, de temps à autre, comme une aumône à des œuvres et à des hommes, autour desquels elle s'entend fort bien, ordinairement, à organiser la conspiration du silence, forteresse des médiocres, le Symbolisme ne serait qu'une mauvaise farce, combinée par quelques piliers de café, et dont on

peut rire largement maintenant qu'elle a pris fin. Il faudrait déplorer, s'il n'apparaissait ridicule, cet aveuglement volontaire à l'égard d'un mouvement que M. André Beaunier, critique grave et non suspect d'esthétiser dans les brasseries du Quartier Latin (?), nous déclare avoir produit de « très grands poètes ». Les opinions que nous avons recueillies, au cours de cette enquête, et qui émanent d'écrivains qui ne furent point mêlés aux disputes d'il y a vingt ans prouvent que, de tous les points de l'horizon littéraire, on s'accorde à reconnaître, sinon toujours les bienfaits, l'importance tout au moins du symbolisme.

M. Auguste Aumaître se montre sévère pour « les rêveries prétentieuses et incompréhensibles... les matérialisations puériles de sentiments » auxquelles s'adonnent les derniers adeptes du symbolisme. Mais, il ne condamne pas les tendances mêmes qui présidèrent au mouvement, puisqu'il convie la jeune poésie à reprendre l'œuvre de haut idéalisme et d'introspection, que les novateurs d'il y a vingt ans ne surent pas mener à bien. M. Henry Bataille estime que le théâtre digne de ce nom doit être symbolique de conception et d'expression, et exprimer la nuance ; il pense d'ailleurs que la littérature, dans son ensemble, s'oriente de ce côté. M. Albert de Bersaucourt, qui ne cache pas son goût pour une littérature

de discipline classique, reconnaît que, malgré certaine tendance détestable à l'inintelligible, « la façon de sentir a été élargie et renouvelée » grâce au symbolisme, auquel on doit également un assouplissement de la technique. S'il se défie de certains excès de forme où le symbolisme conduit beaucoup de jeunes poètes, M. Léon Bocquet note aussi cet élargissement de la sensibilité, qu'un Samain personnifie au plus haut degré. M. Henri-Martin Barzun estime que l'époque symboliste « a poussé aussi loin que possible, en de merveilleux chemins, la révélation de l'individuel et fixé pleinement la psychologie collective ». M. Nicolas Beauvain, qui sait gré aux symbolistes d'avoir libéré l'inspiration, leur ferait volontiers le reproche d'être trop demeuré des esthètes confinés dans leurs tours d'ivoire. C'est une restriction analogue que porterait M. Canudo : certains symbolistes, d'après lui, ont entrevu ce *pathétique de la plénitude* qui va succéder aux sentimentalismes périmés, sans lui donner cependant comme aliment la Vie multiple, sentie et exprimée synthétiquement. M. Henri Clouard lui-même, que la vigueur et la fermeté de sa critique posent en porte-parole éminemment qualifié de la renaissance classique, n'hésite pas à nous dire qu'en rendant sa liberté au poète, en « aérant » l'inspiration, le symbolisme a fort heureusement réagi contre le Parnasse et ses procédés de « fa-

brication ». Gardons-nous bien également de négliger l'intéressante remarque de M. Prosper-Henri Devos, d'après lequel il serait possible que les œuvres maîtresses d'un Rosny et d'un Paul Adam inaugurent une « efflorescence » du roman symboliste, qui transposerait, non plus des sentiments ou des actes, mais des idées. M. Saint-Georges de Bouhélier qui revendique pour maîtres Verhaeren et Vielé-Griffin, se déclare reconnaissant au symbolisme d'avoir fait œuvre de libération, pour le fond comme pour la forme. M. André Salmon lui sait gré d'avoir redonné la notion de l'infini des thèmes poétiques. M. Gaston Sauvebois reconnaît qu'il a développé l'individualisme et acclimaté chez nous les littératures étrangères. C'est une influence profonde et actuelle que signale M. Jean Schlumberger : les plus grands écrivains de l'époque symboliste ont développé selon lui le goût de ce « lyrisme secret » que le roman exprime de plus en plus et dont nous sentons le besoin au théâtre. M. Emile Sicard pense que nous subissons directement l'influence d'une sorte de second symbolisme, moins désintéressé socialement que le premier ; « état, dit-il, dont Paul Adam est représentatif comme Barrès en est l'exemple ». Auteur de *l'Attitude du lyrisme contemporain*, M. Tancrède de Visan estime que cet idéalisme très large où vit la nouvelle génération littéraire « et qui lui permet

de pousser des prolongements dans tous les domaines de l'esprit » est dû au symbolisme. S'il condamne l'erreur technique des symbolistes qui confondirent la poésie et la musique, M. Robert Veyssié enfin sait gré à ce mouvement d'avoir indiqué la possibilité d'une poésie hautement philosophique.

Les écrivains, dont nous venons de résumer l'opinion, ne sortent pas du collège : ils s'échelonnent de la célébrité à la demi-obscurité qui suit les débuts en passant par la notoriété plus ou moins grande. A M. Jules Huret qui les interrogeait en 1891, leurs aînés — les symbolistes précisément — répondaient en enterrant le naturalisme qui devait encore fournir une belle carrière :

*Otons-nous, car il sent.*

Les jeunes d'aujourd'hui — de tendances très diverses cependant — ne songent nullement à tuer le symbolisme : tous veulent en tirer parti, quelques-uns continuer son œuvre. Il reste à chercher dans quel sens et de quelle manière.

## II

## L'HEURE PRÉSENTE

Nous eûmes, à maintes reprises, dans les pages qui précèdent, l'occasion de signaler la tendance de certains jeunes littérateurs à préconiser une renaissance de la discipline classique dans nos lettres ; cette tendance attire, à peu près seule, l'attention, ainsi que le groupe qui la sert, à cause de la netteté, et de la simplicité peut-être aussi de la thèse néo-classique. Si M. Barrière croit au développement prochain d'une littérature et d'une critique de synthèse, si M. Jules Bois condamne le subjectivisme des jeunes gens, tandis que Madame Rachilde se moque agréablement des éphèbes spiritualistes, M. Henry Bataille demande qu'on en finisse avec cette plaisanterie d'une « renaissance classique », M. Rémy de Gourmont hausse les épaules devant les jeunes « snobs » qui encensent Nicolas Boileau, M. Edouard Schuré sait gré au néo-classicisme de remettre en honneur la tradition gréco-latine, mais lui reproche de chercher ses modèles dans le xvii<sup>e</sup> siècle, époque où l'on avait perdu le sens du divin. M. Paul Acker, par contre, se félicite de l'influence de

Charles Maurras et de ce retour au classicisme français qu'on lui doit. M. Henry Gauthier Villars ne discerne de courant littéraire important que celui que représentent des poètes comme Ernest Raynaud, Raymond de la Tailhède, J.-M. Bernard ; M. Georges Le Cardonnel voit dans les rédacteurs de *La Revue critique des Idées, et des livres* le seul groupement littéraire qui sache ce qu'il veut. Que veut-il donc et quelles sont les idées du néo-classicisme, puisque la question se pose beaucoup plus nettement qu'en 1905 ?

Nous l'avons demandé à quelques-uns des représentants les plus qualifiés de ce mouvement. M. Henri Clouard se défend d'être traditionnaliste : son point de vue et celui de ses amis reste critique, ils ne veulent point adhérer passivement à la tradition toute entière comme un Mithouard ; ils cherchent à remettre en valeur certains principes méconnus aujourd'hui. Au sujet de ces principes, M. Clouard n'est pas très explicite : tout au plus, indique-t-il, qu'il chérit les artistes qui savent rester lucides, même en exprimant des passions ; par contre il n'aime pas beaucoup qu'on lui parle « d'ordre », car il y voit trop souvent le synonyme de pauvreté. C'est la suprématie de l'intelligence que préconise M. J.-M. Bernard, qui aperçoit les heureux prodromes d'un retour à la vraie tradition littéraire française coïncidant avec la décadence de

l'individualisme. Ce point de vue nationaliste s'affirme davantage encore avec M. André du Fresnois : « le « goût de concision » que manifestent certains jeunes romanciers, « l'étroitesse » de certains critiques se justifient par la nécessité de sauver le patrimoine littéraire français menacé d'invasion ; il a fallu « se contracter » pour éviter d'être submergé par les Barbares et leur littérature. En allant tout au fond de cette pensée, on discerne à peu près le raisonnement suivant : cette œuvre est puissante, cette autre semble moins ample et moins forte, mais elle porte davantage la marque du génie national : il faut nous appliquer à la chérir plus que la première, jusqu'à ce que nous la trouvions supérieure ; de la sorte, la tradition littéraire française sera maintenue. Or, ne peut-on préférer, à une telle attitude, celle qui consiste à se féliciter des apports barbares que le génie français assimile et domine. Ce nationalisme jaloux fait vraiment bien peu de crédit au tempérament national et les attitudes d'autruche qu'il préconise donneraient à croire que l'originalité française est bien médiocre, puisque les influences étrangères la compromettent à ce point. M. Albert de Bersaucourt parle surtout d'équilibre, mais ne nous dévoile point d'autre dogme. Le néo-classicisme semble se réduire par conséquent au goût de la clarté et à un certain prohibitisme littéraire.

En dehors de ce mouvement, très défini, nous voyons divers écrivains, remarquer dans les lettres actuelles une tendance à plus de discipline. M. Georges Le Cardonnell note chez beaucoup de jeunes auteurs d'aujourd'hui la préoccupation de la perfection, le souci de réaliser de la beauté française, mais il se montre beaucoup moins exclusif dans la définition de cette beauté française que les néo-classiques. Le classicisme dont M. Auguste Aumaître aperçoit les prodromes est celui qui met en scène des « personnages synthétiques » et réalise les sentiments « dans leur pureté tragique » : il a pour précurseurs Maeterlinck et Claudel, Elémir Bourges et André Gide dont les œuvres « incomplètes » contiennent de précieuses indications, M. Tancrède de Visan estime qu'il se produit à l'heure actuelle un « tassement » : on se préoccupe d'organiser, d'adapter au génie national les richesses acquises par le symbolisme. M. Han Ryner estime qu'une grande époque classique commence.

Par contre, M. Nicolas Beauduin appuie, d'une œuvre déjà considérable, le *paroxysme* qui se propose de fondre dans un élan unique la passion des romantiques et les hautes préoccupations idéalistes des symbolistes. M. Henri-Martin Barzun croit que s'ouvre *l'Ere du Drame*, c'est-à-dire de vastes synthèses poétiques qui chanteront avec des moyens nou-

veaux les antagonismes de l'individu, de la collectivité, de l'humanité et de l'Univers. M. Florian-Parmentier note qu'une *impulsion* toujours plus manifeste pousse les grands écrivains d'aujourd'hui à englober, dans une synthèse merveilleuse, le monde sensible et le monde invisible. M. Jean Héritier aperçoit surtout la tendance des œuvres fortes de ce temps à une synthèse objective et idéiste. M. Louis Richard-Mouquet pense que les œuvres littéraires qui, depuis la Pléiade ont exprimé toujours la nature humaine, vont chanter désormais l'humanité dans la nature, les destins de l'humanité, non ceux des connaissances humaines. M. Saint-Georges de Bouhéliier croit, en raison de la matière poétique nouvelle, à la possibilité « d'un mouvement aussi grand que la Renaissance ». Enfin tandis que M. Robert Veyssié prévoit que la poésie et le roman seront toujours davantage d'inspiration sociale, M. Sébastien Voirol nous assure qu'en réaction contre l'appétit actuel de vie vraie, l'art partira bientôt « à la recherche d'une vie enrichie d'étoiles ».

En dépit de leur apparente multiplicité, ces opinions et ces tendances peuvent être ramenées, semble-t-il, à deux aspirations dominantes : un désir de synthèse d'abord, qu'annonçaient le naturalisme et le symbolisme et qu'alimente, avec les apports du classicisme et du romantisme, tout le développement scientifique et philosophique

moderne ; ensuite, la volonté très nette et le souci plus marqué qu'à d'autres époques de donner à cette synthèse une forme définie, souci qui s'exaspère jusqu'aux étroitesse du néo-classicisme. Puisse-nous célébrer bientôt la réalisation de ces désirs qui se complètent.

### III

#### LA LIBERTÉ DE L'ART

L'orientation générale, telle que nous venons de l'indiquer, ne se manifestera par des réalisations que si l'opinion publique assure à l'art cette liberté de rester lui-même que d'aucuns semblent lui refuser dans leurs œuvres, et que lui déniait formellement, il y a quelques mois, M. Albert de Mun, à l'Académie. Si l'on ferait preuve de quelque mauvaise foi, en accusant les romanciers de synthèse de prétendre à instruire d'abord, parce qu'ils transposent des portions de réalité dédaignées jusqu'ici par nos préjugés de salon, on ne saurait, en revanche, trop déplore cette littérature de « tracts » et de réunions publiques, qui envahit le roman et le théâtre, visant à réformer les mœurs ou les

lois. Contre la tendance dangereuse qu'elle manifeste, à subordonner, voire à négliger la préoccupation essentielle et primordiale de l'artiste qui doit être de réaliser le Beau, plusieurs des écrivains que nous avons consultés s'élèvent avec vigueur. En nous enfonçant dans la matière sociale, régionale ou nationaliste, nous finissons par oublier, remarque M. Louis Bertrand, « que la beauté doit être pour nous la grande affaire ». Et il ajoute, « C'est chasser Dieu et la vie du drame humain... de réduire l'art à un débat autour du code, de la politique ou de l'archéologie », M. Elémir Bourges note que, sous prétexte de sociologie et de morale, on plagie aujourd'hui des œuvres et des hommes autrefois disqualifiés au point de vue littéraire, et M. Alexandre Mercereau constate que la bourgeoisie française raffole de ces plagiats. M. Henri de Régnier estime que les divergences proprement littéraires sont secondaires auprès de la querelle qui oppose ceux qui ne veulent être que des artistes et ceux qui contestent cette prétention légitime. M. Sébastien Voirol déclare qu'il faut bailloner ces derniers plutôt que de songer à ruiner les éditeurs de magazines pour belles Madames. On désirerait, de certains jeunes littérateurs, de ceux-là notamment qui préconisent le retour aux disciplines classiques et françaises, qu'ils prennent plus nettement position sur ce point. Il semble assez inquiétant

de les voir mêler constamment l'intérêt de l'Etat et la réaction anti-individualiste à leurs théories proprement littéraires. M. Henri Clouard, il est vrai, paraît faire peu de cas des ouvrages de M. Bazin.

Les Barbares, qui asphyxient l'art d'utilitarisme, prétendent également l'asservir aux décrets de leur ombrageuse vertu. « Je revendique bien haut l'honneur d'être catholique — dit encore M. Louis Bertrand — mais j'enrage de voir que sous le couvert du catholicisme, une sottise pudibonderie est en train de nous imposer une littérature pour petites filles — sans beauté, sans virilité, sans sincérité ». M. Paul Brulat déclare que la vogue est à une « littérature fade, grise, neutre, peureuse, qui n'offense personne ». C'est un des types préférés des œuvres de ce genre, la jeune fille, monstre soustrait aux lois de la physiologie, que nous signale Madame Lucie Delarue-Mardrus. M. Paul Reboux, qui doit le savoir, nous dit que pas un grand journal ne consentirait aujourd'hui à publier un roman de Zola ou une nouvelle de Maupassant. L'Académie qui avait refusé un prix à Taine, note M. Louis Thomas, en accorde un à André Lafon, parce que son roman est bien sage.

Sur ce point, d'ailleurs, la nouvelle génération ne prend pas non plus très nettement position. Son aversion pour le dilettantisme, son idéalisme foncier — en tant que culte de la vie

intérieure — l'inclinent à sympathiser aux disciplines morales. Légitime et bonne en soi, cette sympathie deviendrait détestable le jour où elle encouragerait l'hypocrisie et la débilité mentale. Si l'idéalisme — par définition et sous sa forme la plus récente — tend à une vie de plus en plus épurée de la matière, il ne saurait se confondre avec l'attitude ridicule de quelques Prudhommes, d'âme aussi indigente que leur philosophie et à propos desquels M. Henry Bernstein nous dit fort bien : « Ces gens-là parlent de l'idéalisme comme on le ferait d'un logement hygiénique et bon marché ou d'un instrument de ménage. Ces sous-primaires ne soupçonnent pas que les idéalistes véritables sont précisément les écrivains qu'ils attaquent, ceux qui en s'efforçant sans repos de *sentir plus* avant, d'élargir le champ de la conscience, préparent ou fondent une morale plus belle. Mais ne médisons pas des imbéciles ! Ils ont leur immense utilité. »

En effet, les imbéciles, lorsqu'on peut les démasquer, servent les causes mêmes qu'ils prétendent ruiner. Si l'utilitarisme, l'hypocrisie et l'impuissance, ces trois ennemis de l'art, nous donnent aujourd'hui le regret des époques où la liberté régnait dans les esprits, sinon dans les lois, leurs excès ne feront probablement que hâter la revanche de l'indépendance et du bon sens français.

## IV

## LA LITTÉRATURE A BON MARCHÉ

A notre question concernant le développement actuel des publications à bon marché et l'influence que les conditions nouvelles de la librairie pourraient exercer sur le niveau des œuvres, plusieurs littérateurs se sont excusés de ne pas répondre : ils estiment, en effet, que le titre d'écrivains convient à ceux-là seuls, qui travaillent, sans se préoccuper de savoir si leurs écrits trouveront un public et des débouchés certains. Quelques-uns pensent, il faut le reconnaître, que l'on ne doit point médire du roman à prix réduit : M. Paul Adam ne se fait point illusion sur les tripatouillages que subissent les œuvres, émasculées et mutilées, afin d'atteindre les âmes timides ; mais, il croit que cette lecture incomplète amène celui qui la fait à s'enquérir de l'œuvre intégrale ; M. Jules Bois se montre reconnaissant à l'édition bon marché de ce qu'elle augmente le débit des volumes à trois francs cinquante qu'écrit le même auteur. M. René Boylesve pense que, grâce à la

modicité de son prix, elle permet d'atteindre le vrai public qui se recrute dans toutes les classes de la société ; et c'est malgré tout un progrès, conclut M. Barrière, de faire lire Prévost au lieu de Pierre Sales. M. Fernand Gregh croit même que des éditions à quatre-vingt-quinze centimes, d'Albert Samain ou de Verhaeren, rencontreraient, auprès du public, un accueil des plus favorables. C'est également l'avis de M. M.-C. Poinsoy, qu'aux lecteurs toujours plus nombreux, il faut une littérature moins coûteuse que celle d'antan. Mais la grande majorité de nos confrères se montre défavorable aux éditions à quatre-vingt-quinze centimes. S'ils ne manifestent pas tous la même sévérité que M. Camille Mauclair, qui voit dans ces éditions « une des plus effrontées vilénies de la démocratie bourgeoise », ils condamnent presque tous avec M. Paul Brulat ces images qui « œilladent » cyniquement le passant ; ils déplorent surtout le tort qu'elles semblent causer depuis quelque temps au volume normal de trois francs cinquante. Plusieurs nous font remarquer que la décadence de ce dernier aurait pour conséquence l'établissement d'une véritable féodalité littéraire, l'éditeur, s'il veut réaliser des bénéfices, ne pouvant donner accès à l'édition de prix modique, qu'à des auteurs déjà célèbres et cotés sur le marché : le volume de trois francs cinquante lui permet seul de lancer les œuvres des

jeunes ; sa disparition entraînerait la généralisation du « compte d'auteur » si critiqué, ou l'exploitation de formules épuisées. La plupart estiment avec M. Jules Bertaut, M. Léon Bocquet et d'autres, qu'il conviendrait que la librairie française possédât une échelle de prix, comme il en existe ailleurs, en Angleterre notamment.

Un certain nombre de libraires, que nous avons consultés, nous ont fait remarquer, d'autre part, que le développement des éditions à quatre-vingt-quinze centimes faisait courir à la littérature les plus graves dangers, en tuant le goût du livre. Si quelques individus, peu fortunés, achètent ces éditions, pour les conserver ensuite, la clientèle qui fait la plus grosse consommation de ces livres bon marché n'en fait l'emplette, au kiosque de la marchande de journaux, que pour les abandonner bientôt, salis et déchirés, comme le journal une fois lu. La librairie que l'on déserte, surtout depuis que les grandes maisons d'édition pratiquent de plus en plus la vente au détail, ne constitue plus, comme dans certaines villes de province ou de l'étranger, cette sorte d'exposition permanente et intime qui éveillait la curiosité de l'acheteur et facilitait la vente.

Le génie, sans doute, ne s'embarrasse point de ces détails, et se rit des obstacles, mais la littérature se compose de plus de talents que de

génies, et il n'était pas sans intérêt de noter au cours de cette enquête les circonstances matérielles propres à favoriser ou à entraver le développement du talent.



# INDEX ALPHABÉTIQUE

des

## NOMS CITÉS

---

- Acker (Paul), XVIII, 1, 335, 339, 345.
- Adam (Paul), XVII, XXXIII, 3, 19, 64, 70, 100, 111, 144, 151, 167, 173, 174, 175, 198, 228, 256, 268, 286, 299, 312, 317, 329, 331, 339, 340, 343, 354.
- Aicard (Jean), 285, 316.
- Allorge (Henri), 10, 336.
- Annunzio (Gabriele d'), 108, 175, 223.
- Apollinaire (Guillaume), 25, 200, 228.
- Arcos (René), 190.
- Audoux (Marguerite), 222.
- Aumaitre (A.), 14, 339, 341, 348.
- Aurel, 332.
- Autran, 182.
- Balzac, IV, XXI, 64, 79, 86, 88, 92, 100, 117, 129, 130, 151, 167, 178, 179, 208, 228, 230, 289, 340.
- Balzac (J. Guez de), 163.
- Banville, 262.
- Barbey d'Aurevilly, 135, 170, 227.
- Barrès (Maurice), XVI, XVII, XXVIII, XXX, 116, 119, 128, 153, 169, 197, 198, 213, 276, 286, 300, 302, 343.
- Barrière (Marcel), 18, 173, 174, 345, 355.
- Barzun (Henri-Martin), 21, 342, 348.
- Bataille (Henry), 27, 53, 140, 152, 172, 184, 218, 228, 283, 311, 336, 341, 345.
- Baudelaire, 202, 262, 324, 329, 380, 339.
- Bazin (René), 59, 117, 300, 352.
- Beaubourg (Maurice), 32, 172, 198, 336.
- Beauduin (Nicolas), 16, 34, 70, 131, 135, 136, 184, 189, 202, 228, 267, 342, 348.
- Beunier (André), 47, 300, 341.
- Becque (Henri), 268, 282.
- Belval-Delahaye, 189.
- Benda (Julien), XXXVIII.
- Benedictus (W.-G.-R.), 127.
- Bérenger (Henry), 266.
- Bergson, XXXI, XXXIV, XXXV,

- XXXVII. XXXVIII, 4, 79, 118,  
 144, 149, 150, 199, 280, 304,  
 324, 325.
- Bernard (Charles de), 179.
- Bernard (Jean-Marc), 50, 159,  
 193, 337, 346.
- Bernstein (Henry), 53, 140, 218,  
 228, 353.
- Bersaucourt (Albert de), 57, 341,  
 347.
- Bertaut (Jules), 62, 356.
- Bertrand (Louis), 65, 66, 127,  
 174, 198, 228, 337, 339, 351, 352.
- Billy (André), 200.
- Binet-Valmer, 174, 228.
- Blanqui (A.), 56.
- Bloch (Jean-Richard), 269.
- Bocquet (Léon), 71, 338, 342,  
 356.
- Boileau (Nicolas), 15, 164, 288,  
 290, 345.
- Bois (Jules), 14, 75, 172, 228,  
 339, 343, 334.
- Bonaparte (Napoléon), 278.
- Bonnefon (Jean de), 83.
- Bonnetain, 170.
- Bordeaux (Henry), 59, 174, 300,  
 329.
- Bossuet, 166.
- Boulenger (Marcel), 300.
- Bourcier (Charles), 269.
- Bourges (Elémir), 15, 85, 145, 153,  
 172, 198, 276, 337, 348, 351.
- Bourget (Paul), XVI, XXVIII, 59,  
 169, 223, 299, 300, 316, 317.
- Boutet (Frédéric), 228.
- Boutroux, 199, 280.
- Bovet, 218.
- Boylesve (René), XVIII, 58, 65,  
 89, 153, 198, 228, 308, 329, 339,  
 340, 354.
- Brioux, 268, 332.
- Brulat (Paul), 99, 173, 352, 355.
- Brunetière, 19, 20, 239.
- Burnat-Provins (Marguerite), 9,  
 170.
- Caillard (Ch.-F.), 107, 193.
- Callet (Charles), 105.
- Callet (Auguste), 105.
- Canudo, 110, 342.
- Capus (Alfred), 152, 282.
- Carco (Francis), 228.
- Casanova, 190.
- Cervantes, 143.
- Cézanne, 53.
- Chateaubriand, 16, 299.
- Chateaubriant (A. de), XVI, 58,  
 74, 153, 200.
- Chesterton, 223, 275.
- Chignac, 113, 135.
- Claudel (Paul), 15, 25, 108, 145,  
 153, 172, 192, 195, 199, 275,  
 276, 327, 331, 348.
- Clouard (Henri), 115, 153, 159,  
 193, 340, 342, 346, 352.
- Clouzet (Gabriel), 190.
- Colette Willy 198, 332.
- Constant (Benjamin), XIV, 196,  
 275.
- Cooper (Fenimore), XIV.
- Copeau (Jacques), 153, 200, 272.
- Corneille, 80, 92, 106, 208.
- Coppée (François), 78, 202.
- Comte (Auguste), 268, 304.
- Cournot, 299.
- Courteline (Georges), 152, 176.
- Couvreur, 173.
- Cromwell, 129.
- Cros (G.-C.), 200.
- Curel (de), 53, 140, 145, 152, 172,  
 268, 282.
- Cyril-Berger, 200.
- Dante, 143.

- Daudet (Léon), 172, 173, 300.  
 Dauguet (Marie), 9, 170.  
 David, 333.  
 Debussy, XXXIV.  
 Decourcelle (Pierre), 222.  
 Delarue-Mardrus, 120, 171, 228, 352.  
 Delavigne (Casimir), 46.  
 Delille, 78.  
 Denis (Maurice), 109.  
 Depont, 159.  
 Dérioux (Henry), 150.  
 Descartes, XXXVII.  
 Descaves (Lucien), 268.  
 Desportes, 166.  
 Desvallièrre, 109.  
 Dèvigne (Roger), 189.  
 Devos (Prosper-Henri), 127, 343.  
 Dickens, 222, 233.  
 Divoire (Fernand), 124.  
 Donnay (Maurice), 152.  
 Dostoiewsky, 222.  
 Drouot (Paul), 150.  
 Duhamel (G.), 190, 201.  
 Dumas père, XXI, 32, 86.  
 Dumas fils, 55.  
 Dumur (Louis), 198.  
 Eekhoud (Georges), 167.  
 Ernest-Charles (J.), 246.  
 Estaunié, 172.  
 Estève, 133.  
 Euripide, 15.  
 Fabre (J.-H.), 199.  
 Fabre (Emile), 152.  
 Faguet (Emile), XXXV, XXXVI, 20, 329.  
 Farrère (Claude), 174, 198, 228.  
 Fauchois (René), 138.  
 Ferval (Claude), XVII.  
 Féval (Paul), 87.  
 Feuillet (Octave), 227.  
 Flaubert, 16, 70, 117, 128, 129, 130, 136, 165, 182, 196, 330, 340.  
 Fléchier, 166.  
 Fleuriot (Zénaïde), 157.  
 Fleury (Albert), 137.  
 Florian-Parmentier, 142, 189, 349.  
 Fort (Paul), 148, 199, 201, 215.  
 France (Anatole), 53, 169, 197, 198, 219, 316, 317.  
 Frapié (L.), 173.  
 Fresnois (André du), 149, 193, 347.  
 Fromentin, 8, 196, 306.  
 Gaboriau, XXI.  
 Gallifet, 298.  
 Garnier (P.-G.), 223.  
 Gasquet (Joachim), 67.  
 Gaubert (Ernest), 155.  
 Gauguin, 333.  
 Gauthier-Villars (Henry), 158, 227, 336, 346.  
 Gautier (Judith), 17.  
 Gazanion, 124.  
 Geffroy (G.), 173.  
 Gérard d'Houville, 150, 198.  
 Ghéon (Henri), 135, 272.  
 Gide (André), 8, 15, 64, 116, 119, 153, 170, 192, 198, 222, 272, 274, 300, 329, 348.  
 Ghil (René), 145.  
 Gilbert (P.), 300.  
 Giraudoux (Jean), 153, 200, 222, 320.  
 Goethe, 278.  
 Goncourt (les), 178, 182, 333.  
 Gourmont (Jean de), 160.  
 Gourmont (Rémy de), XXX, 144, 162, 198, 299, 345.  
 Gregh (Fernand), 199, 209.

- Guérin (Charles), 57, 73.  
 Guinon (A.), 152.  
 Guyau (J.-M.), 135, 136, 304.
- Han Ryner, 144, 165, 348.  
 Hanotaux, 7.  
 Haraucourt, 172.  
 Hardy (Thomas), 275.  
 Hauser, 190.  
 Havet, 183.  
 Heine, 78, 255.  
 Helvetius, 162.  
 Hennique (Léon), 170.  
 Héredia (de), 184.  
 Hervieu, 268, 282.  
 Héritier (Jean), 169, 349.  
 Hermant, 65, 159, 256, 283.  
 Hirsch (Ch. Henry), 177, 228.  
 Holbach (d'), 152.  
 Homère, 33.  
 Hugues (Clovis), 181.  
 Hugo (Victor), XX, 32, 57, 75, 77, 88, 196, 202, 210, 262, 268, 337, 339.  
 Huret (Jules), V, VI, VII, 215, 223, 344.  
 Huysmans, 107, 149, 170, 227, 320.
- Ingres, 333.
- Jaloux (Edmond), 116, 199.  
 James (William), 79, 304.  
 Jammes (Francis), 57, 176, 184, 199, 267, 332.  
 Jeanne d'Arc, 7.  
 Jaudon (Pierre), 25.
- Kahn (Gustave), 73, 115, 180, 256, 266, 336, 338, 340.  
 Kant, 118.  
 Kipling (Rudyard), 175.  
 Kryszynska, 115.
- La Bruyère, 96, 129, 166, 323.  
 Lacaze-Duthiers, 186, 269.  
 Lacuzon, 202.  
 Lafon (André), XVI, 108, 193, 299, 352.  
 La Fontaine, XIII, 77, 92, 208, 225.  
 Laforgue (Jules), 78, 182, 184, 225, 267.  
 Lamartine, 32, 77, 79, 196, 210.  
 Lapaire (Hugues), 65.  
 Larbaud (Valéry), 153, 200, 222.  
 Larroumet, 84.  
 Lasserre, 337, 164.  
 Lebesgue (Philéas), 135.  
 Leblond (Marius-Ary), 65, 174.  
 Le Cardonnel (Georges), V, VI, VII, 91, 192, 346, 348.  
 Le Cardonnel (Louis), 57, 150, 159, 195.  
 Leconte (S.-C.), 204.  
 Leconte de Lisle, 181, 315.  
 Leibnitz, 137.  
 Lemaitre (Jules), 20, 87, 149, 152, 198, 235, 278, 300, 337.  
 Lemonnier (Camille), 173.  
 Lombard (Jean), 172.  
 Lorrain (Jean), 170, 228.  
 Loti (Pierre), 170, 316.  
 Louys (Pierre), XVI, 155, 173, 182, 198.  
 Lucrèce, 16.
- Maeterlinck (Maurice), XXXI, XXXIV, 15, 48, 55, 144, 172, 198, 320, 332, 348.  
 Maindron (Maurice), 173.  
 Maire (Gilbert), 118.  
 Malebranche, 4.  
 Malherbe, 165, 183.  
 Mallarmé (Stéphane), XIII, 108, 181, 238, 239, 254, 324, 330.

- Mandin (Louis), 206, 337.**  
**Mardrus (J.-C.), 120, 123.**  
**Marguerite (Paul et Victor), 59, 169, 268.**  
**Mariette (Georges), 108.**  
**Marinetti (F.-T.), 33, 267, 298.**  
**Marsan (Eugène), 193, 300.**  
**Martineau (Henri), 200.**  
**Mary (André), 159.**  
**Mary (Jules), XIV, 200.**  
**Maclair (Camille), 131, 145, 173, 266, 355.**  
**Maupassant (Guy de), XIX, 16, 20, 128, 199, 235, 239, 288, 352,**  
**Mauriac (François), 108, 193, 300.**  
**Maurras (Charles), 2, 50, 51, 118, 153, 198, 197, 198, 299, 304, 346.**  
**Mayne-Reid, XIV.**  
**Mazade (Fernand), 159.**  
**Mendès (Catulle), XIV, 233, 239.**  
**Mercereau (Alexandre), 25, 125, 196, 214, 351.**  
**Mérimée (Prosper), 196, 366.**  
**Mérouvel (Charles), 167.**  
**Mettrie (La), 180.**  
**Mill (Stuart), 135.**  
**Mille (Pierre), 65, 217, 228.**  
**Miomandre (Francis de), 199, 320.**  
**Mirandole (Pic de la), 143.**  
**Mirbeau (Octave), 172, 222, 268, 316, 332.**  
**Mistral (Frédéric), 150.**  
**Mithouard (Adrien), 119, 153, 197, 198, 346.**  
**Molière, 92, 141.**  
**Monier (Raoul), 193.**  
**Montfort (Eugène), XVIII, 128, 199.**  
**Moréas (Jean), 48, 60, 73, 116, 150, 182, 194, 261, 298, 315.**  
**Morice (Charles), 195, 197, 198.**  
**Montaigne, 96, 104.**  
**Montépin (Xavier de), XXI.**  
**Morphy (Michel), 224.**  
**Moselly (Emile), 65, 127.**  
**Mozart, 333.**  
**Müller (Charles), 233.**  
**Mun (Albert de), 327, 333, 350.**  
**Musset (Alfred de), 33, 104, 196, 210.**  
**Navery (Raoul de), 157.**  
**Nayral (Jacques), 190.**  
**Nazzi (Louis), 221, 332.**  
**Nietzsche (Frédéric), 73, 134, 136, 277, 299, 304.**  
**Noailles (comtesse de), 8, 150, 199, 324.**  
**Noisay (Maurice de), 50.**  
**Noussanne (Henri de), 221.**  
**Ochsé (Julien), 150.**  
**Ohnet (Georges), 87, 157, 216, 227, 235.**  
**Ott (Jean), 189.**  
**Ovide, 78.**  
**Pascal (Blaise), XIII, 166.**  
**Pawlowski (Gaston de), 283.**  
**Péguy (Charles), XXV, 200, 332.**  
**Périer (Joseph), 227.**  
**Pergaud (Louis), 225.**  
**Perrin (Jules), 64.**  
**Piéchaud (Martial), 193, 194.**  
**Pie X, 109.**  
**Picard (Hélène), 170.**  
**Pilon-Fleury (M<sup>re</sup>), 330.**  
**Pioch (Georges), 222.**  
**Play (Le), 304.**  
**Poë (Edgard), 227.**  
**Poincaré (Henri), 4, 324.**  
**Poinsot (M.-C.), 229.**  
**Polti (Georges), 25.**  
**Ponsard, 46.**

- Porché (Francis), 200.  
 Porto-Riche (Georges de), 146, 152, 282.  
 Pottier (Edmond), 136.  
 Prévost (Marcel), 20, 169, 223, 353.  
  
 Rabelais, 103, 143, 244.  
 Rachilde (M<sup>me</sup>), 198, 228, 232, 343.  
 Racine (Jean), 15, 63, 80, 92, 166, 207, 208, 322.  
 Randan (Robert), 65, 174.  
 Raynaud (Ernest), 159, 346.  
 Reboux (Paul), 233, 332.  
 Régnier (Henri de), 48, 71, 73, 78, 119, 150, 159, 172, 173, 185, 193, 198, 223, 228, 234, 237, 254, 266, 304, 327, 338, 351.  
 Régnier (Mathurin), 166.  
 Renan (Ernest), 304.  
 Renard (Jules), 175, 331.  
 Renard (Maurice), 64.  
 Renoir, 53.  
 Retté (Adolphe), 266.  
 Ribot (Théodule), 134.  
 Richard - Mounet (Louis), 242, 349.  
 Richelieu, 129.  
 Richepin (Jean), 184.  
 Richter (Jean-Paul), 88, 337.  
 Rivière (Jacques), 272.  
 Robespierre, 268.  
 Rodenbach (Georges), 78.  
 Rodin (Auguste), 333.  
 Rohan (M<sup>me</sup> la duchesse de), 316.  
 Roinard (Paul-Napoléon), 23, 331.  
 Roland (M<sup>me</sup>), 8.  
 Rolland (Romain), 64, 172.  
 Rolmer (Lucien), 246.  
 Romains (Jules), 33, 190, 201, 298, 299, 331.  
 Ronsard (Pierre de), 77, 209, 315.  
 Rosny (J.-H.), 100, 117, 144, 167, 173, 198, 222, 230, 268, 316, 329, 343.  
 Rostand (Edmond), 316, 332.  
 Roux (Alphonse), 250.  
 Rude, 333.  
 Ruyters (André), 268.  
  
 Saint-Georges le Bouhélier, 199, 228, 254, 268, 343, 349.  
 Saint-Point (M<sup>me</sup> Valentine de), 258.  
 Saint-Pol-Roux, 25, 172, 320.  
 Saint-Simon, 84.  
 Sainte-Beuve, 20, 88, 196.  
 Sales (Pierre), 20, 353.  
 Salmon (André), 200, 261, 339, 343.  
 Salomon, 330.  
 Samain (Albert), 72, 134, 311, 342, 353.  
 Sand (Georges), 165.  
 Saunier (Marc), 175.  
 Sauvebois (Gaston), 190, 264, 343.  
 Scarron, 165.  
 Schlumberger (Jean), 153, 272, 274, 343.  
 Schuré (Edouard), 144, 228, 277, 337, 339, 345.  
 Schwob (Marcel), 228.  
 Séché (Alphonse), 62.  
 Sée (Edmond), 281.  
 Seillière (Ernest), 134, 136.  
 Shakespeare, 207.  
 Sicard (Emile), 285, 343.  
 Signoret (Emmanuel), 226.  
 Sophocle, 207, 253.  
 Sorel (Albert), 331.  
 Sorel (Charles), 165.  
 Souchon (Paul), 199.  
 Souza (Robert de), 16, 183.  
 Spinoza, 85, 167.

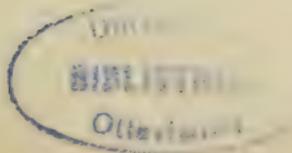
- Stendhal, 8, 117, 196, 199, 288, 306.
- Suarès (André), 172, 332.
- Sûe (Eugène), XXI, 333.
- Taine (Hippolyte), 277, 278, 299, 304, 362.
- Tailhède (Raymond de la), 150, 159, 199, 346.
- Tarde, 299.
- Tautain (Gustave-Louis), 175.
- Tharaud (Jérôme et Jean), 58, 116, 153, 199, 274, 287, 339.
- Thibaudet (Albert), 153.
- Thogorma (Jean), 135, 267, 291.
- Thomas (Louis), 298, 352.
- Tillier (Claude), 167.
- Tinayre (Marcelle), 173.
- Tolstoï (Léon), 6.
- Toulet (P.-J.), 116, 199.
- Tournier (Pierre), 159.
- Toussaint (Maurice), 199.
- Traz (Robert de), 302.
- Urfé (Honoré d'), 165.
- Vallery-Radot (Robert), 108, 193, 300.
- Valmont (Gustave), 115.
- Valois (Georges), 300.
- Van Dongen, 333.
- Vandoyer (Jean-Louis), 125.
- Vellay (Charles), V, VI, VII, 91, 92, 194.
- Verdot (Albert), 125.
- Verhaeren (Emile), 25, 48, 57, 60, 74, 119, 144, 172, 184, 255, 307, 324, 343, 355.
- Verlaine (Paul), XIII, 57, 108, 202, 210, 311, 315, 324.
- Vérola (Paul), 172, 310.
- Veyssié (Robert), 175, 309, 339, 344, 349.
- Vianat (Henri), 314.
- Vielé-Griffin (Francis), 48, 72, 119, 172, 255, 343.
- Vigny (Alfred de), IV, 182, 196, 202.
- Villiers de l'Isle Adam, 80, 131, 227, 330.
- Viollis (Andrée et Jean), XVIII.
- Viouilly (Alphonse), 16.
- Visan (Tancrede de), 25, 163, 343, 348.
- Voirol (Sébastien), 25, 228, 319, 336, 349, 351.
- Voisins (Gilbert de), 116, 199.
- Voltaire, 80, 299.
- Vuillard, 53.
- Vulliaud (Paul), 120.
- Wagner (Richard), 33, 277, 333.
- Wells, 64.
- Werth (Léon), 222.
- Whitman (Walt), 73.
- Wilde (Oscar), 88, 167.
- Zamacoïs (Miguel), 315.
- Zévaco (Michel), 224.
- Zola (Emile), 6, 18, 20, 79, 100, 130, 165, 178, 182, 223, 229, 230, 235, 268, 278, 339, 352.



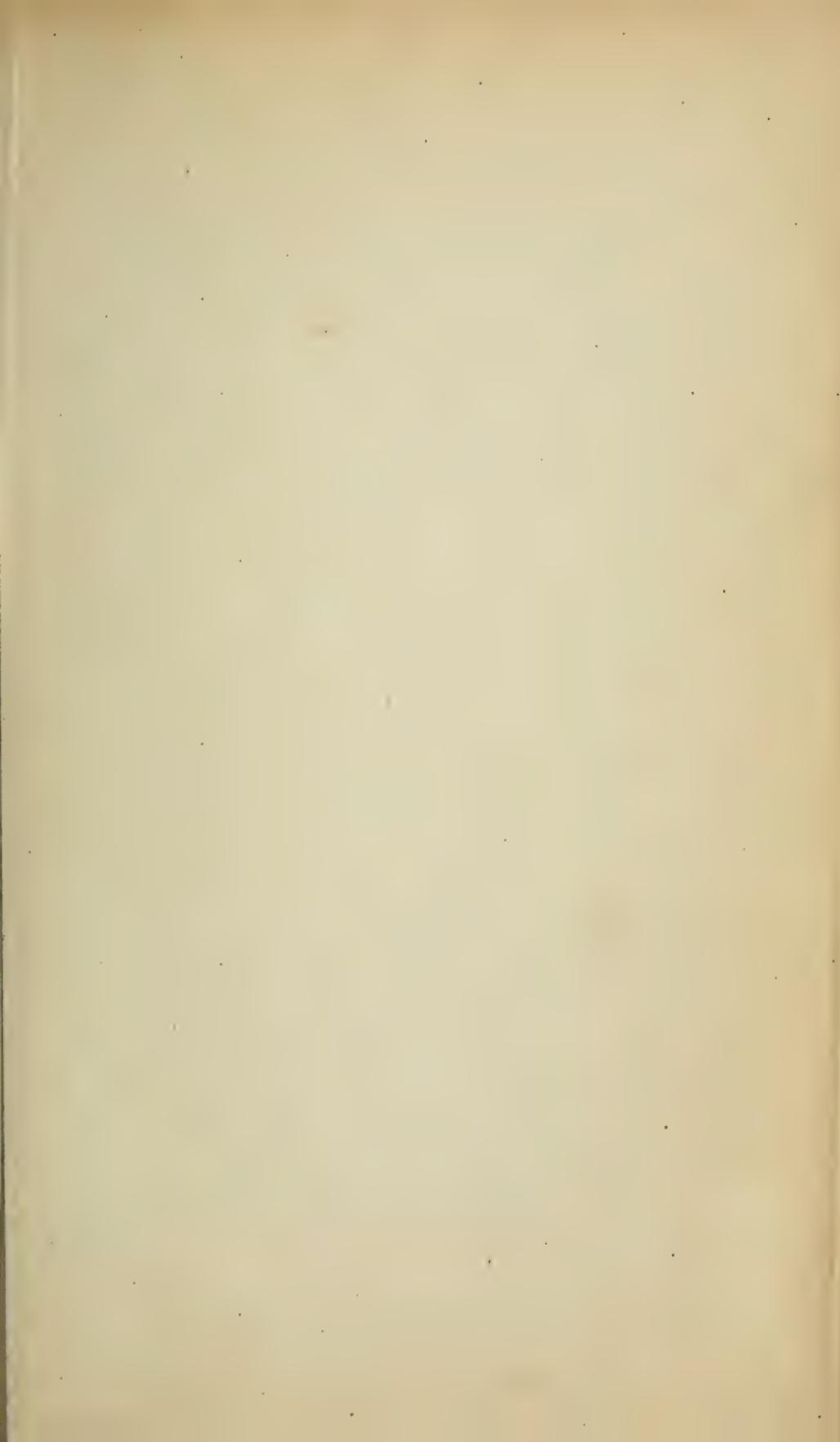
## TABLE DES MATIÈRES

---

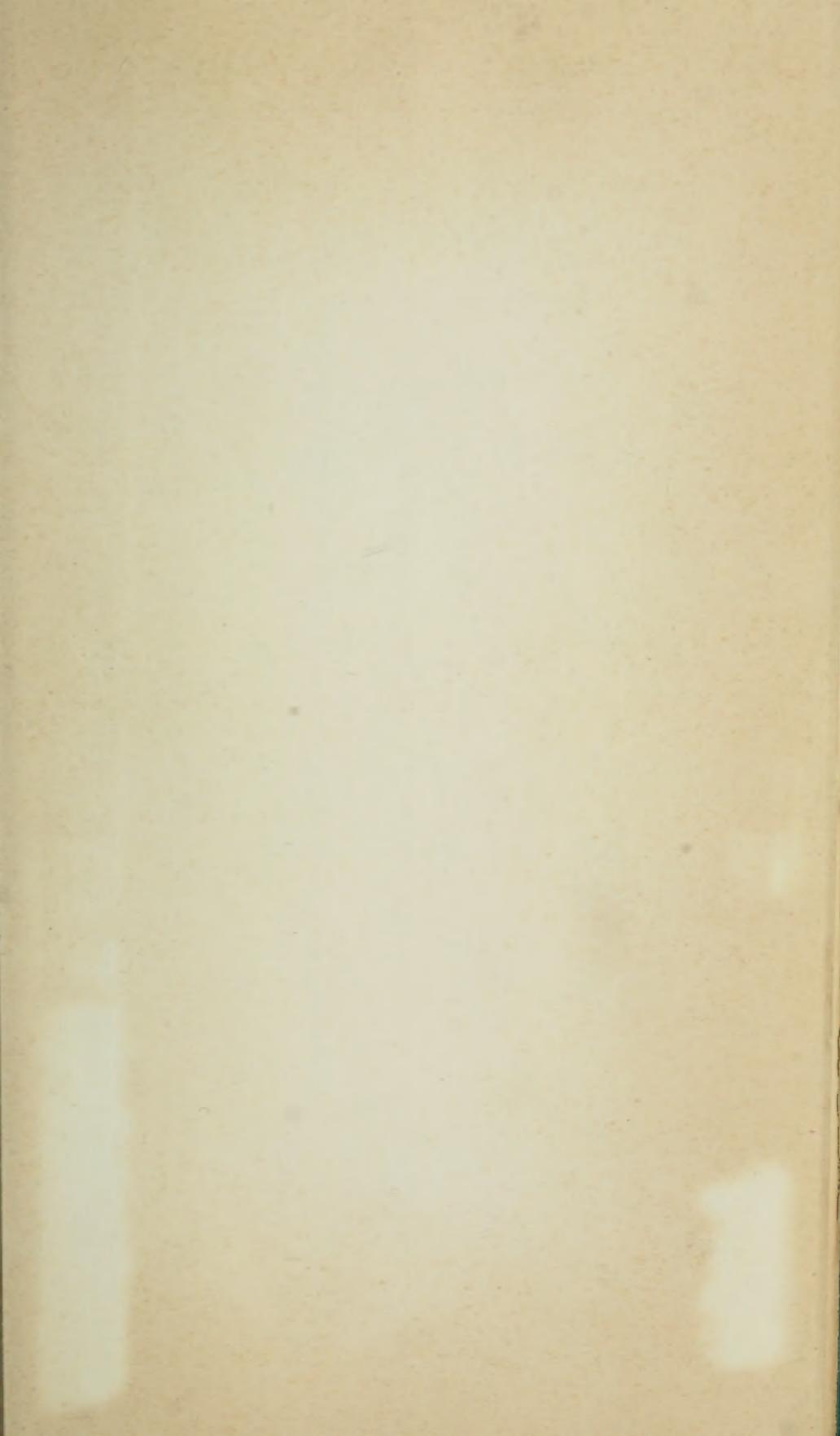
	Pages
INTRODUCTION.	
I. But de cette enquête . . . . .	I
II. Son atmosphère . . . . .	IX
a) La littérature à bon marché. . . . .	X
b) Les conditions matérielles de l'existence . . . . .	XXII
c) La lutte sociale. . . . .	XXIV
d) L'impérialisme des nouvelles générations. . . . .	XXV
e) L'idéalisme et la philosophie anti-intellectualiste . . . . .	XXIX
III. Les questions . . . . .	XXXIX
L'enquête (interviews et réponses). . . . .	I
CONCLUSIONS.	
I. Romantisme, Parnasse, Naturalisme et Symbolisme . . . . .	335
II. L'heure présente . . . . .	345
III. La liberté de l'art . . . . .	350
IV. La littérature à bon marché. . . . .	354
Index alphabétique des noms cités. . . . .	359











Réseau de bibliothèques  
Université d'Ottawa  
Échéance

Library Network  
University of Ottawa  
Date Due



a39003

003320313b

CE PQ 0095

.M84T4 1913

C00 MULLER, JEAN LES TENDAN

ACC# 1382517



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	12	09	01	12	0